

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

CARLYLE INTIME

—

Lettres
de
Thomas Carlyle
à sa mère

DONT PLUSIEURS INÉDITES, REVUES SUR LES ORIGINAUX

PAR M. ALEXANDRE CARLYLE

TRADUITES PAR

ÉMILE MASSON

AVEC UN PORTRAIT DE MRS CARLYLE



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

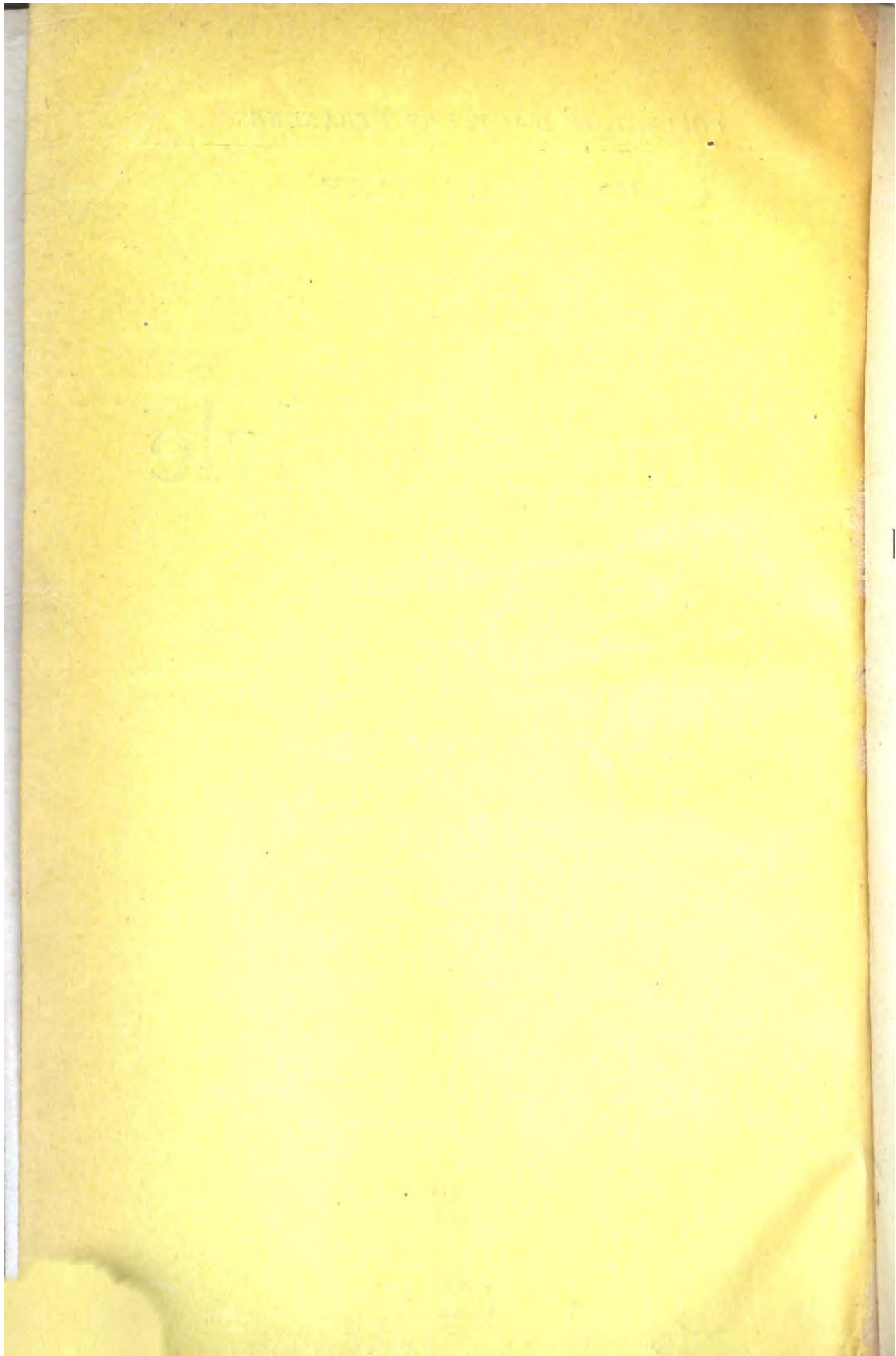
—

MCMVII
George SARTON

5, rue St-Michel

— G A N D —

—



au suite / ami
G. Sartorius
pour p. g. mis à l'issue

Shaw

Fontaine
1819

LETTRES DE THOMAS CARLYLE

A SA MÈRE

231



MARGARET AITKEN CARLYLE.
(1842)
d'après le tableau de Maxwell appartenant à M. A. Carlyle.



MARGARET AIKEN CARLYLE

1845

Le portrait de tableau de Maxwell appartenant à M. A. Carlyle

CARLYLE INTIME

—

Lettres

de

Thomas Carlyle

à sa mère

DONT PLUSIEURS INÉDITES, REVUES SUR LES ORIGINAUX

PAR M. ALEXANDRE CARLYLE

TRADUITES PAR

ÉMILE MASSON

AVEC UN PORTRAIT DE MRS CARLYLE



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

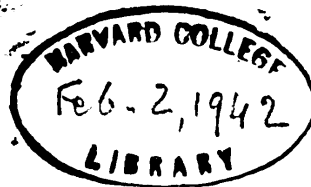
—

MCMVII

KPD 940

JUSTIFICATION DU TIRAGE

9



Dr. George Santon

Droits de reproduction réservés pour tous pays.

NOTE DU TRADUCTEUR

James Carlyle, maçon et laboureur, épousa en secondes noces *Margaret Aitken*, paysanne du Dumfriesshire, dont il eut neuf enfants :

Thomas Carlyle, né le 4 décembre 1795 ;

Alexandre (familièrement appelé *Sandy* ou *Alick*), né en 1797, laboureur, qui émigra au Canada ;

Janet, née en 1799, et qui mourut âgée de deux ans ;

John Aitken (familièrement *Jack* et le *Docteur*), docteur en médecine, traducteur de Dante, né en 1801 ;

Margaret (familièrement *Maggie* et *Meg*), de qui il est question une ou deux fois dans les lettres suivantes. Née en 1803, elle mourut en 1830 ;

James (ou *Jamie*), laboureur, qui naquit en 1805 ;

Mary, née en 1808 ;

Jane (familièrement *Jeannie*, — et à qui le prénom de *Jeanne* est donné dans notre traduction, pour la distinguer de *Jane* (Welsh) Carlyle ;

Et enfin *Janet* (familièrement *Jenny*), née en 1813.

La mère de Thomas Carlyle, Margaret Aitken, dont le portrait est en tête de ces pages, était née en 1771. Elle n'avait, comme il va de soi, reçu, dans sa très humble condition, aucune culture intellectuelle. Elle savait lire cependant, et ce fut elle qui enseigna à lire à Thomas, dans sa grosse Bible de famille. Elle apprit à écrire à un âge déjà avancé, et pour correspondre avec son fils aîné qui étudiait alors à l'Université d'Edimbourg.

La première des Lettres que nous donnons est datée de 1818; Carlyle a vingt-trois ans. A cette époque, après avoir enseigné les mathématiques à Annan et à Kirkcaldy et s'être préparé à entrer dans l'église d'Ecosse, il a renoncé à l'enseignement et à la carrière pastorale. Il est venu s'installer à Edimbourg « avec un *pécunium* qui ne pouvait excéder cent livres, visant craintivement à la Littérature » (*Reminiscences*, II), et donnant pour vivre des leçons particulières.

Sa correspondance avec sa mère s'arrête en 1853, date de la mort de Margaret Aitken. Carlyle avait achevé toutes ses grandes œuvres, sauf *Frédéric le Grand*, qu'il venait de commencer (1852), et à quoi il allait consacrer treize années.

Ces Lettres embrassent donc, en somme, la période la plus intéressante de la vie de l'auteur des *Héros*. Elles nous font assister en témoins familiers à l'élaboration de ses idées et de ses livres, depuis le moment même où son esprit commence la conquête de soi, jusqu'à celui où cet esprit étend déjà sa conquête sur le monde.

M. A. Carlyle, à qui nous exprimons ici toute notre gratitude, a bien voulu nous donner l'autorisation de

traduire ces Lettres, disséminées dans les six volumes de Correspondance édités par le Professeur Norton et par lui-même, ainsi que dans les quatre volumes de biographie de Froude.

M. A. Carlyle nous a, en outre, gracieusement communiqué les Lettres *inédites* que nous avons insérées à leurs dates respectives dans ce volume, et il n'a point épargné sa peine pour revoir et corriger pour nous les textes si fautifs de Froude, sur les documents originaux.

Generated at University of Pennsylvania on 2023-07-05 16:17 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/hvd.hm2phy>
Public Domain in the United States, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us-google

LETTRES

Edimbourg, jeudi 19 décembre 1848.

Chère Mère (1).

J'espérais que le Commissionnaire aurait été ici plus tôt, et que partant il m'aurait été possible de vous informer de mon état sans vous faire faire la dépense du port de ma lettre. Mais comme il paraît maintenant peu probable qu'il arrive cette semaine, je ne puis plus longtemps tarder à répondre à la lettre que j'ai reçue de mon Père il y a déjà quelque temps. Peu de choses au monde pouvaient me faire un plaisir plus grand que d'apprendre que vous êtes tous en bonne santé et que vos affaires sont dans une situation suffisamment prospère. J'espère bien qu'il en est encore ainsi. Mes frères méritent mes remerciements pour l'empressement avec lequel ils se sont occupés du sort de cette

(1) Cette lettre et les suivantes sont adressées à Mainhill, ferme habitée alors par les Carlyle, située non loin d'Ecclefechan, le village où naquit Carlyle, et d'Annan.

caisse infortunée. Je dis infortunée, car, quand je suis allé voir le nommé Kay au Grass Market ici, je l'ai trouvée en mauvaise condition à tous égards. D'abord, bien que l'expédition, comme en témoignent les cachets du couvercle, eût été payée, — ce pauvre diable de Beck s'était arrangé (c'est un facteur qui me l'a affirmé), de façon à faire payer Kay de nouveau, par inadvertance — et *lui* refusait énergiquement de s'en séparer, à moins d'être remboursé. C'est ici, entre parenthèse, la raison pour laquelle elle n'est jamais parvenue à Kirkcaldy, tous les commissionnaires refusant de l'emporter, parce qu'il leur fallait d'abord payer le transport à Edimbourg, lequel était marqué comme déjà payé. Donc, la pauvre caisse est restée en souffrance six semaines dans une cave humide, sans que personne la réclamât et j'ai été obligé de céder aux exigences du signor Kay, et contre 3 fr. 50 que je lui ai payés, j'ai enfin eu mes affaires chez moi. Les chaussettes me vont bien, et sont absolument admirables. Le beurre était là aussi et n'a pas été abîmé; mais les chemises — que votre bonté d'âme vous avait induite à me faire, — j'ai été fou de colère en les trouvant toutes tachées et mouchetées de points noirs, — que la bonne femme Davie, ici, dit être du mildew, — et qui ne s'en ira jamais, selon la même autorité. Je les ai fait laver; mais le noir reste. Il y en a beaucoup sur le devant, et s'il est vrai qu'on ne puisse l'enlever, il faudra que j'en

fasse des chemises de nuit. On n'y peut rien, et par conséquent inutile de gémir ; mais cet animal de Smith devrait au moins rendre l'argent du port. — Je trouve la vie ici fort chère. Il y a une heure j'ai payé ma note de la semaine, qui, bien que de 15 s. 2 d. (19 fr. 15), est la moins forte des trois que j'ai acquittées jusqu'ici. C'est une somme déraisonnable quand je considère ma maigre installation, et le piètre morceau mal cuit qu'est ma pitance quotidienne. Il y a aussi un instituteur juste au-dessus de ma tête, dont les mioches tapageurs me causent à certains moments d'assez grands ennuis. A un soir donné de la semaine, il réunit aussi un corps d'élite de vocalistes, dont la *musique* (comme ils l'appellent charitablement) devient parfois si criarde, que (quand j'étudie un théorème de mathématiques) je souhaiterais presque que les gosiers de ces doux chanteurs fussent emplis de plomb fondu, ou de toute autre substance qui, pour cette fois, arrêterait leur braillements. Mais ceci non plus, on ne peut pas l'éviter. J'ai visité environ cinquante chambres l'autre jour, — *une seule* s'est présentée à meilleur marché, et celle-là bien inférieure à ce que j'ai, — aussi je m'en contenterai jusqu'au printemps. Il n'y a rien de très tragique dans tout ceci ; c'est pourtant le côté le plus noir du tableau. Je ne devrais pas oublier que je ne me suis pas mieux porté depuis un an. J'ai beaucoup de temps pour travailler, et je ne suis pas privé de

bonne société, — celle d'Irving (1), — de James Brown, un vrai brave garçon, qui a été autrefois à Mainhill, — de Francis Dixon, etc. En outre, j'ai trois heures de leçons particulières, à deux guinées par mois l'heure. Les deux premières heures je les ai eues, il y a trois semaines. On avait adressé à Irving un jeune homme pour des leçons d'astronomie ; Irving, que cela dérangeait de les donner, me l'a envoyé, et je l'ai pris tout de suite. Il s'appelle Robertson ; c'est un fonctionnaire de la Compagnie des Indes, et il est charmant. Je regrette seulement qu'il doive s'en aller d'ici dans peu de temps, et ainsi me couper les gages. L'autre leçon, commencée il y a dix jours, est consacrée à enseigner la géométrie à un vieux gentleman anglais (ou de Jersey) du nom de Saumarez, qui a demandé un jour à Irving, à un cours d'histoire naturelle, auquel j'assistais aussi, s'il pouvait lui recommander un professeur de mathématiques ; et il m'a présenté aussitôt. C'est un individu des plus amusants, et le temps que je passe chaque jour avec lui de huit à neuf, avec les discussions que nous avons ensemble au cours, sur Newton et la physique, est souvent le plus agréable de la journée. Il habite à l'extrémité nord de la Nouvelle Ville, à plus d'un mille d'ici et cette promenade m'est avant le déjeu-

(1) Irving (Edward), ami d'enfance de Carlyle, dont il reparlera souvent. (Cf. *Réminiscences*, de Th. Carlyle, et Hazlitt, *The Spirit of the age*.)

ner du matin (qui se compose de porridge) (1), un autre agrément. Robertson habite avec sa mère, presque dans le même quartier. J'y vais entre dix heures et midi. Ensuite je sors avec Brown ou Dixon, — ou bien je fais un brin de travail jusqu'à deux heures, — puis vient le cours d'histoire naturelle jusqu'à trois heures ; puis dîner de poisson ou de mouton et de pommes de terre, et travail jusqu'à minuit. Voilà un tableau de ma vie, et bien que les pressentiments de bonne et de mauvaise fortune s'y mêlent en proportions convenables, je ne suis pas du tout malheureux.

J'ai vu le Professeur Leslie deux ou trois fois depuis que je vous ai écrit. Il m'a prié d'essayer un problème très difficile qu'il allait mettre dans un livre qu'il publie. Il n'avait pas le temps de le résoudre lui-même. J'y ai travaillé une semaine, et malgré quelques progrès je n'ai pu le faire. Avant-hier il m'a conseillé de le laisser un moment, ce que j'acceptai volontiers ; puis d'essayer de nouveau, ce que j'ai aussi l'intention de faire. « Après tout », me dit ce curieux philosophe, « je ne vois rien qui puisse vous aller mieux que d'em-
« brasser la carrière d'ingénieur, et puis d'aller
« *en Amérique*. Là, des affaires considérables ; —
« un monsieur suisse y fut dernièrement ; — y a
« amassé une vaste fortune ; — beaucoup de ponts

(1) Sorte de bouillie d'avoine que mangent les paysans écossais.

« et de canaux. Il faut que je vous fasse présenter « à Jardine ». Ce Jardine est un ingénieur de cette ville ; et il vient de Millhousebridge près Lochmaben ; — la rumeur conte que c'est un prétentieux et déplaisant personnage.

Vous allez bondir, ma chère mère, au mot Amérique. Moi aussi, j'aimerais mieux vivre dans mon propre pays et laisser mes os dans le sol qui recouvre ceux de mes pères ; aussi je ne désespère pas d'arriver à une situation convenable, où je puisse exercer mes facultés quelque part dans les limites de cette île ceinturée de mer. Lundi j'ai reçu une lettre de M. Duncan de Ruthwell, contenant trois lettres d'introduction, — l'une pour un certain Baillie Waugh, libraire d'ici, qui désire m'employer comme rédacteur dans une *Revue* qu'il est en train de lancer. J'ai bavardé agréablement une demi-heure avec le dit conseiller, je lui ai laissé mon adresse, et ai passé mon chemin. Ce qui peut en sortir, je ne puis le deviner. J'ai remis une seconde lettre au Docteur Brewster (1), directeur de l'Encyclopédie d'Edimbourg. Il m'a accueilli aimablement, a pris mon adresse, a causé avec moi un moment de différentes questions, et m'a laissé m'en aller. L'aimable ministre de Ruthwell avait pour fin, — à ce que je crois, — de me faire écrire dans l'Ency-

(1) Brewster avait entrepris la direction de l'Encyclopédie d'Edimbourg en 1808. L'ouvrage ne fut achevé qu'en 1830. (Note de Norton : *Early Letters, T. Carlyle*, vol. I.)

clopédie, — le docteur n'a pas mentionné ce sujet-là : peu importe. La troisième lettre est pour M. J.-A. Henderson, avocat ; celle-ci, je ne l'ai pas encore remise à son adresse. Peut-être me donnerait-il des renseignements sur le barreau. J'imagine quelquefois que le droit est ma vocation naturelle. Je crains qu'il ne faille plusieurs centaines de livres pour devenir avocat. N'était *ceci*, je commencerais à étudier le droit avec grand espoir de réussir. Nous verrons si c'est possible. Un des premiers avocats du jour, Forsyth, s'est élevé de l'état de pasteur sans charge à la haute situation qu'il occupe. Je vous supplie donc, ma Mère, de ne vous inquiéter nullement à mon sujet. Je ne vois aucun de mes compagnons avec qui j'aurais envie de changer de situation. La plupart d'entre eux ont plusieurs années de plus que moi, et leur avenir est aussi vague que possible. Dites à mes frères d'étudier, et que leurs cœurs ne se troublent point pour moi. Dites-leur que je suis entêté comme un chien, et que la mauvaise fortune ne brisera pas ma volonté, ni ne la pliera, j'espère. Je dois leur écrire ainsi qu'à mon Père avant longtemps.

Je ne sais que dire à propos du blanchissage que vous m'offrez si généreusement. Certes, vous pensiez, il y a cinq ans, que c'en était fini de me faire la lessive et du pain, et *maintenant* il faut recommencer ! Je ne voudrais pas penser que je vous ennuie ainsi ; pourtant, le linge est mal lavé ici, et

a.

si, en tout cas, la caisse fait la navette, peut-être pourriez-vous vous en arranger.

.
 Mais mon papier est à sa fin. J'ajoute seulement que, avec mes vœux de tout mon cœur pour le bonheur de vous tous, je reste, ma chère mère, votre affectueux enfant.

THOMAS CARLYLE.

P. S. — Je ne sais pas si je vous ai dit que M. Martin (1), le ministre de Kirkcaldy, de lui-même, m'a remis, à mon départ, un certificat des plus engageants, empli d'éloges de mes talents, de mes mœurs, etc., qui ne m'a pas fait peu plaisir. Il a toujours été aimable pour moi. L'estime d'un tel homme vaut les suffrages contraires de bien des ignorants. Les pauvres gens de Kirkcaldy sont, à ce qu'on dit, bien en peine d'un maître d'école. Charles Melville est venu ici dernièrement, ayant flairé le poste. Il y a beaucoup de braves gens parmi eux. Je leur souhaiterais une école convenable.

(1) La maison du Rev. M. Martin avait été ouverte généreusement à Irving et Carlyle, durant leur séjour à Kirkcaldy, et Irving épousa ensuite sa fille aînée. « Ce ministre était un homme d'intelligence lucide, de cœur fraternel et d'intentions droites. » [Carlyle, *Réminiscences*, I. 117.] (Note de Norton, *id.*)

Edimbourg, lundi 29 mars 1819 (1).

Ma chère Mère,

Je vous suis si obligé pour le souci affectueux dont témoigne pour moi cette courte lettre, que je ne puis tarder plus longtemps à vous envoyer quelques mots en guise de réponse. Je n'ai pas besoin de vous répéter ce que j'ai déjà dit à Sandy (2), qui sera heureux de vous en faire part, — que je suis en bonne santé. Si je continue à faire des promenades, je deviendrai vite très solide. J'ai été ému de la brève nouvelle que vous me donnez de la mort de Tante Mary et de la brève réflexion dont vous l'accompagnez. C'est vrai, chère mère, que « nous devons tous la suivre bientôt » — telle est la destinée des hommes ; elle est inaltérable et non sans joie ; elle est douce à ceux qui, à cet auguste moment qui nous attend tous, pourront considérer le passé avec calme et l'avenir avec espérance. Mais inutile pour moi d'insister sur ce grave sujet ; il est familier à l'esprit de quiconque a jamais pensé.

Je crains bien de n'avoir pas très régulièrement lu ce meilleur des livres que vous m'avez recommandé. Cependant, hier soir, j'ai étudié mon intime

(1) Voir appendice : page 311.

(2) Nom familial d'Alexandre (Alick), le frère cadet de Thomas Carlyle. (Note du traducteur.)

ami, Job, et j'espère faire mieux dorénavant. Je vous supplie de croire que je veux sincèrement être un homme de bien, et, quoique nous puissions être d'avis différent sur quelques points de détail peu importants, j'ai cependant bonne confiance que la même Puissance qui nous a créés avec des facultés imparfaites, pardonnera les errements de tous ceux qui (car nul n'en est dépourvu) cherchent la vérité et la justice d'un cœur simple.

Il ne faut pas avoir peur que je travaille trop. À dire vrai, mes plans sont si peu sûrs que je ne me mets pas souvent à la tâche avec toute l'ardeur dont je suis capable. N'allez pas croire que je me tourmente. J'ai depuis longtemps accoutumé ma pensée à considérer l'avenir avec un sens rassis, et, en tout cas, je n'ai encore jamais été déçu par ce que j'ai espéré. Un auteur français (d'Alembert, un des rares individus qui mérite l'honorable épithète d'honnête homme), que je lisais dernièrement, a fait la remarque que celui qui consacre sa vie à la science doit avoir pour devise : *Liberté, Vérité, Pauvreté*; car celui qui craint la dernière ne saurait jamais avoir les autres. Ceci ne doit pas empêcher qu'on fasse tout effort honnête pour arriver à une situation convenable, et signifie seulement que la meilleure d'entre elles s'achète chèrement avec une mauvaise conduite, et que la pire ne vaut pas qu'on en gémisses. Mais je vous fatigue, sans doute. Nous parlerons de toutes ces questions plus

longuement en été. Car je suis en train de m'arranger pour aller passer quelque temps avec vous, accompagné d'une charge de livres, — italiens, allemands et autres. Vous me donnerez la petite chambrelà-bas, et vous m'éveillerez tous les matins vers cinq ou six heures, — et alors *on* travaillera ! Je bêcherai au jardin aussi, et en un mot je deviendrai non-seulement le plus savant, mais le plus fort gaillard de ce pays-là. Tout ceci, c'est du papotage, mais il fait plaisir. Le jeune Murray (avec qui j'avais coutume de correspondre) m'informe qu'il va aller comme instituteur et prédicateur dans l'île de Man, et il m'invite à passer un ou deux mois avec lui. Peut-être devrais-je y aller. Mais nous recauserons plus tard de tout cela.

Si le commissionnaire ne vient pas avant une quinzaine, vous pourrez m'adresser la caisse chez Forrest. J'ai grand envie de quelques galettes. Les dernières, je crois, étaient les meilleures que j'aie jamais mangées. Quant au beurre, vous serez étonnée d'apprendre qu'il est presque fini. Je ne doute pas qu'on en ait chipé; et, de plus, Hill en a mangé depuis mon arrivée, et m'a donné de la farine en échange. Si vous m'en envoyez, que ce soit une livre environ. Je suis réduit à cette partie de ma feuille [*la première page, — au-dessus de la date*], pour me dire, ma chère mère, votre très affectionné,

THOMAS CARLYLE.

Edimbourg. Mercredi soir. Janvier 10. 1821.

Ma chère Mère,

... Je crains que vous ne preniez mon cas trop à cœur. C'est vrai, je lutte sur les flots, et mon vaisseau n'a l'air que d'un léger esquif ; mais sûrement le port est devant moi, et sérieusement, quand je compare mes agrès à ceux des autres, je doute à peine que j'arrive enfin à la jetée. Pour parler sans figure, je ne suis pas un génie, mais un garçon assez intelligent qui n'a pas ce qu'il lui faut et qui est plutôt mal dirigé, prêt à toute besogne, sauf celle de maître d'école, et à se contenter de la récompense commune à tout honnête fils d'Adam, — la nourriture, l'habillement et une considération ordinaire. Puis-je ne pas arriver à posséder cela si je persévère ? Non, c'est impossible. La route, à vrai dire, est pénible ; elle s'étend à travers une terre sèche et aride, où les sources sont rares ; mais quel bonheur de la franchir sans être accompagné du remords ! sans que ma conscience, même meurtrie, me reproche rien ; sans que mon cœur, même défaillant, me condamne ! Je devrais remercier Dieu qu'il en soit ainsi, et que je puisse endurer ces « afflictions légères » avec calme ; ce n'est pas sans raison qu'elles me sont envoyées.

Vous le voyez, mère, je cause fort abondam-

ment de mes propres affaires ; cependant, il est d'autres affaires qui sont bien loin de m'être indifférentes. Je ne ferai que changer l'orientation plutôt que la nature de mes pensées (car ceci aussi est une de *mes* préoccupations), en m'inquiétant principalement de l'état où vous êtes à Mainhill. *Comment* allez-vous ? Parlez-moi longuement de votre santé quand vous m'écrirez. J'ai peur qu'elle soit médiocre : je vous adjure d'en prendre soin. Prenez-vous votre thé, — le triste thé, — *toute seule* maintenant ? A la petite table de la chambre de l'arrière de la maison ? Je vous conseille d'en prendre souvent ; c'est excellent pour les estomacs faibles. Et ne souffrez pas, je vous en supplie, qu'aucune considération d'économie ou de choses pareilles vous retienne dans ces cas-là. Aucun de nous n'est riche ; mais il faudrait que nous soyons bien pauvres en effet, si à nous tous nous ne pouvions réunir assez pour un tel objet. Gardez-vous du froid très soigneusement pendant cette saison malsaine et lisez le *Worthies* (1), ou tout ce qui flatte ces hautes aspirations de votre esprit, qui, malgré que vous ne le croyez guère, est absolument à l'unisson avec le mien. Recevez-vous encore le *Repository* (2) ? Je remarque qu'il va paraître un nouveau magazine à Glasgow pour prendre en main les intérêts de l'Eglise Unie de la Sé-

(1) *The Worthies of the Scottish Church.* (Note du Traducteur.)

(2) *Organe du Scottish orthodox Church.* (id.)

cession. Je voudrais bien qu'on puisse l'avoir pour vous.

Mais il faut que je m'arrête ici. Bonne année à vous, ma chère mère, et de nombreuses années, — pour la joie de nous tous ! Ecrivez-moi la prochaine fois de la manière la plus abondante. Mes meilleures tendresses à tous les enfants. Toujours bien affectionné,

THOMAS CARLYLE.

P.-S. — Aimez-vous ce poisson ? Une des espèces coûte 3 pence $1/2$ (0,35 c.), l'autre 2 pence $1/2$ (0,25 c.) la livre. Faites bouillir, changez l'eau et ajoutez du beurre.

Edimbourg. Samedi soir [juillet 1821].

Ma chère Mère,

J'ai encore quelques minutes devant moi avant le moment où je devrai remettre mon paquet aux soins de Garthwaite ; je ne saurais guère mieux les employer qu'à vous écrire une ou deux lignes. Une ou deux lignes, vous le voyez, tout ce que cette feuille peut tenir, et en fait je n'ai pas besoin de beaucoup plus. Je vais vous revoir très prochainement, et nous savourerons ensemble un bol de thé

dans la cuisine. Nous nous entretiendrons en chœur de tout ce qui nous est arrivé depuis notre dernière séparation. Ce sera là un procédé bien supérieur au système lambin de l'échange des lettres, lesquelles, si abondantes qu'elles soient, ne sont jamais qu'une infidèle et une inadéquate représentation de la vérité.

Je ne serai pas fâché d'arriver bientôt à Mainhill, car cette cité-ci ne va pas tarder à m'être intolérable. Son odeur, ou plutôt ses cent mille odeurs, sont absolument pestilentielle à certaines heures. Et puis il y a la poussière, et plus que le tout ensemble, le *bruit*, de quantité d'animaux, quantité de véhicules, et d'innombrables poissonnières ; sans parler des marchands d'eau (car il y a de la sécheresse et elle est rare ici). Ils sont munis de longues cornes de fer-blanc bosselées, d'où sort une voix à côté de laquelle la musique que feraient ensemble un âne, un cochon et cinquante pies, tous unis en un même et brillant accord, ne serait qu'une niaiserie. L'individu m'éveille tous les matins vers sept heures, d'un cri aigu à toute volée, qui souvent me fait presque trembler.

J'espère que votre santé est meilleure maintenant que le temps est beau et sain. Êtes-vous allée une fois à la mer prendre un bon bain cet été ? Vous devriez faire *tout votre possible* pour cela. C'est un vrai remède pour moi ; si je vivais au bord de la mer, je suis presque sûr que je guérirais tout

à fait. L'hiver et le printemps derniers j'ai été mieux renseigné sur tous vos différents malaises que jamais auparavant. Je peux dire que jusqu'à tout récemment je n'ai jamais su vous plaindre comme j'aurais dû. Ces nerfs, une fois qu'ils sont dérangés, sont la chose la plus terrible qu'on puisse imaginer. Je vous en supplie, ma chère Mère, prenez bien le soin le plus minutieux et le plus scrupuleux de votre santé, pour l'amour de nous tous. Nul ne peut dire ce que vous avez déjà enduré. — Soignez-vous ! Soignez-vous !

Quant aux nouvelles ou à toute autre chose de ce genre, vous trouverez tout ce j'ai à dire dans les lettres à mes frères. D'ailleurs, vous le voyez, ma feuille est au bout et il faut que je vous quitte. Mes sentiments les plus affectueux à mon Père et à tous les *petiots*, sans oublier Nancy, si elle est encore avec vous. — Je suis toujours (ma chère Mère), votre fils affectionné,

THOMAS CARLYLE.

Edimbourg. 9, Jamaica Street.

Vendredi soir [17 nov. 1821].

Ma chère Mère,

Little a fixé six heures pour prendre mes lettres, et c'est bientôt l'heure, de sorte que je n'ai que

très peu de minutes à être avec vous. La première de ces minutes doit être consacrée à vous prier d'accepter la paire de lunettes à monture *brune* que j'ai choisie pour vous, et de les porter pour l'amour de moi. Elles sont loin de valoir celles de mon Père, bien qu'elles soient de la meilleure qualité pour dames; mais *mon tour reviendra* une autre fois. Si elles vous rendent service pour lire votre livre le soir, et par là vous font quelque plaisir, songez bien que tout m'est rendu au quadruple. On peut les changer si elles ne sont pas à votre point.

Je me sentis assez peu en train durant plusieurs jours après mon départ. Le beau temps n'a pas empêché le voyage de m'éreinter pas mal : j'étais énervé et sans goût pour rien. Quand j'allais me coucher, les souvenirs de Mainhill et de tous ceux qui s'y trouvent traversaient mon esprit avec des couleurs si vives et si « assombries par les pâles reflets de la pensée » — que souvent je m'éveillais en sursaut de mon premier sommeil, et me rendais compte avec peine que je n'étais plus chez nous, avec les miens, mais dans la maison d'un étranger. Ceci, cependant, a bientôt disparu, et grâce aux remèdes ordinaires, me voici maintenant aussi bien que quand je vous ai quittée. Toutefois, je ne suis pas encore tout à fait installé, bien que je sois tout à fait dans mon état de santé accoutumé. Je n'ai rien fait, sauf lire un peu ; et tant que le travail n'est pas à peu près en train, vous le savez bien,

on ne peut pas dire qu'on a repris sa vie. Les raisons de mes incertitudes sont d'ordres différents. Samedi, après le départ de Johnstone, j'ai commencé l'ennuyeuse tâche de chercher des garnis dans tous les environs de cette ville — de façon à m'assurer, si possible, un logement pourvu des commodités nécessaires et situé hors de la région de la fumée et du tapage. Après avoir erré guère moins que le cordonnier de Jérusalem, j'ai fini par m'arrêter à cet endroit où j'ai une petite chambre à coucher gentille, à l'extrême nord-ouest même de la Nouvelle Ville. La maison est aux soins d'une petite Northumbrienne proprette, qui a un fort accent de terroir, et on aperçoit d'ici le Firth et les montagnes du comté de Fife. Comme ma chambre est à l'arrière, je pensais aussi qu'elle serait sans doute aussi tranquille que possible. Mais elle ne l'est guère. Il y a environ cinquante maçons qui taillent la pierre à tour de bras pour un nouveau Cirque à droite et à gauche, pendant le jour, et quand leur vacarme a cessé, divers autres bruits commencent leur conte nocturne. Voilà donc la question. — Est-ce que je vais supporter tout cela et tâcher de m'y accoutumer comme j'y arriverais sûrement, ou bien tenterai-je la chance ailleurs? Le Prévot Swan, qui tiendrait beaucoup à ce que je sois dans le voisinage de son fils, est venu me voir, l'autre soir, et m'a conseillé d'aller habiter Union Street ou de ce côté-là (à l'angle nord-est de la ville), où

Mrs David Swan, — une de ses amies, chez qui est installé le gamin — me trouverait des chambres, connaissant elle-même ses voisins. Cette bonne dame s'est mise à l'œuvre ; je dois aller la voir ce soir et nous déciderons de la chose ; et je déménagerai — si j'ai à déménager — demain. A demain donc, je remets le commencement des affaires. Mais alors !

Je vous ennuie avec tous ces détails, ma chère Mère, à la fois parce que je sais que vous voulez que je vous parle de tous ces points de mon histoire et parce que cet incident fera qu'il vaudra mieux ne pas envoyer la petite caisse par Garthwaite jusqu'à ce que je vous écrive de nouveau. J'enverrai un mot à Sandy ou aux autres par la poste ou par le courrier un jour de la semaine prochaine, et ce sera assez à temps alors. D'ici là, vous serez avec moi, contente de ma bonne santé et de savoir, comme la lettre de mon Père vous l'indique, que j'ai la perspective fondée d'être heureux et occupé tout l'hiver. Combien de milliers de gens envieraient mon sort ! Je devrais être satisfait, et j'espère que je le suis.

C'était là la leçon qui faisait l'objet d'un grand sermon de la bonne Mrs Swan, quand je l'ai vue hier pour la seconde fois. Elle paraît être une fort aimable petite femme, et je me propose de lui rendre visite toutes les fois que j'en aurai l'occasion. Nous avons fait connaissance en dix minutes, à

peu près, dans le temps qu'elle m'a entendu parler de ma Mère. Elle m'a sur-le-champ conté toute sa touchante histoire : comme elle perdit la mère qui *seule* avait soin d'elle ; comme, une marâtre la maltraita et l'empêcha durant six années par des machinations diverses d'épouser un estimable jeune homme qui l'aimait beaucoup ; comme, enfin, David et elle furent unis et vécurent cinq ans ensemble, heureux comme on l'est d'une affection qui ne se dément pas ; et comme, finalement, elle l'avait perdu tout à coup, quelques mois auparavant, et était demeurée seule avec des biens hypothéqués et un petit garçon, — pour qui seul elle souhaitait de vivre. « Mais, dit la courageuse petite dame, que sont les légères afflictions de cette vie qui ne sont que d'un moment, si elles nous préparent une gloire d'un prix bien supérieur et éternel ? » J'ai admiré sa vaillance et son humilité. Elle me dit que je *devais* retourner à la carrière pastorale ; écarter les vanités, être soumis, etc. ; toutes choses dont je l'ai assurée que vous m'avez souvent instruit ; à quoi elle a répondu qu'elle voulait se joindre à vous pour une si bonne œuvre. J'ai vraiment plaisir à voir quelqu'un comme elle ; cela vaut mieux que tous les froids et pitoyables sages de l'univers.

Mais, ma chère Mère, il faut que je finisse. Je n'ai rien dit dans cette lettre, rien du tout. Je vous écrirai de nouveau bientôt, et serai plus explicite. Je ne puis terminer sans vous conjurer de prendre

soin de vous, au cours de la dure besogne qui vous incombera cet hiver. Oh! soignez-vous. Qu'est-ce que le monde entier pour nous sans vous? Descendez *tous les soirs* à la cuisine, et faites-vous une réconfortante tasse de thé. Je ne veux pas que vous manquiez jamais, jamais de tout ce qu'il vous faut, s'il plaît à *Lui*, — qui prend soin de nous tous. Bonne nuit, ma chère Mère. Je suis toujours votre

THOMAS CARLYLE.

Mon souvenir tout cordial à tous ceux de la maison, à Mag et à James et à Mary et à Jeanne et à Jenny. Il faut que *tous ceux* d'entre eux qui *savent* tracer un bâton m'écrivent. Sandy m'enverra une lettre par Garthwaite, adressée chez M. Robertson, qui sait où je suis. Adieu. Je vous enverrai bientôt d'autres nouvelles.

Edimbourg, mercredi soir [décembre 1821].

Ma chère Mère,

Je n'ai que quelques minutes à vous donner à présent, mais voici un petit souverain que j'ai eu il y a quelque temps, et il faut que je mette trois mots avec lui, avant de vous l'expédier. Il défendra votre bourse contre le diable en ces temps durs, et

vous achèterez avec des petits rien-du-tout quand l'occasion s'en présentera. Si j'étais près de vous, j'aurais à essayer un assez mauvais traitement de votre part, avant de réussir à vous faire accepter cette infime bagatelle, mais comme je suis à soixante-dix bons milles de vous, je n'ai pas peur. Vous me diriez que je suis pauvre et que je ne possède pas des quantités de ces pièces. Mais je vais en avoir en masse d'ici peu; et quand même je n'en aurais qu'une, je ne vois pas comment je pourrais me procurer plus de plaisir avec, qu'en la partageant avec vous. Je vous en conjure, ne vous privez pas de quoi que ce soit que je puisse vous faire avoir. Ce serait vraiment dur, à l'automne d'une vie dont vous avez passé tout le printemps et l'été à nous donner des soins, si, sachant ce qui pourrait accroître votre modeste bien-être, nous ne vous le procurions pas. Demandez, demandez-moi quelque chose.

Je suis en ce moment très occupé, comme vous le dira Alick, et donc assez heureux. Si, en outre, je me portais bien, — mais il y a toujours quelque *si*. Réellement je ne devrais pas me plaindre, même sur ce dernier point. Je crois que j'en suis où *j'en étais* quand vous m'avez vu; peut-être mieux au total; et j'espère que le froid sec va venir qui me rendra encore mieux portant. L'autre jour j'ai vu une des promenades que je faisais constamment l'été dernier, et je n'ai pu m'empêcher de

m'accuser d'ingratitude envers Celui qui donne tout bien, à cause de la grande amélioration que j'ai éprouvée depuis lors.

J'ai l'intention de travailler aussi dur que possible tout l'hiver, car je trouve que rien ne me vaut mieux de toutes façons. Je ferai de temps en temps des excursions dans la campagne, en manière de récréation. J'ai envie d'aller à Kirkcaldy (où je suis prié), un jour ou deux vers la Noël; et j'ai une invitation permanente d'une très excellente Mrs Welsh (1) pour aller à Haddington, souvent, comme si j'allais *chez moi*. Ça, c'est bien agréable...

C'est à mon père de m'écrire la prochaine fois : et qu'est-ce qui empêche Mag et Mary et James le laboureur de le faire ? Je serai très fâché contre eux s'ils gardent un tel silence. Dites-le-leur à chacun et à tous. De tout cœur à Jeanne et Jenny; elles ne savent pas écrire ou bien elles le feraient. J'ai hâte d'avoir des nouvelles de vous, chère Mère, surtout de votre santé, qui me cause bien du souci. Je suis toujours votre fils affectionné,

THOMAS CARLYLE.

(1) Mrs Welsh, — mère de Jane Baillie Welsh, que Carlyle épousera en 1826, — est ici mentionnée pour la première fois dans la correspondance de Carlyle. (Note du Traducteur.)

Edimbourg, 3 Moray Street, 12 janvier 1822.

Ma chère Mère,

J'ai non seulement terminé ma lettre à mon Père, mais aussi discuté de mon dîner, qui sera, je l'espère, composé de mets plus sains que ne l'était le dernier, et maintenant me voici heureux de vous venir. Il y a peu de choses au monde qui me fassent un plaisir plus grand que d'avoir de vos nouvelles ou de vous écrire.

Il va sans dire que je me réjouis avec vous que votre santé continue à être bonne ; dans un hiver aussi particulièrement malsain que celui-ci, je suis plus heureux que de coutume d'être assuré que cette faveur vous soit conservée d'une façon qui ne laisse presque pas à désirer. Soyez-en heureuse, et pour montrer que vous l'êtes, faites bien attention ! Pour ma part, je ne devrais guère me plaindre non plus. Cette chambre que j'ai est des plus agréables à tout point de vue... Cette inqualifiable nervosité, dont j'ai gémi à la maison et encore bien plus auparavant, a presque entièrement disparu. Je puis penser et sentir comme font les autres ; mon cœur est redevenu un cœur de chair ; et le *noir* s'en va peu à peu du miroir de l'esprit. Encore un coup, et il sera aussi brillant qu'une timbale

qu'on vient d'astiquer, ou que les bottes de Will Boggs ; et je verrai toutes choses en clair, comme j'ai coutume. Ma chère Mère, ne soyez jamais inquiète sur mon compte ! Je vous le dis, je vais devenir malgré tout un personnage posé et l'honneur de toute la paroisse. Sérieusement, j'ai de meilleures espérances que j'aie jamais eues — bien meilleures.

Je ne sais si vous avez entendu parler du voyage d'Irving à Londres. Il s'y est rendu, il y a environ trois semaines ; on l'en avait spécialement prié pour conclure une affaire avec le directeur d'une église écossaise qui s'y trouve, et dont il doit devenir ministre. Je crois qu'il a fait grande impression et il va sans doute (si on peut se débarrasser de certaines formalités légales) devenir le pasteur de cette église sous de très favorables auspices, acquérir une vaste réputation pour son compte, et faire beaucoup de bien parmi les familles pieuses qui habitent la métropole. Il n'y a pas dix hommes sur la terre qui le méritent autant. Son voyage va aussi probablement avoir des conséquences importantes pour moi. La femme d'un grand juge des Indes, que l'état de santé de son mari oblige à revenir au pays, — une Mrs Buller, — a entendu prêcher Irving, et sans autre présentation l'est allé voir le lendemain pour causer de l'éducation de ses deux fils, qui sont maintenant dans une école renommée près de Londres, Harrow-on-the-Hill.

Il a été entendu qu'ils viendraient à Edimbourg et j'ai été proposé pour être leur précepteur avec un traitement de deux cents livres (*cing mille francs*) par an, outre logement et table convenables dans la maison. La dame, dit-il, est une personne distinguée et de manières parfaites, qui aura pour moi du respect. Il l'a prévenue que j'avais peu d'expérience des gens et que j'étais porté à avoir un caractère plutôt vif, quand on n'en usait pas bien à mon égard. Elle s'est arrangée pour envoyer ses enfants dans une famille d'Edimbourg pour trois mois, jusqu'à ce que son mari et elle puissent eux-mêmes venir, et elle désire que je m'occupe d'eux dans l'intervalle n'importe comment, — pour de bon, si nous nous convenons. J'ai accepté l'offre et j'aurai cinquante livres (*douze cent cinquante francs*), pour mon trimestre, quel qu'en soit le résultat. Cet emploi, s'il me convient et si je conviens, me sera avantageux à beaucoup d'égards. J'aurai du temps pour travailler, des commodités pour cela, et pas mal d'argent. En même temps, comme il n'est pas sûr, je n'en fais nullement mon ancre d'attache. Si tout casse, comme il peut bien arriver, je ferai la nique au nez de tous les juges hindous de la terre, et m'en retournerai à ma petite table et à mon écritoire avec une aussi mauvaise tête que jamais. Mais vous le voyez, je suis au bout pour cette fois et il me faut finir brusquement. Ecrivez-moi dès que

vous le pourrez, Je suis toujours le tendre fils de
ma Mère,

THOMAS CARLYLE.

Edimbourg, 3 Moray Street, 2 juin 1822.

Ma chère Mère,

Je vois bien que je vais être pressé, pourtant je ne puis laisser échapper cette occasion de vous griffonner quelques lignes, si brèves et insuffisantes qu'elles soient, pour vous faire connaître l'état de mes affaires depuis quelque temps, et pour vous remercier de ces nouvelles preuves de votre constante préoccupation de moi. J'ai fourré un grand nombre de choses dans la caisse, que, malgré ça, vous n'avez pas besoin de vous hâter de me renvoyer, étant raisonnablement muni avec les provisions d'aujourd'hui. Peut-être vaudrait-il mieux n'envoyer que des lettres par Farries la prochaine fois, et le prier de venir prendre la petite caisse pour l'emporter à la maison avec lui, à cause qu'elle est d'une dimension plus raisonnable que celle que j'ai envoyée. Je n'ai plus besoin de chaussettes, etc., pour le moment, en ayant acheté trois paires l'autre soir, ce qui, avec les vôtres, m'en fait un compte très respectable. Je les ai payées

1 shilling 4 pence (1 fr. 65) la paire, — cher, sans doute, car elles sont aussi minces que des résilles, mais fraîches et agréables par ce temps chaud. J'espère que Shaw n'oubliera pas les souliers dont j'ai parlé à John : j'en aurai bientôt besoin.

Ces articles d'affaires une fois réglés, je vais maintenant vous donner un aperçu de mes faits et gestes de ces temps-ci, choses pour lesquelles je sais que vous éprouvez un intérêt tendre et vraiment maternel. Vous serez contente de savoir que je continue à faire de constants progrès dans ce très important attribut : la bonne santé. Les bains de mer me font grand bien, et nul besoin de craindre que je me noie, car le fond en pente douce est de sable ou de galets, je ne reste qu'un instant dans l'eau, et je ne vais jamais jusqu'à perdre pied. En outre, je nagerais si nécessaire, mais cela n'arrive pas. Malheureusement mon mode de sommeil est trop irrégulier pour permettre que je me baigne constamment avant déjeuner, bien que j'y réussisse souvent, et presque toujours aille au bain à une certaine heure de la journée. De légers bruits me dérangent et me tiennent éveillé, bien que je finisse toujours par m'endormir ; et heureusement, de tels dérangements ne se produisent que rarement. Il y a deux semaines environ j'ai eu une petite aventure avec un vilain roquet qu'un capitaine en demi-solde à moitié toqué avait trouvé bon de tenir à l'attache dans son jardin, ou plutôt

dans sa pelouse, à quelque vingt mètres de ma fenêtre. L'animal se trouva malheureux dans sa nouvelle situation, et commença à pleurnicher à sa façon, fort déplorablement, tantôt grognant, grinçant des dents, jappant comme s'il se moquait qu'on le pendre sur le champ ou le lendemain; tantôt glapissant, hurlant, criant, comme s'il voulait exciter la pitié de la terre entière; cela par intervalles, durant toute la nuit. A cinq heures du matin, j'aurais donné une guinée d'or pour le tenir ferme dans ma main droite par les pattes de derrière à côté d'un mur de pierre. Le lendemain le toqué de capitaine le rentra, la rue entière l'ayant menacé de procès s'il ne le faisait pas. Mais le soir du second jour, ennuyé de garder le roquet dans sa cuisine, il le lâcha de nouveau et, juste comme j'allais m'endormir, vers une heure, la même sérénade musicale, « des plus musicales, des plus mélancoliques », m'éveilla de mes vagues rêveries. J'ai écouté pendant à peu près une demi-heure; puis je me suis habillé, suis sorti, et j'ai ordonné au veilleur de nuit de faire cesser immédiatement le maudit animal. Le veilleur *ne pouvait pas*, pour tout l'or du monde, troubler le repos d'un gentleman à cette heure-là, mais au matin il irait certainement, etc., etc. Je me suis fait conduire à sa porte; j'ai tiré la sonnette du toqué de capitaine cinq ou six fois. Sa servante a fini par être éveillée et a demandé d'une voix tremblante : « Qu'est-ce qu'il y a ?... »

J'ai nommé le chien, et exigé qu'immédiatement, absolument et éternellement on en finît avec lui, ou bien, ai-je déclaré, demain je verrai s'il y a de la justice à Edimbourg, ou l'ombre d'une loi anglaise en vigueur. « Vous entendez? » dit le Chevalier irlandais de la crécelle et de la lanterne. La servante l'entendit et obéit et nul misérable roquet n'a depuis troublé mes sommeils.

Vous me demandez quand j'irai à la maison; mais c'est là une histoire qui doit rester très vague pendant encore quelque temps. Je ne puis compter sur rien de pareil tant que *Legendre* (1) ne sera pas fini, et jusqu'à ce que les Buller arrivent; et au cas où je m'arrangerais avec ces derniers, mon temps d'absence devra naturellement être court. Néanmoins il y a tous les jours un bon courrier à bon marché pour Dumfries, et ce sera malheureux, si je ne m'échappe pas une semaine ou deux pour les passer à la maison.

J'ai été à Glasgow, il y a quelque temps, voir Irving et tous les autres. C'est pendant ce moment-là que M. Lawson est venu me voir, et ne m'a pas trouvé : offrez-lui mes meilleurs remerciements et mes services pour la peine qu'il a prise. L'assemblée générale a eu lieu l'autre semaine et le Docteur Chalmers était avec eux, etc. Je n'ai rien vu, sauf quelques hallebardiers, pages à bicornes, etc., flan-

(1) Carlyle traduisait alors la géométrie de Legendre. (Note du traducteur.)

quant la chaise du Président. J'ai entendu dire que le Président lui-même est un des plus ladres gredins qu'on puisse trouver au nord de la Tweed. Mais *voici* six heures, mon heure de marche. Adieu, ma chère Mère ! C'est dans ma vie la joie la plus chère de vous avoir pour vous écrire et pour penser à moi. Envoyez-moi un long récit de tout ce que vous faites et éprouvez. Mon Père ne m'a pas écrit depuis longtemps; dites-lui combien je l'aime lui et tous les autres, Mag, Jamie, Mary, Jeanne et Jenny: Je pense qu'ils sont occupés à planter des pommes-de-terre ou à sarcler des navets, sans quoi ils m'écriraient. — Je suis toujours, ma chère Mère, votre fils affectionné,

THOMAS CARLYLE.

Edimbourg, 29 juin 1822.

Ma chère Mère,

Contrairement à ce que je croyais, j'ai encore quelques minutes devant moi, durant lesquelles je puis griffonner une ou deux lignes pour vous, et, comme je sais que vous êtes toujours contente d'avoir de mes nouvelles, je m'empresse de vous les consacrer. J'ai ici deux lettres pour vous et pour Alick depuis bien des semaines; elles sont main-

tenant hors de date sous tous rapports, mais je vous les envoie pour vous prouver que si je vous ai déçue la dernière fois que j'ai eu un colis à expédier, il n'y avait pas de ma faute.

Je n'ai eu que les plus rares informations de Mainhill depuis un long espace de temps et j'ai bien hâte, comme il va de soi, d'avoir des renseignements plus exacts. Je ne puis qu'avoir confiance, en attendant, que la Providence vous accorde encore la grâce de jouir d'une santé et d'un bien-être satisfaisants ; et j'entretiens l'espoir que, en dépit de tous obstacles, je vous verrai avant longtemps, et que nous prendrons ensemble notre tasse de thé et fumerons notre pipe, en causant de tout ce qui nous intéresse tous deux. Quand je fais le compte de mes joies et les pèse avec mes maux, un des articles les plus considérables dans le premier plateau de la balance est le bonheur de vous avoir, pour sympathiser aussi profondément que je sais que vous le faites, avec tout ce qui me touche. Je serais pire qu'une brute si jamais je pouvais oublier les bontés dont j'ai été l'objet à Mainhill à un moment où il était si mal aisé, quoiqu'en même temps si nécessaire, d'être bon pour moi...

A tout prendre, ma santé ne laisse vraiment pas à désirer ; elle est bien cent fois meilleure que l'an dernier à cette époque, et je suis aussi heureux que vous m'avez jamais vu l'être. En fait, sauf un état régulier de santé physique (que je posséderai

avec le temps), rien ne me manque pour être un des individus les plus à l'aise de ma connaissance. J'ai aussi des livres à écrire et des choses à dire et à faire en ce monde, dont peu de gens se doutent. Ceci a l'air d'être de la vanité, mais ce n'est pas tout à fait exact. Je considère que mon Tout-Puissant Auteur m'a donné quelques faibles lumières d'entendement supérieur et des dons spirituels; je tiendrais pour la pire trahison envers lui, le fait de négliger de mettre toutes mes forces à cultiver et à utiliser les biens que sa clémence m'a dispensés. Quelque jour à venir, — l'affaire sera chaude, — mais je veux prendre rang *au-dessus* de ces médiocres, à côté de qui je ne me suis encore jamais rangé.

Mon préceptorat me va tout à fait bien; en fait, c'est un plaisir plutôt qu'une tâche. Les enfants Buller sont d'une espèce tout à fait différente de ceux auxquels j'ai été habitué, et ils se conduisent avec moi d'une toute autre façon qu'on a coutume de faire avec les répétiteurs. Quand je songe aux galopins du général Dirom et à la manière dont ils avaient l'habitude de me tracasser, je me demande souvent comment j'ai pu ne pas leur casser les reins tout de suite et les laisser. Bien sûr, il n'aurait pas fallu essayer; mais la tentation était énorme. L'aîné des Buller est un des enfants les plus intelligents que j'aie jamais vus. Il adore poser des questions, et discuter et voir ses arguments

mis en pièces ; il me suit jusqu'auprès de chez moi, presque tous les soirs. Très probablement je vais pouvoir conclure l'affaire avec les parents, mais on ne m'a rien laissé entendre de définitif à cet égard ; et en fait, je ne tiens pas infiniment à une chose ou à l'autre. Il y a mille manières pour les gens laborieux de se procurer du pain.

J'ai beaucoup de chagrin d'apprendre que ma tante, Mary Stewart, a été si longtemps malade. J'écrirai sûrement à l'oncle John très bientôt. Mon Père ne m'a point écrit depuis une longue suite de semaines. Je lui aurais envoyé une lettre aujourd'hui, si je n'avais pas été pressé au delà de toute expression. Ecrivez-moi vous même ou par un intermédiaire, si vous pouvez profiter de la première occasion. — Je suis toujours, ma chère Mère, votre fils affectionné,

THOMAS CARLYLE.

Edimbourg, Nov. : 14, 1822.

Ma chère Mère,

Vous ne m'avez pas envoyé une ligne depuis que je suis parti. Je n'en suis pas surpris, sachant dans quelles circonstances vous êtes, mais cela me laisse bien ignorant de ce qui vous concerne et de

ce que vous faites. Je ne puis qu'espérer que vous êtes tous dans l'état habituel de santé et d'entrain, que vous continuez à lutter contre les désagréments de votre existence actuelle, et à vous distraire de ses ennuis par l'espoir d'une vie meilleure. Rien autre chose ne peut garder le plus heureux de nous en état de paix digne d'être appelé du nom de paix ; et « avec cette ancre de l'âme sûre et ferme » le plus infortuné des mortels mérite encore l'envie. Vous me croyez bien léger d'esprit, sans souci d'éternité et occupé seulement de vaines pensées temporelles. Croyez-m'en, ma chère Mère, vous me méjugez. Les soins d'éternité sont enracinés dans toute âme qui réfléchit, et dans la mienne peut-être plus profondément que dans beaucoup d'autres qui en font plus de bruit. Et de toutes les vertus que j'aime en vous, il n'en est pas que j'aime autant que cette piété héroïque qui vous élève tellement au-dessus de la médiocrité ordinaire aux personnes de votre position ; elle donne à votre humble existence, quelles qu'en soient les péripéties, une dignité qui n'emprunte rien aux grandeurs terrestres et qui cependant s'élève bien au-dessus des plus éclatantes d'entre elles ; et elle enrichit un esprit dépourvu d'éducation et de talents mondains, de sentiments tels que la simple littérature ou la philosophie avec toutes leurs prétentions s'efforceraient en vain de produire. Comme je vous l'ai dit

4.

souvent, le vêtement de nos idées peut différer de l'un à l'autre, parce que nos modes de vie ont été différents, mais essentiellement nos sentiments sont absolument les mêmes. Ayons donc, l'un pour l'autre, une tolérance mutuelle en ce monde, où tout est faible et obscur, confiant toutefois que nous embrasserons toutes choses plus parfaitement dans cette sphère plus radieuse où la foi devient vision, où les aspirations confuses et pourtant ardentes de nos âmes au sein de leur sombre prison ici-bas s'échangent contre des biens d'une grandeur véritable, qui dépassent ce que la plus riche imagination a osé concevoir. Puissent ces espérances être longtemps vôtres, ma Mère bien-aimée. Celui qui les chérit est plus riche que les rois.

Il faut cependant me tourner vers des sujets plus humbles. Alick vous dira que je suis en train de recouvrer ma santé et que je vais bien. Ce résultat va sans doute être hâté par un arrangement nouveau, qui ajoute à mon bien-être sous différents autres rapports. Les jeunes Buller sont entrés à l'Université depuis quelques jours, et je ne vais près d'eux qu'à deux heures après midi. De cette façon je m'assure non-seulement un laps de temps suffisant pour mes propres études, mais je trouve aussi que mon estomac me gêne bien moins après le déjeuner du matin, que quand j'avais à faire une longue marche pressée auparavant. Je vais maintenant me promener le long de Newhaven

Road pendant un quart d'heure, entre huit et neuf, à loisir; puis je rentre, mange mon œuf et bois mon bol de thé dans la paix et la tranquillité, et je lis ou écris jusqu'à une heure; ensuite je marche lentement pendant une heure, et à deux heures je me présente à India Street, frais et dispos, pour ainsi parler, et prêt à accomplir mes devoirs allègrement. Ils sont d'espèce facile et brève. Je dîne à trois heures et demie avec un petit garçonnet fort bien élevé, le jeune Reginald, contracté en Reggy, et j'ai généralement tout fini pour six heures. Je trouve John plongé dans le travail quand je rentre. Il fait le thé pour nous, après quoi nous nous livrons à la besogne jusqu'entre onze heures et minuit...

Tendresses fraternelles à tous les jeunes gens à la maison à chacun par son nom. Pourquoi n'écrivent-ils jamais, n'écrivez-vous pas?

Je suis toujours affectueusement votre fils, —
ton fils!

THOMAS CARLYLE.

Edimbourg, 3 Moray Street, 4 décembre [1822].

Ma chère Mère,

Il est déjà minuit passé; je suis fatigué et j'ai envie de dormir; mais je ne puis aller me reposer

sans répondre à la bonne petite lettre que vous m'avez envoyée, et sans vous marquer ma reconnaissance pour ces nouveaux témoignages de ce soin infatigable que vous avez de mes intérêts et de mon bien-être. Je suis content d'être assuré que vous continuez à jouir d'une santé passable ; veillez sur elle, ma chère Mère, comme sur le plus précieux des biens de la terre. En retour, vous éprouverez un plaisir sincère à savoir que je fais tous les jours des progrès à ce point de vue moi-même. Encore une année, et j'espère être tout à fait bien. Les maladies dont la formation est lente sont de guérison lente, mais, quand on est sûr qu'on est en train de recouvrer la santé, cela vaut presque autant que de l'avoir recouvrée.

Je suis presque fâché de ces chemises et de ces bas : j'en avais déjà autant que j'en pouvais souhaiter. Ma chère Mère, pourquoi allez-vous dépenser à de telles superfluités la petite somme que je destinais à des fins bien différentes ? Je vous l'affirme encore, et je vous le jurerais si c'est nécessaire, — vous ne pouvez d'aucune façon me faire avec cet argent un plaisir plus grand que de me convaincre qu'il ajoute à votre propre plaisir. Ne déjouez donc pas mes plans ; quand j'aurai besoin d'autres chemises, etc., je ne manquerai pas de vous le faire savoir.

Je vous envoie un petit rouleau de poèmes, que j'ai composés il y a quelque temps. Je crains qu'ils

ne vous fassent pas grand effet, bien que le sujet soit bon : la Suisse affranchie de la tyrannie par les braves montagnards à la bataille de Morgarten, il y a cinq cents ans.

C'est aujourd'hui mon anniversaire : j'ai vingt-sept ans. Quel lourdaud bon-à-rien je suis ! Qu'est-ce que j'ai fait en ce monde qui me donne droit à la place que j'occupe, ou qui récompense ceux qui ont eu la peine de m'élever ! Une grande partie de la durée ordinaire d'une vie s'est écoulée, et me voici, moi, pauvre être inutile, séjournant encore dans Mesech, encore parmi les tentes de Kedar. Puisse le Père Universel me donner la force de faire mieux durant le temps qui reste, d'être utile à la bonne cause à mon jour et dans ma génération et « après avoir terminé la tâche qu'il m'était donné de faire », de reposer et de dormir dans la paix, et avec l'espoir d'un heureux réveil ! Amen.

Mais, j'ai fini. Bonne nuit, ma chère Mère ! Je vous souhaite un doux sommeil et toutes joies. Votre fils affectionné,

THOMAS CARLYLE.

Faites mes amitiés cordiales à tous mes frères et sœurs et reprochez-leur de ne pas m'écrire. A quoi s'amusent-ils donc ?

Kinnaird House, 10 juin 1823.

Ma chère Mère,

... Cette lettre peut agir comme un aiguillon sur l'ardeur de mes chers et estimables correspondants de Mainhill. Il y a un espace en blanc dans la feuille dans un but que vous remarquerez. Je vous prie d'accepter la petite image qui le remplit sans le moindre murmure. C'est un humble témoignage de la tendresse reconnaissante que je dois toujours éprouver pour vous. Si j'espère arriver à avoir à ma disposition suffisamment d'argent au cours des entreprises de ma vie, je le souhaite surtout afin de prouver à ceux qui me sont chers l'affection que j'ai pour eux. En attendant, estimons-nous heureux de n'avoir jamais su ce que c'était que de craindre le besoin, mais d'avoir toujours eu de quoi nous faire plaisir les uns aux autres au moyen de ces petits actes d'affection qui valent plus que des millions que ne sanctifie pas un attachement sincère entre celui qui donne et celui qui reçoit. Il faut vous acheter n'importe quels riens dont vous avez besoin, et penser que j'en jouis avec vous, s'ils ajoutent à votre bien-être. Car vraiment j'en jouis avec vous. Je serais une brute autrement. Je vous suis reconnaissant de cette bonté et de cette sincère tendresse que vous m'avez vouées et que nul

autre cœur n'éprouvera pour moi. Je suis fier de ma Mère, bien qu'elle ne soit ni riche, ni savante. Si jamais je manque de l'aimer et de la vénérer, que je cesse moi-même d'être quelqu'un qui vaille qu'on se souvienne de lui. Souvent, ma Mère chérie, à des moments de songerie solitaire, me traverse, comme l'ombre glaciale de la Mort, la pensée que tous deux, nous devons nous quitter au cours du temps. J'en frémis, et je ne trouve protection que dans l'humble confiance que Dieu fixera sûrement pour nous un lieu où nous nous retrouverons dans cette lointaine patrie à laquelle nous aspirons. Qu'Il vous bénisse à jamais, ma bonne Mère, et qu'Il garde en votre cœur ces sublimes espérances qui à présent sont comme une colonne de nuée pendant le jour, une colonne de feu pendant la nuit, pour guider nos pas à travers les déserts de la vie. Nous sommes en Ses mains. Il ne nous abandonnera pas tout à fait. Ayons confiance en Lui.

Je n'ai, de moi-même, aucune nouvelle à vous envoyer qui ne soit bonne. Mes élèves continuent à me donner des satisfactions. — Ce sont d'excellents enfants en somme. Avec le reste de la famille, je suis dans les meilleurs termes. Nous causons gaîment ensemble quand nous nous rencontrons. Ils se montrent toujours empressés à augmenter mon bien-être par tous les moyens raisonnables. Quand je suis avec eux, j'oublie que nos rangs sociaux sont différents. Ils ont en leur fortune, leur

naissance, leurs relations et leurs mérites personnels de quoi se glorifier. Moi aussi, j'ai en moi ma petite provision de vanités. Ma santé n'a guère été aussi bonne que vous l'avez vue pendant les quelques jours qui ont suivi mon arrivée. L'air est aussi pur que possible et je suis aussi tranquille qu'à la maison ; mais je n'ai pas bien dormi pendant quelques nuits, et j'ai commencé à craindre de nouveau la baisse. J'en ai cherché la raison, et j'ai été frappé de ce fait que peut-être je dînais trop tard, à cinq heures, et que je jeûnais trop longtemps avant dîner. Cette idée ne me fut pas plus tôt venue qu'elle ne trouvât une application pratique ; un nouveau régime fut immédiatement mis en train, et maintenant, sauf le dimanche, où de préférence je mange avec la famille, mes repas me sont servis de façon très agréable aux heures que j'ai moi-même choisies. Mes élèves et moi, nous sommes levés pour déjeuner un peu avant neuf heures ; nous commençons à travailler une demi-heure après, et nous continuons jusqu'à une heure. Ensuite je sors me promener, je fume ou me distrais jusqu'à deux heures et demie, moment où le dîner m'attend au petit salon, après quoi la leçon reprend jusqu'à près de cinq heures, et puis je suis libre comme l'air pour la nuit. Je vais dans ma chambre, et j'y fais tout ce qui me semble bon. J'en sors pour me promener, quelquefois à cheval sur le cheval de Charlie, et Denovan, l'adroit, vif et très fidèle

majordome, me tient prêt un bol de thé pour sept heures... De cette façon je me suis remis et tant que ma santé va à peu près, je me sens tout à fait bien ici. Cet arrangement me plaît encore parce que j'y trouve plus de temps pour moi et parce que je suis moins gêné dans mes mouvements. J'ai commencé à traduire l'ouvrage allemand (1) que John sait. J'ai du travail, j'aurai de la santé et, en attendant, je suis aussi heureux que je pouvais l'espérer.

Elimbourg, 19 août 1823.

Ma chère Mère,

Avant de quitter cette misérable ville, où j'ai été destiné à éprouver tant d'ennuis du commencement à la fin, j'avais résolu, en emballant mon pardessus, d'y mettre un coupon de tartan pour vous en faire un manteau. C'était la meilleure étoffe que j'aie pu trouver, mais sûrement les scélérats m'ont obligé à en prendre deux fois plus qu'il n'était nécessaire. Vous pourrez vous en faire un vêtement ample qui vous garantira du vent d'hiver, d'abord, et arranger le reste en châle ou en tout ce

(1) *Wilhelm Meister*. (Note du traducteur.)

que vous trouverez de mieux. Portez-le en allant à l'Eglise, ou au Marché, quand il fait mauvais, et dites-vous bien que nul être au monde n'a plus de droit que vous à toutes les aises qu'un tel objet pourra vous procurer et que nul ne les mérite plus que vous de mes mains. Ces petites choses n'ont aucune valeur en soi, mais comme gages d'attention et d'affection, elles prennent plus de valeur que rien d'autre. Portez ceci donc, pour l'amour de moi.

J'avais l'intention d'expédier un pardessus à mon Père; mais je n'ai pu en trouver un de genre convenable au-dessous du prix de trois livres environ; et je me suis demandé si je ne pourrais pas lui faire pour une telle somme un autre présent qui lui aille mieux. J'ai donc remis l'achat de ce dernier jusqu'à ce qu'on m'écrive de la maison. Je voudrais que vous tâchiez de me faire savoir en sous-main ce qui vaudrait mieux. Je suis *décidé* à envoyer à mon Père vénéré un cadeau quelconque; seulement la difficulté est de s'arrêter à ce qui lui serait le plus utile. Parlez-m'en, ou dites à John de m'en parler; mais n'en ouvrez pas la bouche au cher homme.

J'ai la pire des plumes, et ma main est peu posée; de plus je suis sur le point de partir pour mon voyage. J'ai eu de la chance pour le temps, mais comme d'habitude j'ai très mal dormi. Je voudrais être à Kinnaird, puisque j'ai quitté Mainhill.

Adieu, ma chère Mère; malgré tout, un jour vous viendrez tenir mon ménage dans ma *maisonnette*. Bien ou mal portant, je suis toujours votre fils affectionné,

TH. CARLYLE.

Kinnaird House, 28 sept. 1823.

Ma chère Mère,

.... Nous sommes des gens bien agités, ceux de Kinnaird. Au début de l'automne, il était entendu que les plus jeunes d'entre nous iraient à Edimbourg l'hiver, que les autres resteraient ici; après quoi l'un des garçons devait aller en Allemagne, l'autre à Oxford, et moi j'aurais pris congé, à ce que je supposais, pour la fin des temps. Il paraît maintenant que nous n'irons pas à Edimbourg, qu'Arthur n'a pas besoin d'aller en Allemagne, à moins que ça n'arrange tout le monde, et que Charlie apprend bien mieux avec moi qu'il n'aurait la moindre chance de le faire au « siège méridional des Muses ». Aussi m'a-t-on formellement demandé si je consentirais à les accompagner au printemps en Cornouaille, où ils ont l'intention de s'installer jusqu'à ce que leurs fils aient terminé leurs études! J'ai dit que, sauf pour la question de santé, je n'y

voyais aucun inconvénient. Ils ont alors manifesté qu'ils étaient prêts à faire tout leur possible pour lever cette objection. Il semble probable, par conséquent, qu'après le dimanche de la Pentecôte, je m'en aille faire une excursion plus au sud. Il y a une chose que j'ai résolue ; c'est d'avoir *une maison à moi*, si je vais là. Je pense prendre un garni, si j'en peux trouver dans le voisinage, — et si je n'en trouve pas, j'ai presque envie d'essayer de meubler *la maisonnette* dont j'ai si souvent parlé. A un homme qui a les habitudes et la santé que j'ai, il est bien doux de s'asseoir à son propre foyer, — ou à celui d'un ami qu'il peut appeler sien...

Ainsi je vais passer l'hiver dans les collines des Highlands. Je finirai ma traduction (qui continue à marcher comme une horloge), vers février environ ; en mars ou avril il faudra que je sollicite une permission de m'absenter deux mois pour la faire imprimer à Edimbourg ; alors je viendrai au galop vous voir tous pendant trois ou quatre semaines, et puis je disposerai de moi selon les événements. . . .

Aujourd'hui aucun journal n'est venu (1) ; omission que je puis fort bien excuser dans une saison

(1) Le port des lettres étant à cette époque fort élevé, les Carlyle usaient entre eux d'un moyen particulier de correspondance : ils s'adressaient, au lieu d'une lettre privée, un journal public, sur la bande ou la marge duquel ils traçaient un, deux, ou trois traits, selon le sens qu'ils convenaient d'attacher à ces signes. (Note du traducteur).

qui est la plus besogneuse pour vous. J'ai passé la journée à lire une partie des *Sermons* d'Irving, que je n'ai pas terminés. En somme il n'aurait pas dû les publier d'ici pas mal de temps. Ils dénotent un talent sérieux, une éloquence réelle et une pensée ferme ; mais la base ne vaut rien et l'édifice lui-même est une espèce de monstre architectural — certaines parties sont belles — les dimensions sont vastes, — mais en somme c'est un véritable monstre. Buller n'a pas pu dépasser la moitié : — « Peux pas m'entendre le moins du monde avec votre ami, M. Carlyle. » Mrs Buller est bien près de s'arrêter aussi. Parfois j'éclate de rire tout d'un coup, quand je les lis ; à d'autres moments j'admire sincèrement. Je pense voir Irving lui-même d'ici peu, bien que j'aie dans l'idée que je suis un peu en défaveur dans le moment avec lui. En arrivant ici, j'ai trouvé une lettre de lui écrite (à ce que j'ai découvert tout récemment), juste deux jours après la date de la mienne, à laquelle j'ai d'abord cru que c'était une réponse. Dans cette hypothèse elle avait presque un air de froideur, elle contenait peu de mots et ils servaient à assurer ses « amis d'Ecosse » qu'il ne les avait pas oubliés, — tout cela sur un ton de *Protection* qui m'a plutôt amusé. Un jour donc, que j'étais de fort grincheuse humeur, je lui ai écrit une réponse assez grincheuse, lui donnant à entendre de façons diverses, indirectes et plaisantes, que pour certains de ses « amis d'Ecosse »

le fait qu'il puisse les oublier ou se souvenir d'eux n'avait point de quoi les tuer ou lestenir en vie. Je lui ai dit aussi ma *véritable* opinion de son Livre, — favorable, mais à quelque mille degrés au-dessous de la sienne propre. Nous n'avons pas eu d'autre correspondance depuis. J'aime Irving et je lui suis obligé pour bien des sentiments et bien des actions aimables. Il est un des meilleurs parmi les mortels, mais je ne veux pas donner à sa vanité le moindre coup de pouce en ma compagnie. Qu'il ait, s'il peut, les femmes à la mode, et la foule des jeunes gens dont nul n'a ouï parler à le louer et à le flatter, — mais de moi il n'aura pas un iota de plus que ce qu'il mérite réellement...

28

Kinnaird House, 23 décembre 1823.

Ma chère Mère,

... J'attends février, époque à laquelle j'irai à Edimbourg faire imprimer le livre allemand. La troisième partie de « Schiller » (1) est encore à *commencer*; mais je suis si déprimé dans le moment que je n'ai pas encore eu le cœur de m'y mettre. *Il faut* qu'il soit fait avant longtemps. Je passe mes soirées presque entièrement à lire, et toujours

(1) *La Vie de Schiller*. (Note du traducteur.)

vers huit heures j'entre chez les braves gens ; je prends avec eux une tasse de thé, et on cause légèrement une heure au plus, ce qui allège le fardeau de la solitude et fait passer la soirée plus vite. Il est triste d'avoir à étudier le moyen de *faire passer la soirée* ; chose que jusqu'à présent je crois n'avoir jamais eu l'occasion de pratiquer ; mais m'y voici réduit ; c'est ce que j'ai de mieux à faire. Ce traitement est un dur régime ; il me laisse presque sans souffrance, mais très, très faible. Je n'ai pas encore touché au tabac sous aucune forme depuis trois semaines ; mais quant à savoir si cette abstention me fait du bien ou non, je ne puis tenter de le dire. Je ne trouve pas difficile de me passer d'en prendre ; n'en voyant pas un brin d'une semaine à l'autre, j'y pense rarement. Si je pouvais être certain que c'est pour mon bien, je n'en voudrais plus jamais toucher de ma vie...

Edimbourg, 5 juin 1824.

Ma chère Mère,

Dans moins d'une heure je vais m'embarquer pour Londres, et comme il est probable que vous resterez plus de temps que je ne pensais sans nouvelles de moi, je vous griffonne quelques lignes avec

la plus grande hâte possible, pour vous informer que tout va bien avec moi, et qu'il ne faut pas vous inquiéter jusqu'à ce que je vous écrive.

Je n'ai pas été plus dérangé que je ne m'y attendais par mon voyage de retour : je suis allé à Haddington (1), et on m'y a prodigué les plus grands soins jusqu'à ce que j'aie été complètement remis... Les excellentes gens ne voulaient pas me laisser partir de Haddington, sans quoi au prix de grands efforts j'aurais pu être à Londres aujourd'hui, par le vapeur de mercredi. Ce soir je m'embarque dans un superbe caboteur avec seulement quatre compagnons de voyage : Sir Quelquechose et deux Dames et Mr. Quelque chose. Les vents sont assez bons. Nous espérons arriver dans huit jours. Dans dix ou douze jours d'aujourd'hui, la diligence vous apportera une lettre de moi...

Ici, à Edimbourg, je me suis très bien arrangé pour tout. Je viens de faire porter chez Farries un paquet pour la maison, contenant deux exemplaires du Roman (2) pour les frères, quelques bibelots pour mon Père, et un petit châle bon marché pour vous. C'est ma bonne Jane (3) qui l'a choisi, et l'a eu à bon marché pour vous à Haddington, — ce qui, l'ai-je assurée, n'en diminuera pas la valeur à vos yeux. J'ai vu James Johnstone deux jours ;

(1) Chez Mrs Welsh, la mère de sa fiancée. (Note du traducteur.)

(2) *Wilhelm Meister* (idem).

(3) Jane Baillie Welsh, sa fiancée (idem).

il m'a quitté ce matin ; nous nous retrouverons à Londres. Il va en France vers juillet, se porte bien, j'imagine, mais a des lubies comme personne. Il croyait que je l'avais empoisonné parce que j'avais versé *deux* et non *une* cuillerée de lait dans son thé, ce matin même. Du moins c'est ce que je lui ai dit avec un grand éclat de rire. Il est aussi affectueux et aussi brave garçon que jamais. J'ai une lettre pour Thomas Campbell, le Poète, donnée par Brewster, et une autre pour Telford (à qui je ne tiens pas plus que ça). Le Docteur [*Brewster*] m'en promet une foule d'autres dès qu'il pourra les faire écrire. J'ai terminé les affaires avec Boyd (1) et hier j'ai échangé son papier contre un chèque de cent quatre-vingts livres payable à vue à Londres. Je suis content que tel ait été mon marché, autrement j'aurais été fort malheureux maintenant. J'ai aussi expédié tous mes exemplaires, — huit à Londres, deux à la maison, un à Johnstone, un à Murray, un à Mrs. Brewster, un à Mrs. Johnstone, un à Ben Nelson, un à Waugh, etc., etc. George Bell, le chirurgien, n'a rien voulu prendre pour ses consultations ni ses remèdes : je lui ai donné un exemplaire aussi. De sorte que maintenant j'ai disposé de tous.

Dites à John que *Wilhelm Tell* lui arrive par Farries ; j'aurais voulu envoyer les souliers, mais

(1) *Boyd*, éditeur de la traduction de Carlyle de *Wilhelm Meister*. (Note du traducteur.)

je n'ai pas réussi à les emballer. Priez le bon Logicien, mais très fidèle frère, d'écrire aussitôt que possible, dès qu'il aura mon adresse. Différentes personnes attendent de lui de grandes choses. Dites-lui que Boyd lui enverra deux *Paul* (1) dès qu'ils seront prêts. Je le fais aussi héritier de ma toque de fourrure : j'y ai pensé trois minutes trop tard.

Mais maintenant, ma chère Mère, je pars. On m'apporte le thé, après quoi Murray va venir m'accompagner jusqu'à Leith. Je vous écrirai aussitôt. Il n'y a pas le moindre danger : le temps est beau, comme doit l'être un temps d'été, et n'est-ce pas Dieu qui règne, sur les eaux comme sur la terre ? Que sa bénédiction soit sur nous tous à jamais ! Mes meilleures tendresses à toute la bande des frères et sœurs, en commençant par Alick, pour finir par Jenny. J'ai en ce moment même très présents à l'esprit leurs noms et leurs affaires propres. Mes très affectueux compliments à mon Père. Je suis toujours, ma chère Mère, votre enfant dévoué,

T. CARLYLE.

(1) Il s'agit de la traduction de John Carlyle de *Paul et Virginie*, éditée par Boyde. (Note de Norton : *id.*, vol. II.)

5 Myddelton Terrace. Pentonville [Londres].

6 juillet 1824.

Ma chère Mère,

J'imagine que vous ne vous attendez pas sitôt à une nouvelle lettre de moi, et encore moins aux nouvelles que j'ai à vous raconter. Ma dernière lettre était datée de Kew Green; il n'y en aura plus de moi datées de là. La dernière fois je me plaignais des sottises et changeantes hésitations des Buller; je n'aurai jamais plus raison de me plaindre d'eux ou de leurs agissements. Je suis maintenant délivré d'eux pour toujours. Je vous ai parlé de la correspondance qui avait été échangée entre « la blonde Titania » (comme les journaux de Calcutta l'appellent) et moi, au sujet de son fils plein d'avenir et du projet auquel nous nous étions arrêtés de vivre ensemble jusqu'en octobre, et puis de *voir* si on s'embarquerait pour Boulogne, en France, ou bien si on romprait définitivement nos conventions actuelles. Les plans perpétuels de déplacement et d'expéditions qu'elle bâtissait avec un absolu mépris de ce que j'en pourrais ressentir, joints aux airs froids et égoïstes des manières d'être générales de la dame, m'avaient beaucoup indisposé; et lorsque, en outre de tout ceci, je réfléchissais que rien

de stable ne pouvait sortir de mon engagement chez eux, et considérais quel affreux fardeau c'était de vivre exilé de toute chose sensée et grave, au sein de la maladie de mon côté, et mêlé à une existence de dissipation et de frivolité insensible du leur, — j'étais bien près de prendre silencieusement la résolution de *ne pas* aller à Boulogne, ou même de ne pas rester avec ces gens, à supposer qu'ils demeuraient en Angleterre. J'ai été amené à une décision plus tôt que je ne l'aurais pensé. Après une semaine passée à Kew, dans le plus parfait ennui, par suite de ma santé qui avait commencé à baisser, mais que j'étais déterminé à endurer sans gémir jusqu'en octobre, Mrs Buller m'écrit une lettre pour me signifier que j'aie à leur faire connaître aussitôt si je voulais les accompagner en France ou non; dans le cas où je ne le pourrais pas, on enverrait mon élève se préparer à Cambridge; et si je le pouvais, il nous fallait, à lui et à moi, décamper pour Royston, dans le comté de Hertford, à quelque cinquante milles de là. J'ai répondu que le temps fixé pour décider n'était pas encore arrivé, mais que s'ils exigeaient une décision immédiate, évidemment ils ne pouvaient s'attendre qu'à ce que je refuse leur offre. Le lendemain nous nous sommes rencontrés en ville, rendez-vous pris. Il semblait que la meilleure entente du monde régnât entre nous; il fut convenu que je les quitterais, — mesure qui n'était pas fort agréable au

père Buller ni au fils, mais qui n'était nullement désagréable à sa femme, dont une des lubies est l'Université de Cambridge, — lubie pour laquelle, tant qu'elle persistera, elle sera prête à gager toute son âme dans le but d'y satisfaire. Buller m'a offert vingt livres pour le dommage causé. Avec un excès de générosité que je ne me pardonne pas encore tout à fait depuis que j'y ai mûrement réfléchi, j'ai déclaré que c'était trop et n'en ai accepté que *dix*. Le vieux gentleman et moi, nous nous sommes serré la main, les yeux secs. Mrs Buller m'a donné un de ces « Bon-jour ! » avec lesquels les gens du monde croient digne de quitter leurs amis ou leurs ennemis indifféremment. Charlie eut une crise de chagrin et de colère, pour ne plus s'en souvenir le moins du monde au bout de trois heures, et je passai mon chemin et ils ne me revirent plus. Voilà comme j'en ai fini avec les Buller. Je suis content de m'être débarrassé d'eux ; cette famille était en train de me ruiner l'esprit et le corps. Je vendais la quintessence même de mes forces pour deux cents livres par an. Une année passée à Boulogne parmi les radotages et le dérangement aurait peu ajouté à ma provision d'argent, et aurait terriblement diminué ce qui me reste d'énergie, de santé et de sensibilité. Il faut parfois regarder le monde en face, mieux vaut tôt que tard ! Adieu donc, aux antiques Dames de qualité, à cette race de mortels qui se pavane, se peint, se plâtre, qui a des nerfs,

5.

des vapeurs, se trémousse, sautille et grogne ! Leurs habits sont de soie, leurs manières courtoises, et leurs cœurs c'est de la saumure ! J'ai quitté les Buller une année plus tôt qu'ils ne m'auraient quitté, si je l'avais voulu. Je suis content qu'on se soit quitté en amis, très content qu'on se soit quitté enfin. Elle m'a invité à un *raout* (magnifique histoire à la mode), le lendemain soir. Je n'y ai pas mis le pied. Je ne veux plus avoir affaire avec elle ou les siens, du moins sauf dans les rapports de froides convenances, car quant à de l'affection, je ne crois pas qu'il en est un d'entre eux qui devine seulement ce que le mot veut dire. Sa sœur toutefois (Mrs Strachey) m'aime, mais elle lui ressemble comme le jour et la nuit.

Ainsi vous le voyez, ma chère Mère, me voici pour ainsi dire encore une fois sur les eaux. Mes malles me sont arrivées hier soir, après être restées juste *une semaine* à Kew et avoir payé quatorze shillings pour leur expédition aller et retour. Voilà ce que c'est que d'avoir une commandante pétulante comme Titania. Je suis installé chez Irving, qui me presse de rester avec lui tout l'hiver. Cela, je ne le veux certainement pas, bien que j'honore l'aimable inspiration qui conseille même une *invitation* de ce genre. Irving et moi, nous sommes redevenus très intimes, et nous avons eu de grandes passes d'éloquence sur bien des sujets. Il parle superbement des choses merveilleu-

ses que je vais accomplir ici, mais mes propres desseins sont de beaucoup plus modestes.

Cependant, ma chère Mère, laissez-moi vous assurer qu'il y a longtemps que je n'ai été si heureux. Ce ne sont pas les plans d'action qui me font défaut, et l'avenir n'est pas assombri devant moi de si lourds nuages que j'en aie inquiétude ou crainte. Me voici libre une fois encore, et il faut que je sois vraiment un triste sire si je ne puis trouver à vivre honnêtement dans l'exercice de mes facultés indépendamment des faveurs de personne.

Je vais nécessairement errer un peu au hasard pendant quelques jours. D'abord je vais partir pour le Nord. Parmi les gens honorables que j'ai rencontrés ici, se trouve un Mr Badams, ami d'Irving, gradué de médecine, bien qu'il soit dans les usines de chimie de Birmingham, où, me dit-on, il est en train de se faire une rapide fortune. Cet homme, un des esprits les plus sensés et les plus lucides que j'aie jamais rencontrés, paraît être aussi des plus aimables. Après nous être pendant un ou deux jours promenés ensemble, causant peinture et maux d'estomac, pour la guérison desquels il est connu et dont il a été torturé lui-même en personne, pendant quatre années, que croyez-vous qu'il me propose? D'aller à Birmingham habiter un mois avec lui, pour qu'il puisse connaître ma constitution et prescrire le traitement convenable à mon infortuné individu intérieur. Ceci sur un ton de fran-

chise qui ne m'a pas laissé douter que son intention fût sérieuse et non de la parade. J'ai consenti à l'accompagner. Il a des chevaux, etc., à ce qu'il paraît, et il est réellement l'homme franc et hospitalier qu'il a l'air d'être. De sa valeur en médecine j'augure favorablement d'après ses autres talents et à cause du mépris absolu qu'il a pour toutes espèces de drogues qui sont ordonnées à ceux qui sont dans mon cas. Un régime et de l'exercice, voilà ses spécifiques, aidés aussi peu que possible de la plus lénitive médication; en somme, je crois que je n'ai jamais eu une pareille occasion de recouvrer ma santé, et je suis vraiment content qu'elle se présente à moi de telle façon que je puisse accepter. J'ai l'intention de partir dans un mois environ. Il y a une belle diligence qui part de notre porte même et qui nous emmène là-bas entre sept heures du matin et sept heures du soir, pour une guinée... Je vais emporter des livres, lire, aller à cheval, et flâner à Birmingham, et enfin m'occuper ou me distraire selon ce qui me semblera le mieux. Quelquefois je songe à commencer une autre traduction, quelquefois, à mettre en train un travail original... « *Meister* » marche très bien, paraît-il... John me dit que vous êtes à le lire. Ceci me surprend. Si je ne me souvenais pas combien vous m'aimez, je ne pourrais pas m'expliquer cela...

Birmingham, 29 août 1824.

... Je crois que si j'étais près de vous, je serais à même maintenant de vous proposer, dans votre régime et votre mode de vie, des améliorations qui pourraient vous être utiles à *vous*, car, je le sais trop bien, vous avez bien des maux à endurer vous-même, quoique votre tendresse vous rende si exclusivement inquiète de moi. Je suis convaincu que vous devriez tous les jours prendre un déjeuner dans le genre du mien : je sens que rien de ce que j'aie jamais essayé ne m'a fait tant de bien. Badams condamne le porridge, sauf aux estomacs d'une certaine force ; selon lui des aliments nourrissants et de petit volume, avec des boissons chaudes, valent infiniment mieux. Vous allez dire que vous ne voulez pas qu'on vous ennuie avec cela. Oh ! ma chère Mère, si vous pensiez seulement à la valeur que votre santé et votre bien-être ont pour nous, vous ne parleriez jamais ainsi ! Ne sommes-nous pas tous attachés à vous par des liens sacrés et indivisibles ? Et moi, ne le suis-je pas plus qu'aucun autre ? Qui m'a apaisé, m'a veillé quand j'étais méchant, quand j'étais malade, depuis mes premières lueurs de vie jusqu'à cette heure ? — ma Mère. Qui a lutté pour moi dans la peine et le chagrin avec une inlassable ardeur ? qui s'est

levée tôt, s'est couchée tard pour moi, s'est inquiétée de moi, a travaillé pour moi et sans trêve m'a soutenu ? — ma Mère. Qui est *l'unique* qui jamais ne s'est éloignée de moi dans mes tristesses, qui jamais ne s'est fatiguée de mes humeurs noires, ou n'a arrêté d'un regard ou d'un ton d'impatience l'expression de mes chagrins réels ou imaginaires ? Qui m'aime et m'aimera à jamais d'une tendresse que nul accident, nul malheur, nul crime que je puisse commettre ne brisera ? C'est vous, ma Mère. A titre de faveur la plus grande que je puisse vous demander, permettez-moi, maintenant que j'en ai à quelque degré le pouvoir, de vous être de quelque secours pour augmenter votre bien-être. Ce serait une des bonnes actions que je pourrais me rappeler avec le plus de contentement de tous les points de mon pèlerinage terrestre, si je pouvais vous rendre plus heureuse. Ne sommes-nous pas tous animés d'une semblable tendresse pour vous ? Eh bien ! donc, allez-vous vous épargner un dérangement, une dépense quelconque quand il s'agit de ce qui est plus précieux que tout sur la terre à chacun de nous?...

23 Southampton Street, Pentonville. [Londres.]

12 nov. 1824.

... Je sais bien que vous n'êtes pas en bonne

santé, quoique votre souci de mon bien-être vous conseille de le cacher à moi, et souvent, j'ose le dire, presque à vous-même. Que de fois, que de fois, mes pensées inquiètes et mes prières s'en vont vers vous à travers les collines et les fleuves et les longs milles qui nous séparent : laissez-moi espérer fermement qu'elles ne sont pas toutes négligées de Celui qui se penche au cri de ses enfants, et à qui les vœux inspirés par la vraie tendresse doivent être agréables au delà de tous les autres ! Parmi beaucoup de déboires, il est une joie que nous possédons encore ; bien que nous n'ayons pas tout le bonheur ni toute la santé que nous pourrions souhaiter, cependant nous sommes encore *ici*, sur la terre des vivants, pour nous consoler, nous aimer l'un l'autre. La mort a fauché bien des millions de gens depuis que nous nous sommes d'abord connus, mais nous avons jusqu'ici été épargnés, et tant que l'un de nous vit, jamais, jamais un cœur ne manquera à l'autre en qui il puisse se confier. Remercions Dieu de ce que nous avons, et espérons qu'en dépit de tout cependant nous vivrons pour voir beaucoup de bien sous le soleil. Les grâces que je demande pour vous dans mes prières *devront* être en partie réalisées, et déjà elles me touchent moi-même, rien qu'en les exprimant. Mon amour pour ma mère est enchâssé dans le coin le plus sacré de mon cœur : les plus noirs nuages de la souffrance qui obscurcissent ou altèrent les autres sentiments

ne font que rendre celui-ci plus éclatant et plus profond. Sans vous je me serais souvent senti presque complètement abandonné.

Ces choses-là, je vous les ai souvent dites, mais je les éprouve si souvent, et cela me fait tant de bien de vous en parler ! A cette heure, il faut que je m'occupe de plus humbles questions... Mardi soir, mes voyages, au moins pour quelques mois, j'espère, se sont terminés. Les Strachey m'ont emmené avec eux dans leur voiture à Shooter's Hill, et je me suis mis en route pour l'hôtel hospitalier de l'orateur de Pentonville dans différentes diligences, le mieux que j'ai pu. Le lendemain on eut beau me supplier de rester. Je me suis mis en quête d'un logement, résolu à n'avoir point de trêve que je n'aie trouvé un endroit que je puisse appeler mien, où je fusse enfin capable de recueillir mes esprits éperdus, et de voir ce qui me restait encore à accomplir ou à éviter. J'ai trouvé la tâche de chercher un logement beaucoup moins détestable que je ne le jugeais d'habitude à Edimbourg. Irving et sa femme m'ont accompagné à un ou deux endroits jusqu'à ce que j'aie su m'y prendre, après quoi je les ai remerciés et j'ai continué mes recherches seul. Peu de temps après, j'ai débarqué à Southampton Street, jolie situation claire et tranquille, et j'ai trouvé une propriétaire et deux chambres presque identiques à ce que je souhaitais...

C'est donc ici que j'ai fixé ma demeure pour un temps, et que je me propose de me mettre sérieusement à remanier mes affaires. En somme, je suis heureux de m'être installé dans ma maison à moi où je puisse me dire seigneur et maître, et où je puisse m'arranger comme il me plaît, sans rendre de compte à personne. C'est là une condition d'existence que j'ai trouvée essentielle ; ces éternelles explications, excuses et contrariétés qui suivent un individu *au régime* parmi des étrangers, si bien disposés qu'ils soient pour lui, me sont un ennui constant. Depuis que j'ai quitté Birmingham, je n'ai pas cessé de trouver impossible même d'observer mon régime prescrit, bien moins encore *de rien faire* sous le rapport du travail. Irving ne pouvait pas me prendre en pension chez lui, s'étant engagé à recevoir un certain Parker de Glasgow, (à des conditions *très* onéreuses), qui est venu ici pour faire du Droit. En fait, après avoir examiné l'état de son économie domestique, j'ai plus que cessé de souhaiter qu'il me prît. Ses façons à lui sont de prendre le temps comme il vient, et sa femme est rien moins que la fleur des ménagères. Pour quelqu'un comme moi, leur maison et leur table ne m'auraient été que médiocrement du point de vue de la santé, et leurs visiteurs et les autres dérangements auraient singulièrement gêné mes constantes préoccupations. La conversation aimable et intéressante d'Irving était la seule chose qui me

tentât, et, pour le moment, il ne pouvait pas être question même d'avoir cela. Tout le cœur et toute l'âme de l'Orateur semblent depuis quelque temps s'être attachés exclusivement à deux objets : — qui sont « la chapelle calédonienne » et un marmot glapissant, qu'il eut, il y a trois mois, de sa chère Isabelle. Le digne prédicateur fait sauter sur ses genoux, et dorlote le plus petit et le plus insipide des sujets de Sa Majesté ; il lui donne le biberon, et il en bavarde d'une manière qui fait pitié à voir : Il théorise sur le développement progressif de ses sens, sur l'état de ses entrailles, sur ses heures de sommeil, ses cuillerées de bouillie et ses hoquets. Il nous demande vingt fois par jour (à moi il n'ose plus demander), *s'il* n'est pas un joli enfant. Il essaie parfois un affreux chant pour cette créature, en manière de berceuse. Misérable gosse ! J'aurais souhaité de le voir ailleurs que je n'ai besoin de dire à présent. Ses miaulements m'éveillaient la nuit d'ordinaire : son histoire m'empêchait de dire mot pendant la journée. Maintenant que j'ai quitté sa sphère, je puis lui vouloir du bien comme au rejeton de mon ami, qu'après tout je n'aime pas beaucoup moins parce qu'il est un père trop tendre et trop bête. Dans ma situation actuelle je suis aussi à même de jouir de tout ce qu'ont d'agréable sa société et son amitié. Cette maison est à moins de trois minutes de marche de la sienne, où j'ai l'intention d'aller fréquemment. Ils ont été pour

moi des amis fidèles. Je serais un triste sire si je les oubliais...

Je compte passer mon temps non sans distraction ni profit dans cette ville-ci. Il y a pas mal de gens ici que je voudrais voir et que je puis voir. Les uns m'attirent par leurs talents et leur savoir, plusieurs par leur affabilité. Les Strachey m'ont été extrêmement obligeants : Mrs Montagu (la « noble dame » d'Irving, que je n'aime pas autant que Mrs S...), m'avait envoyé un billet à Douvres, m'invitant en termes très chaleureux et fleuris à venir habiter avec eux. Les Buller sont ici dans le moment ; ils m'ont envoyé Arthur, leur fils, pour m'inviter à aller dîner chez eux aujourd'hui. *Dîner !* Je ne voudrais pas dîner avec le Roi ! Mais j'ai accepté d'aller prendre le thé. Badams prédit que je lui reviendrai ; mais je ne crois pas cela...

23 Southampton Street. Pentonville. Londres.

31 janvier 1825.

... Je suis maintenant à peu près débarrassé de la *Vie de Schiller* ; les libraires s'engagent à le mettre à l'étalage mercredi ; ils expédieront un colis d'exemplaires à Edimbourg, en même temps, puis ils devront me payer quatre-vingt-dix livres [*deux*

mille deux cent cinquante francs]; après quoi, cela m'est égal s'ils laissent le bouquin moisir chez eux jusqu'au jour du Jugement. En somme, ça fera un livre de genre respectable, un peu plus gros qu'un volume de *Meister* avec un portrait, etc. Je n'y ai pas mis mon nom, ne tenant pas à ce que les syllabes de mon pauvre *nom* passent sur les lèvres de badauds quelconques en une si mince occurrence; bien que, si quelqu'un m'en attribue la paternité, je ne verrai pas de raison de rougir de la part que j'y ai eue. Depuis quelque temps je m'avise souvent de me rappeler quelques-unes de vos maximes favorites à propos d'orgueil et d'amour-propre: je vois bien que c'est cette vanité même qui est la source de la moitié des maux dont souffrent les hommes en ce monde. Les exemples m'en crèvent les yeux tous les jours; cette malheureuse passion, sous n'importe laquelle des mille formes qu'elle affecte, ne manque jamais de flétrir les bonnes et estimables dispositions d'un homme, ni de le rendre misérable et méchant, ennemi de sa propre paix et du repos de ceux qui l'entourent. Jamais doctrine ne fut plus sage que celle de l'Humilité chrétienne, en tant qu'elle remédie à ce que la nature des hommes a d'égoïsme brutal et effréné.

Je vais envoyer *pour vous* un exemplaire de *Schiller*; et je sais que vous le lirez attentivement et avec plaisir. Il ne contient, que je sache, rien que *vérité* de fait et de sentiment, et j'ai toujours

trouvé que l'honnête vérité de la part d'un esprit possédait un certain attrait en soi pour tout autre esprit, qui aime honnêtement la vérité. Divers cabotins, par exemple, se sont récriés contre l'*immoralité* de *Meister* ; et parmi ceux que je connais, la personne qui l'a aimé le plus était Mrs Strachey, justement la personne la plus pieuse, la plus pure, et la plus vraie de toutes. Une preuve encore plus convaincante de ma théorie est le contentement que *vous* y avez trouvé. *Schiller*, bien qu'il vole d'une aile basse, basse, comparé à *Meister*, contient moins de choses qui puissent vous blesser. Qu'est-ce, en fait, sinon vos propres sentiments, les sentiments du bon, vrai cœur de ma mère, exprimés dans la langue et sous les figures que suggère *ma* situation? Donc *il doit* vous plaire.

La question à examiner ensuite est celle-ci : Que faut-il faire de l'auteur de cette œuvre puissante ? C'est un jeune homme de mérite, qui a la conscience pure, mais un mauvais, mauvais estomac. Que va-t-on faire de lui ? Après y avoir bien réfléchi, j'ai résolu d'abord de *venir à la maison*. Irving veut causer avec moi une semaine avant que je parte. Quand cela sera fait, j'aurai arrangé mes affaires ici, pris congé des bonnes gens, et je serai prêt à m'envoler. Je ne viendrai pas par bateau, aussi n'en prenez pas souci. J'en ai eu mon content avec ma dernière traversée. En ce qui concerne mes plans d'action ultérieurs, j'aurai besoin de réfléchir

un peu, mais, pas une heure à traîner. J'ai bien clair à l'esprit *ce que je veux* : et c'est, comme dit Goëthe, la moitié du succès. *Je veux recouvrer la santé*, quand même pour cela tous les livres s'en iraient en fumée. Je veux être tout à fait un homme, et non plus un être geignant et languissant, dussé-je casser des cailloux sur la route pour gagner ma vie. Voici une question réglée : il faut maintenant que j'essaie si c'est en mon pouvoir de le faire. J'avais quelque intention de monter une maison à Edimbourg, en commençant avec Arthur Buller et le fils de Mrs Strachey qui peut-être inclineraient à me le confier. Irving devait lui en parler à ce sujet ; mais je n'ai encore rien su de ce qu'elle pense, et, à dire vrai, je ne suis pas non plus très impatient de le savoir, car je vois déjà que ce projet serait loin de cadrer exactement avec ce que je me propose surtout. Plutôt que cela, je reviens à l'ancien plan de faire du fermage et de vivre à la campagne. Je crois réellement que c'est ce qu'il y aurait à faire. Qu'est-ce qui empêcherait Alick et moi de prendre une ferme, d'y emménager avec vous et quelque autre des jeunes, d'y meubler une chambre dans la maison pour mes besognes littéraires, et de continuer tous, chacun selon sa vocation, à travailler de toute l'énergie possible ? Il faut que vous teniez conseil là-dessus avec tout le sénat. *Il faut* que j'aie une maison à moi... où je puisse jouir du calme et de l'air pur, et avoir liberté d'agir à ma

guise ; et je ne vois rien qui promette d'être aussi réalisable dans l'état actuel des choses. Dites à Alick de voir autour de lui et de tous les côtés, s'il trouve quelque chose de ce genre : une ferme avec une maison d'habitation confortable pour y vivre et avec un loyer dans nos moyens. J'aurai deux cents livres dans la poche à mon retour, en dépit de l'horrible cherté de cet endroit-ci ; et ceci, avec ce que nous avons déjà, doit nous mettre sur un pied suffisant... Une fois que nous aurions débuté, je pourrais écrire à une allure honnête sans endommager ma santé, et en tirer une assez jolie somme d'ici la fin de l'année. Et quant à ma santé, en faisant du cheval, du jardinage et le reste, elle s'améliorerait sans aucun doute. Je crois avec Badams que je n'ai en réalité aucun organe spécial attaqué ; que mon mal est purement un état de faiblesse des nerfs, une « âme trop ardente pour la gaine qui la tient ». Si je pouvais vivre sans prendre de médicaments pendant trois mois, je serais déjà parfaitement bien. Mais à s'arroser d'huile de ricin et d'autres horreurs, comment peut-on être autrement que faible et mou ? Il faut que je sorte, et je sortirai, de cet état pitoyable et je n'ai pas non plus de grands doutes que je n'y parvienne. Souvent depuis quelque temps j'ai même commencé à considérer mes sept longues et désolantes années de souffrance comme une sorte de grâce déguisée. Cela m'a gardé de bien des tentations de m'avilir, et réelle-

ment quand je songe à mon ancien état d'esprit, je vois à peine comment, sans la maladie ou quelque malheur des plus terribles, j'aurais pu m'en affranchir et être en état digne de devenir un homme en ce monde. En vérité, comme vous le dites, les voies de cet Etre qui guide notre destinée sont merveilleuses et défient nos recherches. Espérons que pour nous tous c'est encore ceci *le mieux...*

Salisbury Street. Edimbourg.
[6 janvier] vendredi soir. 1826.

... La première, et la plus importante nouvelle que j'aie à vous communiquer est de vous annoncer que je suis arrivé absolument sain et sauf et que je règle mes affaires avec toute la chance imaginable. Bien des fois, hier, quand les coups de vent fous hurlaient autour de moi, je pensais à ce que vous imaginiez de lugubre, et je souhaitais que vous eussiez pu savoir comme j'étais bien à l'abri et me moquais de la tempête. De la route de ce côté-ci de Ae Bridge (1), j'ai regardé par-dessus mon épaule *droite*, et j'ai vu Barhill et Burnswark et la Tour de Repentir (pas plus grosse qu'une petite poivrière), qui brillaient dans la claire brise

(1) Sur la grand'route entre Dumfries et Moffat. (Note de Norton.)

de gelée blanche; je vous voyais par la pensée fumant méthodiquement et vous demandant : « Comment ce pauvre grand efflanqué se tirait d'affaires », pendant que le « pauvre grand efflanqué » se tirait d'affaires aussi bien que quiconque d'entre vous.

Sandy a dû vous conter mon histoire jusqu'à la date de mon départ de la maison hospitalière de John Greer (1); départ si précipité que je n'ai pas eu le temps de dire une syllabe d'adieu même à mon frère. J'ai boutonné mon grand surtout et pensé qu'un temps meilleur viendrait. En somme, ce surtout m'a rendu le plus grand service toute la journée : emboîté là-dedans, j'ai tourné le dos à la bise, allumé ma pipe aux occasions propices, et tiré mes bouffées dans l'état d'esprit le plus calme, défiant toute la bataille de tous les éléments, et n'ayant que par ouï-dire connaissance « qu'il faisait une violente tempête ». C'est le pauvre « apprenti maçon » qui était assis à côté de moi qui en a vu de plus dures; les autres nous ont quittés à Moffat, de sorte qu'il était exposé de tous les côtés. Comme il n'avait pas de quoi se garantir suffisamment, il a commencé à avoir très froid. Je plaignais le pauvre gars, et je pensais au mince fil d'aventure qu'il suivait à travers tant de peines, à sa séparation d'avec sa mère, au triste accueil que sa bourse légère lui procurerait à la fin de son

(1) L'oncle par alliance de Carlyle, habitant Dumfries (*id.*).

voyage. Deux fois j'ai ranimé son âme défaillante d'un peu de fumée de tabac, qu'il aspira avec délices de mon instrument. De temps à autre, je lui prêtai aussi un peu de mon manteau, ce dont il me témoigna sa reconnaissance en m'offrant du pain d'épice; et le résultat fut qu'en arrivant à Edimbourg, vers quatre heures et demie, il n'était pas encore mort, ni sans voix...

21 Comely Bank [Edimbourg] [jeudi],
le 19 oct. 1826 (1).

Ma chère Mère,

Si ce n'était que j'ai promis de vous écrire pour samedi, je n'aurais pas essayé de « mettre la main à la plume » ce soir, car je suis encore effroyablement bouleversé, encore loin d'être familiarisé avec ma nouvelle situation, si pleine de charme et d'espérance qu'elle paraisse être à tous points de vue. Mais je connais vos maternelles inquiétudes, j'ai senti dans mon cœur les larmes étouffées que vous *n'avez pas* versées avant mon départ, et je vous écris maintenant pour vous dire que vous ne les versiez plus.

~~X~~ (1) Le mariage de Carlyle avec Jane Baillie Welsh avait eu lieu le 17 octobre. (Note de Norton: *Letters of T. Carlyle*, vol. I, p. 1.)

Jane vient de courir en haut, pour quelques minutes, débarrasser les derniers restes de nos affaires de ménage; je n'ai que quelques minutes à moi, et il me faut vous dire les choses en gros.

John a dû vous conter comme nous fûmes mariés après la course à cheval la plus mélancolique (de son côté et du mien), vers le rendez-vous; et comme nous sommes partis en diligence pour Edimbourg mardi matin... Notre voyage s'est effectué sans incident, et nous sommes arrivés ici sains et saufs vers neuf heures, où un feu flambant et une table servie étaient prêts et attendaient notre arrivée.

En somme, j'ai lieu de dire que la destinée m'est clémente et que, si l'individu extérieur qu'ont éprouvé des tribulations continuelles, dont l'esprit est dérouteré par tant d'agitations, me le laissait voir, — je pourrais bien, une fois retrouvé mon état ordinaire de santé, compter être beaucoup plus heureux que je ne l'ai jamais été. La maison est un vrai modèle de maison, munie de toutes les commodités que le cœur puisse souhaiter, et, quant à ma femme, je puis dire dans mon cœur qu'elle est bien supérieure à toute autre femme, et m'aime avec un désintéressement tel que c'est un mystère pour moi de comprendre comment je l'aie jamais méritée. Elle est gaie et heureuse comme une alouette, ses yeux affrontent mon sombre visage avec une si tendre sérénité qu'un espoir nouveau

m'enveloppe et me pénètre chaque fois que je rencontre son regard. Vous-même (et c'est beaucoup dire), vous n'auriez pu me soigner et me veiller avec un attachement plus doux, brisé comme je suis, par mes allées et venues de tous côtés; tout mon accablement ne parvient pas à l'accabler; elle paraît être heureuse assez du moment qu'elle peut seulement me voir et me servir.

Car, en vérité, j'étais fort maussade hier : malade d'insomnie, les nerfs agacés, bilieux, splénétique, et tout ce qui s'ensuit. Brave Jane! Je sens qu'elle sera pour moi tout ce que le cœur peut souhaiter, car elle m'aime en son âme, une des âmes les plus chaleureuses et les plus vraies qui jamais animèrent une créature humaine... Nous avons passé hier et aujourd'hui à trier et à ranger nos articles de ménage et à faire des plans d'économie domestique. Elle compte au taux modeste de deux livres par semaine : je lui donnerai deux billets d'une livre tous les samedis matins et avec cela elle entreprend de faire face à tous les frais. A ce compte, qui m'étonne bien plus qu'elle, il n'est pas de crainte à avoir. Elle semble l'Épargne même autant que la Bonté.

En fait d'hommes ou de femmes, nous n'avons encore vu personne, sauf la servante, une fillette preste et soignée ; donc ni de Tait (1), ni d'aucune affaire je ne puis dire un mot...

(1) Tait, éditeur de *German Romance*. (Note du trad.)

Je vous *permets* d'envoyer le beurre et le fromage, et un *quartaut* (d'ici peu, je pense) de votre meilleure farine d'avoine.

Jane n'a pas voulu voir cette lettre-ci, car je lui ai dit que vous le désiriez ainsi. Elle envoie ses plus chaudes tendresses à vous tous. Et les miennes, ne les avez-vous pas toujours ? Je lui ai dit tout ce que vous nous avez dit et ce que votre visage disait ce matin-là où je suis parti, et elle vous aime tous, en même temps que moi, et avec moi elle est triste que vous soyez loin. Mes prières et ma tendresse sont avec vous tous, depuis la petite Jenny en remontant jusqu'au chef de la maison. Rappelez-moi à mes Frères, mon fidèle Alick (il faut que John écrive), et à tout le reste. Mag et ses sœurs ne sont pas oubliées non plus. J'écrirai de nouveau, quand *j'aurai repris mes esprits*. Bonne nuit, ma chère Mère... Jane vous écrira bientôt, et moi aussi ; vous ne manquerez pas de lettres, ni d'affection tant qu'il y aura un souffle en moi. Je vous le dis encore, j'écrirai quand je serai remis de mon ahurissement. Dites à John de nous écrire d'ici là ; et ne craignez rien. — Je suis, pour jamais, votre Fils affectionné,

T. CARLYLE.

21 Comely Bank [Edimbourg], 16 nov. 1826.

Ma chère Mère.

...Aujourd'hui je prends l'occasion aux cheveux et commence d'écrire tout de suite après déjeuner et maintenant, attentif à vos injonctions réitérées, je vais vous dire comment je suis vraiment, et ne pas vous cacher « le pire même ».

La chose principale dont j'aie à me plaindre c'est l'incertitude. Comme il m'arrive d'ordinaire dans tous les changements, celui-ci, qui est le plus grand et le plus important que j'aie jamais subi, a bouleversé toutes mes habitudes familières, et ce faisant m'a considérablement mis en retard dans toutes mes opérations. Bien que j'en sois à présent à la quatrième semaine depuis mon mariage, je n'en suis nullement « revenu » comme vous disiez, ou je n'ai pas encore pour cela le cou fait à mon nouveau collier. Il s'ensuit qu'un sérieux désordre règne en moi quant à la santé et naturellement quant à mes esprits et à la vie en général. Je n'ai pas réussi à subsister ici sans prendre de drogues, et ceci pour vous sera une explication complète de mon état... Sûrement, sûrement, les conditions où je suis n'ont rien de si fâcheux ni de si intraitable qu'on ait à désespérer d'y mettre du bonheur et de l'ordre ! A part cette question de mé-

dicament à prendre, je n'ai en vérité à me plaindre de rien au monde. Ma brave petite femme est la meilleure de toutes les épouses : j'en jure, je suis stupéfait de l'affection qu'elle a pour moi, et de la patience avec laquelle elle prête l'oreille à mes sombres prophéties et les tourne en joyeuses espérances. En *toutes* choses, grandes ou petites, elle me laisse faire absolument comme il me plaît; elle semble ne demander rien du tout de plus à sa destinée que d'être capable de manière ou d'autre de me rendre heureux. Chère petite fille ! Parfois aussi nous sommes vraiment bien *heureux*; dans notre tranquille maison bien rangée, assis à notre thé, un bon livre aux mains, un feu clair dans l'âtre, il me semble que tout ira bien et beaucoup mieux que je n'ai jamais osé espérer. D'elle je n'ai pas à craindre que vienne aucun obstacle aux dispositions qu'il peut me paraître bon de prendre dans ma vie. Je crois fermement que, dans la plus pauvre chaumière d'Ecosse, avec moi heureux à côté d'elle, elle serait aussi la plus radieuse des femmes d'Ecosse. Courage donc, me dis-je : de façon ou d'autre il faut, je le veux, que tout marche à souhait ! Qu'on me donne un peu de temps pour me retourner et pour tout régler, et alors je me mettrai à la tâche avec une énergique persévérance et je foulerai enfin aux pieds les misères de mon sort. Après tout je devrais avoir honte de me plaindre. Cent fois dans ma vie j'ai souffert d'un bien pire

état de santé et jamais je n'ai été la moitié aussi heureux sous tous autres rapports. Malgré mes drogues, je dors d'une manière très passable dans notre gigantesque lit, et si mon impatience d'être *bien* n'était pas si excessive, mon *mal* n'aurait pas l'occasion de me déranger.

Or, ceci, ma chère Mère, est le pire et le pire même; et maintenant que je vous l'ai dit, ma conscience est en paix, et je vous prie très instamment de faire que votre *imagination* soit assez aimable pour ne pas en exagérer la moindre partie, car, en pure vérité, si vous me voyiez, vous me trouveriez *beaucoup* mieux que cette lettre ne vous le fera supposer. Ne craignez rien, ma chère Mère! Nous sommes tous en vie, et bien vivants, et honnêtes et loyaux, nous n'avons fait tort à personne, et nous ne devons rien à personne, sauf l'amour. Avec le temps tout s'arrangera et sera bien, de manière ou d'autre; car je sens en moi une force capable d'ordonner une destinée vingt fois plus compliquée et plus mauvaise que la mienne dès que j'aurai une fois vu clairement *quelle elle est*.

Quant à mes occupations, je n'ai pas grand'chose à vous en dire: quelquefois je lis, quelquefois j'écris un peu (généralement je jette au feu ce que j'écris, de dégoût, bientôt après); je me promène souvent; car on m'a mis à la diète, et vraiment je trouve que ce régime me va mieux qu'un autre.

Le Livre (1) n'est pas encore publié, quoique je n'aie plus rien à y faire. Tait ne semble pas avoir pris une résolution définitive pour l'époque, bien que je pense que ce sera sans tarder. Je vous ferai parvenir un exemplaire par le courrier le plus prochain. Quand il sera publié, je me propose d'en envoyer des exemplaires à quelques *gens de lettres* d'ici, et peut-être de me faire connaître à eux. J'ai maints projets d'occupation, mais je pense qu'aucun d'eux ne prendra corps jusqu'à ce que *le Roman allemand* ait paru. Tait caresse l'idée d'un journal littéraire, mais je ne l'ai pas fort encouragé. Brewster n'est pas encore arrivé à Edimbourg. Quant aux autres visiteurs, ils ne nous ont pas manqué, mais sauf des nouvelles de James Johnstone (qui, paraît-il, marche très bien), nous n'avons recueilli rien qui ait de l'intérêt.

Je désespère d'avoir de ma Mère un compte-rendu de ses affaires aussi satisfaisant que celui que je lui envoie présentement des miennes. Faites Alick m'écrire, je vous en prie.

... Mais il faut que j'achève. J'ai promis à Jane un post-scriptum et vous voyez comme il reste peu de place. Au revoir, donc, ma chère Mère; considérez que ceci est une lettre *bilieuse* et vous trouverez que son contenu n'est pas *noir*, mais *blanchâtre*. — Je suis toujours votre Fils affectionné,

T. CARLYLE.

(1) *German Romance*. (Note du traducteur.)

(Nous allons à l'église et nous lisons un sermon à la maisonnée tous les jours du Seigneur.)

[Post-scriptum par Mrs Carlyle.]

8

Ma chère Nouvelle Maman. Tous les jours depuis que nous sommes arrivés, j'ai eu l'intention de vous écrire, et tous les jours j'ai remis à un meilleur moment. Je voulais vous envoyer d'heureuses nouvelles de grande joie; que votre Fils était bien et heureux près de moi, et que nous avions démêlé et mis en ordre tout l'embrouillamini de cette vie. Mais hélas! L'homme propose, Dieu dispose, et nous sommes encore, quelqu'un d'entre nous, dans la Mare du Désespoir. Toutefois il ne faut pas laisser votre bon cœur se désoler, car, malgré toutes mécomptes, notre sort est loin d'être malheureux. Nous nous aimons, n'avons fait de mal à personne, et l'un de nous au moins est plein d'espoir. Combien peu nombreux dans cette vallée de larmes sont ceux qui pourraient en dire autant. Après tout, donc, nous n'avons pas à nous plaindre, et il n'est pas impossible, mieux, il est hautement vraisemblable, que nous aurons encore grand sujet de nous réjouir. Espérez avec moi que tout finira par être bien. Et aimez-moi comme votre propre Fille, ce que je suis maintenant.

JANE CARLYLE.

Comely Bank, 9 déc. 1826.

Ma chère Mère...

Je m'habitue de plus en plus à ma nouvelle con-

dition d'existence, et je découvre combien j'ai raison de bénir le ciel que mes pas m'aient conduit en des lieux si heureux. Ma santé, qui, durant les toutes premières semaines, avait considérablement souffert des agitations et des dérangements d'un tel changement, paraît maintenant reprendre quelque chose de semblable à son ancien état, du moins à un état tout aussi bon... Ne doutez pas, ma chère Mère, que tout ne finisse par être pour le mieux et que les justes desseins de la Providence ne manquent de s'accomplir en moi. J'ai parfois le sentiment que j'ai beaucoup à faire en ce monde, non pas dans la vaine poursuite de la richesse et des honneurs mondains, qui sont inconstants comme le souffle qui peut les disperser ; mais dans la recherche et la proclamation de la Vérité, dans la mesure où la Toute-Sagesse me jugera digne de m'en faire participer, et de me donner les moyens de la désigner à autrui. Avec une telle idée de ma vocation, j'ai bien lieu de m'en réjouir, et souvent au lieu d'envier l'aveugle bien-être indolent des gens du monde, je remercie le ciel d'avoir eu la force de voir et de choisir la meilleure part. Pourquoi nous troublerions-nous de bien des choses, quand une seule est nécessaire ? Cette *unique chose*, vous et moi, nous l'appelons de noms différents peut-être, mais tous deux, je l'ai toujours affirmé, nous voulons dire la même chose.

Jane continue en général à aller bien, et nous

vivons dans la paix et l'union, de sorte que ce vous serait un plaisir de nous voir...

Nous avons eu d'énormes quantités de visiteurs ici, qui tous appellent sur nous d'un commun accord les bénédictions les plus rares du ciel : certains d'entre eux sont des gens charmants, et avec ceux-ci nous nous proposons d'entretenir de calmes petites relations ; les autres appartiennent à la tribu des papillons, et nous les expédions avec de beaux discours, afin qu'ils s'envolent vers des climats plus propices. J'ai plusieurs fois vu le Dr Brewster ; lui et sa femme ont eu même la courtoisie de nous faire visite ici. Le Docteur est de la plus noire humeur contre la « dureté des temps » et à vrai dire il a des raisons pour cela, plongé comme il est dans des procès avec ses libraires, ennuyé des retards de son Encyclopédie, et trouvant les éditeurs si peu pressés de se lancer dans aucun de ses projets. Ces affaires-là ne me déconcertent guère : quand j'entends les gens geindre sur la tristesse et la misère des temps, je songe : Pauvres diables, l'étoffe dont vous êtes faits vous-mêmes est bien plus pitoyable que celle des *temps*, dont nous n'avons pas droit de nous plaindre, tant que nous avons de quoi manger et nous vêtir. Est-ce qu'un « être vivant ne peut pas toujours vivre » ?

En réalité, pourtant, je suis un peu dépourvu de quelque chose à faire à présent, et je suis bien convaincu que c'est ici le grand mal dont j'ai à me

plaindre pour le moment. Je lis et j'étudie, pour m'empêcher d'être oisif, mais ce n'est pas là ce que je veux, et *faire* ce que je veux faire ou même le commencer n'est pas une opération que je trouve aisée. Tait me gêne aussi un peu ; l'individu traîne et hésite à publier ce livre, qui est maintenant tout prêt et n'attend que ces éternels « temps meilleurs ». Tant qu'il n'aura pas paru, plusieurs de mes entreprises projetées ne sauraient prendre corps. Néanmoins je pense qu'il *faudra* qu'il se remue dans un peu de temps, et alors, du coup, je me remuerai aussi. Peut-être les choses sont-elles mieux ainsi, car si je pouvais carrément commencer un *livre à moi*, du genre que je rêve, cela vaudrait bien mieux pour moi que n'importe quel simple traité avec un éditeur ou un directeur, si alléchant qu'il puisse être. Brewster parle encore de son *Journal littéraire* ; mais pour une raison ou une autre il me fait l'effet de ne jamais devoir être fondé. J'ai deux ou trois autres choses en vue ; sur lesquelles vous en pourrez savoir plus long quand elles prendront pour moi-même une forme plus précise.....

[Post-scriptum par Mrs Carlyle.]

Ma chère Mère,

Je ne puis laisser partir cette lettre sans ajouter mon souhait de bon courage. Vous vous réjouiriez de

voir combien mon mari est mieux que quand nous sommes venus ici. Et nous sommes réellement très heureux : dès qu'il aura un travail quelconque nous serons plus heureux encore. Vrai, je serais bien idiote et bien ingrate, si je ne me félicitais moi-même, à toute heure du jour, du destin qu'il a plu à la Providence de m'assigner : mon Mari est si bon ! et tellement à tous points de vue selon mon propre cœur ! J'ai été indisposée un jour, et il m'a soignée comme ma propre Mère aurait pu faire, et il ne me dit jamais un mot sévère, — ou il faut que je le mérite joliment ! Nous voyons beaucoup de gens ici, mais nous sommes toujours plus contents quand nous sommes seuls. Mon mari lit alors, et je lis ou travaille, ou bien seulement reste à le regarder, ce qui est une occupation dont j'estime que je tire profit autant que d'aucune autre.

Dieu vous bénisse, et ma petite Jeanne, que j'espère voir dans un avenir pas très lointain.

Toujours affectueusement votre,

JANE B. WELSH.

Comely Bank, 2 janvier 1827.

Ma chère Mère,

A la fin, Tait (l'éditeur) m'a donné l'occasion d'expédier l'ennuyeux Livre et, en même temps que lui, de vous écrire un ou deux mots pour m'inquié-

ter de votre bien-être et vous assurer du mien. J'ai dédié l'exemplaire du « Roman allemand » à mon Père, quoique je sache qu'il n'en lira pas une ligne : de vous, pourtant, j'espère des choses meilleures ; et, en tous cas, je vous ai envoyé un Livre que, j'en suis sûr, vous *lirez*, parce qu'il a trait à un homme réellement bon, et dévoué à une cause que tous les hommes doivent estimer bonne. Il faut que vous acceptiez cette *Vie de Henry Martyn* — en cadeau de nouvel an de moi ; et pendant que vous le lirez, croyez que *votre* fils aussi est une espèce de missionnaire à sa façon, non chez les Païens de l'Inde, mais chez les Païens de l'Angleterre, qui forment une classe innombrable et pour la conversion desquels il ferait volontiers quelque chose, si ses tourments et ses multiples faiblesses voulaient le lui permettre. Il nous faut attendre patiemment et tâcher de rendre les services que nous pourrons, sans mépriser le jour des petites choses, mais avec l'humble espoir qu'il puisse plus tard devenir le jour de plus grandes choses.

... Nous allons tous assez bien ici, sauf peut-être le docteur (1), qui (honte à sa médecine !) est à peine aussi bien portant qu'il était d'habitude à Scotsbrig (2)...

(1) John A. Carlyle, qui était en visite à Comely Bank. (Note d'Alexandre Carlyle.)

(2) Le père et la mère de Carlyle venaient de quitter Mainhill pour Scotsbrig, ferme du même genre et à quelques milles de l'autre. (Note du Traducteur.)

Je commence à être fort désireux d'une occupation de quelque espèce, ce qui, à vrai dire, me fait le plus défaut à présent. Il faut que je remue les eaux et voie ce qu'il y a à faire. Des projets et des projets, j'en ai en quantité, mais peu, je le crains, qui soient à même d'être acceptables à présent : si durs sont les temps, et si mauvais le commerce des livres. Toutefois, je veux m'arrêter à quelque chose, car travailler m'est aussi essentiel que manger et boire. D'argent nous ne sommes pas à court. L'autre matin, Mrs Welsh nous a envoyé une lettre avec soixante livres incluses, dans la crainte que nous fussions sur le point d'avoir les dents trop blanches. J'ai trouvé cela d'une bonté et d'une générosité extrêmes, mais nous avons retourné la somme avec bien des remerciements, désirant combattre notre combat au moins jusqu'à ce que le temps du besoin soit venu.

Je n'ai pas encore dit un mot de votre cher paquet de Scotsbrig. Tout était bien et en ordre, sauf que quelques œufs (la caisse n'était pas suffisamment rembourrée ni solide) avaient souffert du transport. La plupart d'entre ceux-ci ont déjà été convertis par Jane en crèmes, crêpes et autres mets analogues ; les autres, je les mange et les trouve exquis. Une femme vient ici toutes les semaines nous apporter des provisions d'œufs frais, et j'en mange juste un par jour, le prix étant de quinze pence (*1 fr. 50*) par douzaine. Allons, ma chère

Mère, il faut faire Alick m'écrire sans retard, et me dire toutes choses et chacune en détail à propos de ce qui le concerne ou qui concerne chacun de vous. Souhaitez à tous (de Margaret à Jenny) une bonne année en mon nom, et assurez-les tous l'un après l'autre, que je les aimerai de toutes mes forces toute ma vie.

Je suis toujours, ma chère Mère, votre fils affectionné,

T. CARLYLE.

21 Comely Bank. Samedi, 16 fév. 1827.

... J'ai dit à Sandy que j'avais une lettre pour Jeffrey (1) l'avocat. La semaine dernière j'ai été le voir un soir et la lui ai remise. Le petit homme m'a reçu de sa façon la plus aimable; a causé avec moi pendant une heure, bien que très occupé, — de toutes choses possibles; et il s'est réellement montré de beaucoup le citoyen le plus bienveillant d'Edimbourg avec qui je me sois jamais trouvé. Je suis désolé que mon homme soit si plongé dans le Droit, autrement il est assez possible que nous puissions même devenir amis. Il m'a invité à plusieurs reprises à venir au « Palais », n'importe quel matin,

(1) Célèbre homme de lettres et jurisconsulte d'Edimbourg. (V. *Réminiscences* de Th. Carlyle, et W. Hazlitt. *The Spirit of the Age.*)

et il me présenterait à diverses gens, entre autres à Sir Walter Scott. Je n'y ai pas encore été, ne me souciant guère de telles introductions. Il m'a aussi parlé de collaborer à sa Revue; mais je lui ai dit qu'il devait d'abord lire *le Roman Allemand*, pour voir quelle espèce d'homme j'étais et qu'alors nous pourrions décider si je ferais son affaire. Nous nous sommes quittés dans les termes les plus amicaux, et avec une mutuelle indulgence. Dans une ou deux semaines il est probable que nous nous retrouverons. — Le livre allemand [*le Roman allemand*] est plutôt loué que critiqué; j'ai failli envoyer à Alick un numéro du dernier *Examiner* (1) où il était jugé avec assez de bon sens. Le critique me loue de ceci ou de cela, mais ensuite, je suis, paraît-il, rudement coupable de condamner Voltaire et les Sceptiques! C'est exactement ce qui devait arriver. Mais qu'est-ce que me font leurs critiques? J'ai commencé un autre Livre (2), et si je finissais proprement celui-là, je me moquerais bien d'eux tous! Il va être curieux ce livre-là, mais aussi, je l'espère, ce sera un bon livre et même un livre moral! Il avance lentement, mais constamment un jour après l'autre. Maintenant,

(1) Revue littéraire.

(2) Un roman : *Wolton Reinfred*, commencé le mois précédent. Carlyle y travailla jusqu'au mois de juin de cette même année, puis, l'abandonna au chapitre VII. De nombreux passages de ce livre demeuré inachevé, sont reproduits mot pour mot dans *Sartor Resartus* (commencé en sept. 1830). (Note du Traducteur.)

ma chère Mère, il *faut* vraiment que je m'arrête. Je n'ai pas de place pour écrire la moitié des questions que je voudrais vous poser sur votre santé, et vos affaires coutumières, et votre confort! Y a-t-il *quelque chose que ce soit* que je puisse faire pour vous? Je sais que vous répondrez : Rien ; et pourtant cela n'est pas ; mais, jusqu'à l'été, je ne puis guère voir. — Mes plus chères tendresses à tous, depuis mon Père jusqu'à la petite Jenny, nom par nom, car en ce moment même je pense à eux *tous*. Si Alick n'écrit pas bientôt, j'écrirai de nouveau. Jack (1), comme d'habitude, a droit aux marges. Bonne nuit, ma chère Mère. Je suis toujours votre Fils affectionné et reconnaissant,

T. CARLYLE.

21 Comely Bank, 11 août 1827.

... Ne craignez pas, ma chère Mère, que je néglige jamais de vous écrire régulièrement pour votre contentement. C'est un plaisir pour moi de remplir cette tâche pour quelqu'un qui m'aime tant : et si ce n'était pas un plaisir, la pensée de ce que je dois à ma Mère m'en ferait un devoir. Comment pourrai-je oublier votre air de muette supplication ?

(1) Nom familier de John Carlyle.

Est-ce que je ne sens pas que vous m'écrieriez cent et cent longues lettres si vous pouviez ? Si vous ne pouvez pas m'écrire, eh bien, j'imaginerai vos réponses et j'écrirai pour les deux.

Quelle pitié que nous ayons été tous si tristes le jour où nous sommes partis ; mais on n'y peut rien. Cette vie n'est qu'une suite de réunions et de séparations, et bien des larmes pourraient couler tant que nous endurons ces « jours peu nombreux et mauvais ». Mais nous espérons en un autre séjour, vers lequel celui-ci n'est qu'un chemin de passage, où les bonnes et saintes affections seront comme chez elles, et où, pour les vrais amis, il n'y aura plus de séparations marquées. Dieu veuille que notre place à tous soit assurée dans cette réelle et durable patrie ; car vraiment ce monde-ci, plus on y pense, et plus il apparaît chancelant, vide et instable. Que sont ses plus belles espérances, sinon des bulles sur le cours du temps que la vague prochaine va, en se précipitant, disperser dans l'air ? Vous avez appris la mort de Canning, — le premier Ministre d'Angleterre, l'homme d'Etat avisé sur qui tous nos compatriotes et l'Europe avaient fixé des regards attentifs ?

Qu'est-ce que la vie ? Un vaisseau de glace fondante,
 Sur une mer au rivage ensoleillé ;
 Joyeux nous voguons, il fond sous nous ;
 Nous enfonçons et nul ne nous voit plus (1).

(1) Cité de *Cui bono* : voir *Mélanges*, vol. III. (Note de M. A. Carlyle.)

Mais laissons ces réflexions morales, auxquelles peut-être j'ai trop de tendance à me laisser aller. Avant ce temps-ci il est probable que Mary (1) sera avec vous et vous aura raconté ce qui est advenu jusqu'à lundi dernier, jour où j'ai quitté Craigenputtock (2). Elle vous aura dit que Jane et moi nous avons été surpris par la pluie à Dumfries et que nous avons passé la nuit avec l'homme hospitalier dans Academy Street, et que sa toquée de servante est arrivée en coup de vent dans la chambre après que nous étions couchés, à la stupéfaction de Goody (3), absolument inaccoutumée à une telle familiarité. Quant au reste, cependant, nous nous en sommes trouvés aussi bien que possible, et l'ordre qui régnait dans la chambre de « Mary Stuart » a été fort admiré. Lundi soir, après avoir quitté le docteur [*John Carlyle*], j'ai galopé sans incident jusqu'à Templand (4) et j'ai rencontré, à deux portées de flèches de la maison, une jeune épouse bien connue de moi et contente de me revoir; et le lendemain vers dix heures, elle et moi, ensemble, nous étions installés en sûreté *sur le*

(1) Sœur de Carlyle. (Note du traducteur.)

(2) Maison d'habitation et ferme, sur la pente de Craigenvey (1037 pieds au-dessus du niveau de la mer), à une vingtaine de milles au nord-ouest de Dumfries, entourées de landes sauvages. (Idem.)

(3) Littéralement « petite-bonne-femme », appellation familière en Ecosse. Désigne ici Mrs Carlyle, la femme de l'écrivain. (Idem.)

(4) Templand, où habitait Mrs Welsh, la mère de Mrs Carlyle. (Idem.)

toit de la diligence d'Edimbourg, où, le temps étant beau, nous sommes restés pas trop mal à notre aise, jusqu'à près de huit heures et demie, moment où la marche naturelle du véhicule nous amena débarquer sains et saufs dans notre voisinage. Alison (notre servante) nous attendait avec du thé et autres réconforts. La maison était calme et en ordre et presque disparue sous les fleurs : à l'intérieur tout était propre et luisant comme une aiguille neuve. Jane s'est déclarée spécialement satisfaite de la conduite générale et particulière d'Alison, et ainsi le jour suivant toutes choses ont repris leur train-train habituel, et nous nous sommes installés dans notre gaie, tranquille petite maisonnette, comme si nous n'en étions jamais sortis.

J'ai commencé à nettoyer le jardin jusqu'à ce que mon esprit se soit remis de ses vagabondages, mais je n'en suis pas encore à moitié hors. Il faut dire que le second jour qui suivit votre arrivée j'ai été interrompu... Aussitôt après déjeuner, nous avons appris qu'un paquet de Goethe était arrivé pour nous à Leith. Je me suis sans tarder dirigé de ce côté, et j'ai trouvé une petite boîte soigneusement enveloppée de toile cirée, qui m'était adressée. Après mille discussions, mille allées et venues dans tous les sens, j'ai réussi à sauver le précieux paquet des crocs des requins de la Douane, et dans l'après-midi il était en sûreté dans notre petit salon. C'était la plus mignonne cassette que

vous avez jamais vue ; tout y était soigneusement emballé, arrangé avec tant de coquetterie et de goût ! Elle contenait un exemplaire des poèmes de Goëthe, en cinq beaux petits volumes, pour « l'aimable couple Carlyle » ; deux autres petits livres pour moi, puis deux médaillons, l'un de Goëthe lui-même, et un autre de son père et de sa mère ; enfin, le plus joli collier en fer forgé avec une petite reproduction du portrait du poète incrusté en or, pour « ma chère épouse », et un fort éblouissant calepin de poche pour moi. Dans l'écrin contenant le collier, et dans chaque compartiment du calepin se trouvaient des cartes avec chacune une strophe de la main du vieux maître. Je vous traduirai tout ceci sous peu, et aussi la longue lettre qui était sous tout le reste, une des plus aimables et des plus sérieuses épîtres que j'aie jamais lues. Il me complimente sur « la Vie de Schiller » et sur les autres ; me demande de lui envoyer quelque renseignement sur ma propre histoire antérieure, etc. Bref, tout était extrêmement courtois, affectueux et patriarcal. Vous pouvez imaginer combien nous avons été contents. Je crois qu'un ruban avec l'Ordre de la Jarretière ne nous aurait guère flattés davantage ! Mais je ne dois pas en dire plus à présent ; sauf que vous verrez tout cela, quand *vous viendrez ici cet hiver* ; car vous viendrez, c'est une affaire entendue, ainsi il faut vous régler là-dessus. Mon Père et vous pouvez faire ensemble

le voyage, par Hawick, ou par bien d'autres routes. Alick calculait même les dépenses et les gains relatifs d'un voyage qu'il ferait lui-même à Edimbourg avec une charrette de pommes de terre et d'autres articles nécessaires. Dans le cas où il viendrait nous voir, vous pourriez alors venir ensemble tous les trois. Mais il n'importe comment, *il faut* venir. Ce serait pour moi une rude déception si je ne pouvais avoir le plaisir de vous montrer cette cité et ses merveilles, et si nous manquions cette occasion, nul ne peut dire quand une autre pourra se présenter. Ainsi, dites-vous-le une bonne fois, que vous allez venir; et, en attendant, voyez quand vous le pourriez le mieux et nous tâcherons de nous en arranger...

Je suis allé samedi voir Jeffrey, mais je l'ai trouvé parti depuis une semaine. Dès que j'aurai écrit une lettre à Goethe, et que j'aurai réglé différentes autres petites choses, j'ai l'intention de me mettre à un *grand* article pour sa « Review », après quoi je serai prêt pour mon *pauvre livre*, qui, hélas, a été terriblement négligé ces temps-ci. C'est dommage qu'on n'ait pas vingt têtes et vingt mains et doublement dommage qu'on ne se serve pas comme il convient de la tête et des mains qu'on a; mais je vais changer de façon de faire d'ici peu, car je ne puis ni ne veux rester oisif. La *sueur du visage* n'est point une malédiction, mais la plus grande grâce de la vie...

Rappelez-moi au meilleur souvenir de chacun et de tous à Scotsbrig... Je donnerais un shilling pour avoir une longue lettre. Sûrement vous pouvez en bâtir une entre vous tous.

Je suis toujours, ma mère chérie, votre fils,

T. CARLYLE.

Craigenputtock (1), jeudi [28 septembre 1830].

Ma chère Mère,

... Vous avez su par Jamie non seulement que *Jeanne* (2) et moi nous sommes arrivés sains et saufs derrière Larry; mais en outre que l'autre *Jeanne* et moi nous avons été à Dumfries avec le même véhicule...

Ce soir-là, après avoir vu tous les immenses Taureaux et toutes les étranges créatures humaines assemblées à Dumfries, Jane et moi, nous sommes montés en voiture et nous étions en route pour rentrer chez nous un peu avant huit heures. Mais, comme il a été dit : « On sait d'où l'on part, on ne sait pas où l'on arrivera. » En conséquence nous n'avions pas atteint la maison d'Icabod, où notre

(1) *Craigenputtock*. V. plus haut, p. 101, note 2; c'est la maison sur le « Roc de Grès » où les Carlyle allaient vivre jusqu'en 1834.

(2) Mrs Carlyle (Jane Welsh). (Note de Norton.)

Route de Dunscore quitte la Grand'Route, que, à à moitié par plaisanterie, je proposai d'aller plutôt à Templand, la route étant plus courte, et plus carrossable à la nuit; et ma compagne étant convenue de s'y trouver en tous cas, avant la fin de la semaine. Cette proposition fut vite agréée (à trois reprises différentes), et nous voilà donc partis pour Templand, où Larry, de la plus belle allure, nous amena très tranquillement vers dix heures. Son premier effroi passé, Mrs Welsh en fut toute ravie de joie; elle nous fit du porridge, « de ses propres mains »; me tondit les cheveux le lendemain, et, comme elle avait invité quelqu'un à dîner avec nous, *ne voulut pas*, sans querelle, nous laisser partir ce jour-là, ou jusqu'après le déjeuner le jour suivant. Son Père est bien faible; autrement tout semble aller comme à l'ordinaire...

Vous avez su que les Jeffrey sont venus et repartis. Ils étaient ici ce même lundi soir, et je les ai trouvés installés en grande cérémonie quand je suis arrivé. Jeffrey a été plus cordial et plus intéressant que jamais; il nous a quittés, et nous sommes restés, pleins d'un vrai regret. Votre beurre et vos œufs ont rendu un service essentiel à Jane; et en somme elle rend grâce à la fois à la Providence (qui veille sur la chute des passereaux), et à son prochain. Bretton a *servi* comme un chef de quelque Hôtel Royal (le saligaud est vraiment admirable quand il sert à table); la cuisinière a

tout cuit à point... J'espère plutôt que Jeffrey lui-même reviendra l'année prochaine (si nous sommes tous bien), et laissera ses femmes, ce qui sera un procédé beaucoup moins embarrassant. Il a tenu à emporter mon malheureux manuscrit (de l'*Histoire de la Littérature allemande*), à Edimbourg, pour le lire et voir si *lui* ne pourrait pas lui trouver un éditeur. Je pense avoir des renseignements là-dessus bientôt, mais je ne crois guère qu'il réussira. En réalité, maintenant que j'en ai pris mon parti, cela m'est à peu près égal qu'il réussisse ou non. Il a déjà écrit à Jack (qu'il paraît estimer beaucoup), au sujet d'un certain Hazlitt (1), un malheureux Homme de Lettres que Jack soigne en qualité de docteur, à qui Jeffrey envoyait de l'argent, mais qui, d'après ce que je vois dans le dernier *Examiner*, est mort maintenant, en sorte que le secours charitable a dû arriver trop tard. — Le digne doyen de la Faculté (car c'est le titre de notre Duc) (2), s'est enquis de vous très aimablement, non près de moi, mais près de Jane. Je le compte, — à le considérer pratiquement — pour un des hommes les meilleurs que j'aie jamais vus; je note aussi qu'il se fait « plus triste et plus sage » à mesure qu'il avance en âge...

(1) Le critique, (auteur de *The Spirit of the Age*).

(2) Lord Jeffrey. — Ce titre de Duc lui était décerné ironiquement par Jane Welsh Carlyle en l'honneur de ses belles manières. (Note du traducteur.)

Craigieputtock, 10 octobre 1830.

A La Femme et moi nous sommes fort tranquilles ici, et nous nous accoutumons, aussi vite que nous pouvons, au calme de l'hiver qui arrive à grands pas. Ces journées-ci sont les plus grises et les plus silencieuses que j'aie encore vécues. Quand je balaie les feuilles sèches, on pourrait entendre mon balai à deux cents mètres de distance. Les bois prennent les teintes les plus variées; les vieux arbres sont tout à fait dépouillés; tout témoigne qu'une autre année s'en est allée. Quel bien et quel mal nous a-t-elle apportés? Puisse Dieu nous les rendre sacrés pour chacun de nous! J'essaie de n'être point trop mélancolique; mais souvent je pense à maintes choses graves et tristes, que je ne souhaite certes pas oublier. Nous sommes *tous* dans la main de Dieu, autrement ce monde, qui n'est tout entier qu'une vallée de l'Ombre de la mort, serait trop effroyable. Pourquoi craindrions-nous? *Espérons*; nous sommes dans « le lieu de l'Espérance », notre Vie est une Espérance.

Mais ce qui vaut bien mieux que tous raisonnements pour reprendre cœur, c'est l'assiduité que je mets à poursuivre ma Besogne quotidienne. Depuis trois semaines j'ai recommencé à écrire à la tâche, et j'y avance merveilleusement bien. Ce que ça va

être, je ne puis encore dire, Livre ou série d'Articles de Magazine; un Livre, espérons; mais, en tout cas, il se peut que ça vaille quelque chose (1). Je vais vous envoyer l'Hymne de Luther que j'ai traduit en vers; Luther a fait la musique aussi, mais je ne l'ai pas. Il est inutile de demander des nouvelles de votre santé, ou de celle de mon Père, car personne ne me répondra. Permettez-moi de vous répéter l'avertissement de John à lui et à vous de prendre *double soin* en cette saison. Dieu vous bénisse tous! — Toujours votre Fils affectionné,

T. CARLYLE.

Jane et moi, nous parlons d'aller vous voir un de ces jours. Jeffrey n'a encore rien écrit à propos de mon Livre Allemand, mais j'attends de prochaines nouvelles. Dites à mon père qu'Alick amènera le cabriolet la première fois qu'il ira à Scotsbrig, et qu'il faut qu'il nous vienne ici; il peut s'envelopper sérieusement de manière à ne pas prendre mal, et nous le tiendrons ici dans des quartiers convenablement *chauds*. A Jamie, Jeanne et Jenny chacune nos tendresses les plus cordiales.

(1) *Sartor Resartus*, commencé déjà, puis abandonné, et enfin repris. (Note du traducteur.)

Londres, 26 août 1831.

Ma chère Mère,

... Comme John a l'intention d'écrire à mon Père, il parlera sans doute des bonnes nouvelles qu'il a à donner, notamment, de son engagement en tant que médecin de compagnie d'une dame de haut rang, la comtesse de Clare, avec des honoraires de trois cents guinées [*huit mille francs*] par an, tous frais de voyages payés. C'est l'œuvre du Lord Avocat Jeffrey et tout le monde la regarde comme une vraie bonne fortune. Pour vous, ma chère Mère, je sais combien vous n'aimez pas les voyages à l'étranger, et que toutes vos craintes maternelles vont être excitées par cet arrangement. Néanmoins vous aussi, vous considérez que, en bonne conscience, tout vaut mieux que l'*oisiveté* forcée, qui était le lot de ce pauvre John ici; vous pouvez en outre m'en croire sur parole que les risques à courir dans des voyages de ce genre sont insignifiants, — inférieurs à ceux de marcher dans les rues de Londres et de courir, chaque fois qu'on traverse, de peur que les voitures ne vous cassent un membre. La dame est elle-même en traitement et ne peut voyager qu'avec toutes commodités. L'Italie, où ils vont, est le plus doux climat, et la traversée pour y aller n'est que de trois heures consécutives, en

tout : *vingt-cinq milles*. J'ai vu quelques personnes qui connaissent la Comtesse et toutes la représentent comme honorable. Elle est jeune (trente-trois ans, peut-être), distinguée et s'est montrée en cette affaire d'une grande libéralité. John, de son côté, est beaucoup plus circonspect et plus viril dans ses manières qu'il n'était : de sorte que je pense qu'il a toutes chances même de rendre quelque service à la pauvre dame, et d'entrer en relations amicales avec elle, ce qui peut aussi avec le temps lui rendre grand service à lui-même. Il y a quelque chose de mystérieux dans la situation où se trouve cette haute personnalité. Elle s'est mariée il y a quelques années et peu de temps après cet événement elle s'est séparée de son mari (sur sa détermination à elle, dit-on), les amis les plus intimes ne savent pour quelle raison. Et maintenant elle vit dans une espèce de veuvage (son mari est Gouverneur de Bombay, et passe pour « une bonne espèce d'homme »), de sorte qu'ayant en outre une mauvaise santé, elle est probablement assez malheureuse, et elle a besoin d'un bon conseil en toutes circonstances.

... Les affaires du Livre (i) n'avancent que malaisément. L'Angleterre entière a, paraît-il, cessé de lire des livres, ce qui, comme je le dis souvent aux libraires, est bien la plus sage action que

(i) *Sartor Resartus*. (Note du traducteur.)

l'Angleterre pourrait faire, si l'on considère quelle pitoyable mixture elle a absorbée depuis bien des années sous le titre de « livres ». Tous les esprits sont plongés dans des questions politiques, et sont d'humeur trop sérieuse pour s'accommoder de la marchandise qu'on appelle « littérature ». Cependant, si heureux que je puisse être de cet état de l'opinion publique, les conséquences n'en sont pas moins pour moi loin d'être favorables. Ce moment-ci est de plus, à ce qu'il semble, celui de la plus morte saison de toute l'année pour les affaires, en sorte que, de toutes façons, rien ne marche que lourdement, et il me faut y donner tout le temps mon coup d'épaules, sans quoi rien ne marcherait du tout. Jusqu'ici je n'ai rien fait qui approche d'un marché, sauf trouver des gens qui, l'un après l'autre, ne veulent pas *traiter*, et qui, au mieux, exigent « du temps pour y songer » ; chose que, excepté dans une mesure fort restreinte, je n'ai pas les moyens de leur donner. Le manuscrit est à présent aux mains de Jeffrey, de qui je compte le recevoir dans deux jours environ, avec opinion favorable, ou au pire non défavorable, — dans n'importe lequel des deux cas je verrai ce qu'il faut faire. De l'argent, j'en aurai peu, je crois, pour mon ouvrage, mais je veux qu'il soit imprimé, pourvu qu'il y ait un homme à Londres qui veuille le faire, même sans rétribution pour moi. S'il ne s'en trouve pas un, eh bien, alors que me reste-t-il

à faire, sinon à nouer un bout de bonne ficelle autour de mes paperasses, à fourrer le tout dans ma poche, et à reprendre avec la route de la maison, où, du moins, je pourrai avoir des oignons et des pommes de terre, et attendre des temps meilleurs. Mieux, en tous cas, je trouve que, soit que je les aie en ma possession, soit que je les tienne en espérance à peu près certaine, je vaux autrement presque cent livres d'espèces sonnantes ; de sorte que tant que la Maison de Grès (1) sera sur la lande, qu'est-ce que me fait aucun de ces gens-là, ou que me font-ils tous, eux et l'Archi-Ennemi à leur tête ?

La question d'installation permanente ici n'a pas encore reçu de solution définitive. Je vois bien des gens, quelques-uns aimables et ayant de l'influence, presque tous assez ignorants et qui ont besoin d'un professeur ; mais nulle proposition que je puisse accepter ferme ne se présente, ou qui promette assiette solide. C'est là aussi quelque chose à examiner. Si Dieu, qui m'a fait et qui m'entretient en vie, a du travail ici pour moi, alors je dois planter ici ma tente ; si non, alors ailleurs, cependant encore sous son ciel clément, sous son regard universel, peu m'importe où. J'en prends bien mon parti quelquefois, non sans un peu d'humeur, mais jamais je ne lâche pied ni me décourage ; en fait,

(1) C'est-à-dire Craigenputtock. (Note du traducteur.)

je suis généralement fort calme et gai. Si je ne vois pas bientôt le moyen de rentrer à la maison, j'ai songé souvent à faire venir Jane ici, car elle doit être bien seule où elle est. Nous verrons...

Voilà, ma chère Mère, où nous en sommes. Je vous écris tout ceci, pour apaiser vos appréhensions. Ayez bon courage ; remettez-vous-en, pour moi, comme pour toutes choses, à Celui qui donne toute grâce, qui ordonnera *toutes choses bien*. Assurez mon Père de toute mon affection filiale, et dites-lui que j'espère lui raconter bien des choses à mon retour...

Mes plus chaudes tendresses à tous, sans omettre Jeanne ni aucune des filles. Dieu vous garde avec tous. C'est la prière de mon cœur. Bien des fois *elle* (1) aussi, qui n'est plus avec nous, est présente à ma pensée, ineffablement triste ; ineffablement douce ; mais je ne pleure point. Plutôt je me réjouis qu'*elle* soit maintenant en sécurité dans la patrie d'éternité, non sur cette terre du temps et des ombres, où tout est confus et instable. Oh ! souvent je crois qu'elle est *avec moi* dans mon cœur, et qu'elle me chuchote de souffrir et d'être patient et de tenir bon jusqu'au bout, et qu'alors nous nous retrouverons *encore* et ne nous quitterons plus. Fasse Dieu que cela soit !

Je termine sur un ton affligé, mais non doulou-

(1) Sa sœur Margaret : née le 20 septembre 1803 ; morte le 22 juin 1830. (Note du traducteur.)

reux. Notre Père n'essuiera-t-il pas les pleurs de tous les yeux? Je le dis et le redis toujours, confions-nous en Lui et en Lui seulement. N'est-ce pas, en effet, une grande grâce, la plus précieuse grâce, que tant de nous soient encore épargnés ensemble... Vivons toujours dans l'Espérance et la Foi! Dieu vous bénisse tous!

Je suis toujours, chère Mère, votre Fils affectionné,

T. CARLYLE.

Londres, le 19 septembre 1831.

Ma chère Mère,

Jane, qui, je l'espère, et le crois, vous a été, ces derniers temps, une zélée correspondante, m'a dit dans sa dernière lettre de *ne pas* vous écrire aujourd'hui, pour qu'elle n'ait pas le souci d'attendre en risquant d'attendre en vain. J'avais auparavant eu envie de lui adresser une lettre qui l'aurait attendue à Ecclefechan, m'imaginant, comme je le fais encore, qu'elle doit être à Scotsbrig, à l'arrivée de celle-ci. Toutefois, j'adresse maintenant le tout à *vous*, de façon que, si elle n'est pas là, nous n'ayons pourtant pas de malentendu. Le petit Billet, que j'ai joint à cette lettre pour ma bonne Petite Femme, n'a pas d'importance spéciale : si elle est partie, il

peut attendre en sûreté que nous *revenions* le chercher, époque qui, j'espère, n'est pas très éloignée. Espérons aussi que nous reviendrons sans apporter et sans recevoir de mauvaises nouvelles !

Quelles courses vagabondes et quels déplacements étranges sont les nôtres en ce monde où, vraiment, comme il fut écrit depuis longtemps, il ne faut point chercher de cité durable. A cette heure même, selon mes calculs, ma Jane et ma « petite Jane » (1) doivent faire route (avec quelque manière d'escorte, j'espère) vers Scotsbrig, pour y être vers l'heure du thé. Jack est au-dessous, en train de se préparer à son voyage en Italie (en ce moment même il prend sa leçon d'italien); Alick est quelque part entre Craigenputtock et Scotsbrig, ou bien à l'un ou l'autre de ces endroits. Les autres sont peut-être à couvrir les meules en chaume, ou peut-être font-ils plusieurs nouvelles meules par ce beau temps. Et moi, je suis là, assis vers le sommet de cette monstrueuse solitude de briques (car c'est ici un des endroits les plus élevés), proférant une sorte de « cri de rassemblement » pour nous rappeler les uns aux autres ! Heureusement le Père Universel est près de nous tous, si nous ne nous détournons pas volontairement de Lui.

Jane vous aura conté comme toutes mes affaires

(1) C'est-à-dire sa femme et sa sœur Jeanne. (Note du traducteur.)

avancent lentement ici : comme « tout le monde » est absent de la ville (rien ne bouge, à cause de ce Bill de Réformes ; le commerce des livres en particulier se trouve presque complètement arrêté) ; et elle vous aura dit, en dernier lieu, comment j'ai été obligé, moi, de *céder* mon pauvre Livre (c'est-à-dire sa première édition, et en aura-t-il une seconde, reste à savoir), et même je suis content de le voir publier à ces conditions-là. Voici des nouvelles peu plaisantes de l'encouragement que reçoivent les gens de mon métier ; et pourtant je m'efforce de dire avec autant de bonne humeur que je puis : ainsi soit-il ! Celui qui dispense tout bien m'a fait de taille à écrire ce livre, et à me passer de l'argent qu'il devrait me rapporter. Cet argent se serait épuisé et aurait pris son vol ailleurs, comme il arrive à tout argent ; mais si quelque Vérité demeure en mon Livre, elle, du moins, ne *s'envolera pas*. Bien plus, même s'il ne contient pas la Vérité (car où est l'homme qui peut dire avec assurance : l'Esprit du Tout-Puissant m'a donné *à moi* de comprendre), du moins est-il aussi près de cette Vérité qu'il m'a été possible de le faire, et donc, au nom de Dieu, qu'il s'en aille par le monde courir sa chance, qu'il coule ou surnage, selon ce qu'ordonne Celui entre les mains de qui se trouve toute destinée. La maxime à jamais demeure vraie : « En tout ce que tu fais reconnais Sa Présence. »

J'attends Jane impatiemment afin de nous installer un logement quelque part où nous puissions passer l'hiver dans des conditions plus stables et plus calmes que celles où j'ai été jusqu'ici. Ce garni-ci ne me paraît pas devoir suffire, mais je ne forme aucun plan arrêté jusqu'à ce qu'elle vienne voir. On peut trouver pour le même prix à peu près quelque chose d'assez convenable, de là nous pourrions veiller à ce qui nous regarde dans ce tohu-bohu ; suivre l'impression de notre Bouquin, cependant que moi j'écrirai fort probablement quelque essai sérieux pour l'*Edinburgh Review*. De cette façon, à notre retour, on pourra n'avoir pas tout à fait vidé les étriers, mais au contraire être capable de s'y remettre et de filer au grand galop. Quant à trouver une situation permanente ici, pour ma part je n'en découvre (avec mes propres yeux) pas la moindre apparence, et j'avoue franchement n'y pas tenir, car je sens que le Palais du Roi et tout ce qu'il contient ne me serait en toute vérité pas grand'chose. La Prière que je m'efforce toujours de faire est celle-ci : — « Montre-moi mon Devoir, et donne-moi la force de le faire. » Si mon Devoir est d'endurer une vie de Pauvreté et les « légères afflictions » qui s'ensuivent, ce n'est pas ça non plus qui me fera peur. Néanmoins j'ai ici quelques amis et je compte qu'il doit y avoir différentes ressources dans un tel endroit ; avant de m'en aller je tâcherai de m'en assurer mieux.

En attendant je ne suis pas sans consolations, une des plus grandes est d'avoir trouvé différentes gens, la plupart des jeunes hommes, bien disposés pour moi, et qui même se considèrent un peu comme des espèces de disciples vis-à-vis de moi. Mes pauvres productions littéraires sont mieux connues ici que je ne pensais : il est aussi suffisamment clair que le besoin d'instruction et de lumière se fait sentir dans cette nuit ténébreuse des affaires humaines, un besoin tel que probablement depuis dix-huit cents ans il n'y en a pas eu de pareil ; si moi j'ai quelque lumière à donner, à moi donc de la donner ; et si non, que faire ? rien que la chercher et me taire jusqu'à ce que je l'aie trouvée ?

Quant au reste, ne craignez pas, chère Mère, qu'on ne prenne pas bien « soin de moi ». Je possède ce bien inestimable (car il est vraiment inestimable), d'avoir une Femme qui m'aime fidèlement et fidèlement aime ce qui est Juste pour autant qu'elle peut le voir.

Soyez assurée qu'elle prendra grand soin de moi, comme nul, sauf vous, n'en prit jamais. C'est aussi une fine petite personne qui sait se tirer d'affaires et avoir de l'ordre presque comme pas une ; ne doutez pas qu'elle sache ranger et garnir notre petite cellule et que nous n'y soyons aussi chauds que pourraient le souhaiter ou l'exiger deux époux quelconques. Le grand devoir pour vous est, par conséquent, de *l'expédier à son adresse* ; si elle est

encore avec vous à l'arrivée de cette lettre, mettez-la-moi vivement et doucement dans le *premier* vapeur en partance, et qu'elle se hâte de m'arriver avec votre bénédiction. Peut-être dans une huitaine aujourd'hui l'aurai-je ici avec moi!

Aussitôt que nous aurons trouvé des chambres et que nous serons à peu près installés, je vous l'écrirai de nouveau, et *régulièrement* tout l'hiver, au moins une fois par mois, plus souvent s'il arrive quelque chose d'important. Ce que je tiens beaucoup à ce que vous sachiez, c'est qu'il est pour vous aussi de grande nécessité de m'écrire. J'ai écrit un petit mot à Jeanne, stipulant qu'elle aurait à me remplir une page par mois, en se faisant aider comme elle pourra, ou bien de sa propre main si elle ne trouve personne. Je vous en prie, veillez à ceci, si cela se peut; toutefois, ma correspondance ne dépendra pas de la sienne, car je sais dans quelles conditions elle est, et qu'elle ne peut nullement faire ce qu'elle veut. Une fois par mois, cependant, je crois qu'elle peut s'arranger, et je sais que si elle veut l'essayer, elle réussira. Par Alick j'espère savoir tout ce qui se passe à Craigenputtock; si Jamie n'était pas un gars comme il y en a dix mille, lui aussi prendrait la plume à mon intention; dites-lui qu'il le faut et que j'y tiens; ce serait vraiment honteux pour lui autrement.

Il me reste peu de place pour vous parler de personne autre que de moi; Jack, son maître

d'italien étant parti, est en train d'écrire à mon Père, me dit-il, au sujet de tous les endroits où il va, — ce qui, j'espère, suffira. Je puis pourtant ajouter que je trouve qu'il a fait de grands progrès, qu'il est devenu, à beaucoup d'égards, un *homme*, et que j'ai bon espoir pour son avenir. Il me paraît avoir en lui les éléments d'un Médecin de valeur, titre que, après celui d'Enseigneur ou de Prêtre, lequel est Médecin de l'Âme, j'estime être le plus éminent du monde. Ce que vous trouverez encore de plus haut prix en lui, c'est qu'il paraît avoir du Respect pour le Très-Haut, et qu'il songe à ses intérêts éternels avec une gravité beaucoup plus grande que je l'avais encore vu faire auparavant. Ayons bon espoir en ce pauvre John, et puissent tous ses errements et tout ce qu'il a enduré, et il a eu sa part, tourner à son grand profit. La Comtesse lui plaît bien encore; et il a devant lui pour le présent une agréable perspective, et il peut compter sur quelque chose de précis dans l'avenir.

Ma Dame et moi, nous parlons d'aller faire un tour en Cornouailles, pour voir les Buller, durant une ou deux semaines, jusqu'à ce que les affaires recommencent à Londres. Mais ceci est très problématique et dépendra quelque peu de la Lettre que j'aurai d'eux, lettre que je pense recevoir cette semaine, puisque je leur ai écrit de nouveau. En tous cas nous irons voir les Badams quelques jours; ce n'est guère qu'à douze milles d'ici, et ils sont

sincèrement désireux de nous voir. Je rencontre très souvent Edward Irving. Il est plus aimable, plus calme que d'habitude; excellent homme et pas du tout ce que je pourrais appeler dépourvu de sagesse, bien que mal conseillé seulement, entouré comme il est d'une telle foule de bigots au cerveau fêlé et de « toquées » qui poussent des cris dans ses réunions de prières, et hurlent un pur jargon qu'ils appellent Présent du Saint Esprit et Don des Langues!

Je n'ai pas besoin maintenant, ma chère Mère, de vous souhaiter encore le bonjour. Ne craignez pas que j'oublie de vous écrire, c'est l'un de mes meilleurs plaisirs. Rappelez-moi très affectueusement au souvenir d'eux tous, de mon Père à Jenny. Dieu soit avec vous tous, et ne se sépare pas de nous!

Votre Fils affectionné,

T. CARLYLE.

4 Ampton Street. Mecklenburg Square.
Londres, oct. 20. 1831.

35

Ma chère Mère,

..... Nous voici nichés ici dans notre petit appartement bien clos, et nous sommes aussi tranquilles

que nous pouvions le souhaiter. La santé de Jane est meilleure qu'elle n'a été depuis bien des mois; moi aussi je suis réellement mieux. Nous vivons frugalement, avons des compagnons et de la conversation de la meilleure qualité qu'on puisse avoir et sauf que je ne puis dire honnêtement que je *travaille* (quoique tous les jours je fasse effort pour travailler et ne cesse de me démener), nous devons nous déclarer fort à notre aise en vérité. Les gens de la maison sont propres, ordonnés et paraissent honnêtes; — pas de bruits, pas de punaises qui vous dérangent la nuit; en somme, c'est un des meilleurs endroits pour le *sommeil* où j'aie été, comme vous en pouvez juger du fait que plus d'une fois nous avons dormi près de dix heures d'un coup, — riche ensorcellement de sommeil, dont tous deux, après tant de dérangements et de secousses, avons pas mal besoin. Le pire de notre installation c'est son empaquettement, auquel nous sommes d'autant plus sensibles que nous arrivons de la vide immensité de la lande de Craigenputtock. J'ai comme la sensation d'être ficelé dans un *sac* et de ne pouvoir mettre mes nageoires *en branle*. Sans doute, cela passera, car on n'a besoin que de peu de place pour travailler utilement; mon métier surtout ne requiert rien qu'une chaise, une table et un morceau de papier. Une fois convenablement lancé dans mon travail, je ne ferai guère attention au harnais dans lequel je suis.

Napier m'écrit qu'il attend de ma main un « article sensationnel » pour sa prochaine « Edinburgh Review »; aussi faut-il que je me remue, car il ne me reste qu'un peu plus d'un mois pour travailler.

Quelques-uns de mes amis d'ici me parlent de situations possibles pour moi, mais sans assiette ferme encore que je puisse bien voir de mes propres yeux. J'informe tous ceux qui s'intéressent à moi que je suis très désireux de travailler dans *toute espèce* d'emploi honnête où je connaisse quelque chose; mais que, quant au reste, je suis à même de continuer ma route soit que je trouve, ou non, un autre emploi. Si je puis me procurer des moyens de vivre plus largement, j'espère que j'en serai satisfait, et que j'en userai comme il convient; mieux, j'accepterais même de vivre à Londres pour le plaisir d'une telle assurance; mais si rien de ce genre ne se présente, comme il est le plus probable, je puis aussi alors, en toute satisfaction, retourner au Roc de Grès, et me réjouir que cette citadelle de refuge me soit laissée. Quelle sincère gratitude je dois à Celui qui délivre tout de m'avoir fait cette grâce suprême, de voir Sa Main dans la lumière, parmi la mêlée obscure de ce misérable monde; et de suivre sans rien craindre le chemin qu'il a marqué! Béni soit à jamais Dieu pour cela! J'ai été jadis le plus malheureux des hommes, mais je ne le serai plus. En somme, malgré tout, il y a ici du travail en quantité pour

moi : des hommes qui ignorent ce qu'il leur importe le plus de connaître m'entourent de tous les côtés ; aussi ne songé-je point à me départir de la tâche de les enseigner qui m'a été donnée. Quand j'aurai une fois exploré le terrain complètement, je pourrai peut-être élever ma voix de façon qu'elle soit entendue un peu plus loin qu'elle ne fut jusqu'ici. Mais je désire ne rien faire témérairement, ne pas m'avancer d'un pas pour souhaiter ensuite vainement de le refaire en arrière.

En attendant, mon livre, soustrait à toutes consultations de libraires, repose en paix dans le tiroir jusqu'à ce que le commerce des livres reprenne, avant de recommencer une nouvelle tentative. Il faut, j'imagine, qu'on se débarrasse d'abord du *Reform Bill*, et à quelle époque cela peut arriver, je n'en sais rien, ni à vrai dire ne m'en soucie. Si le monde ne veut pas de mon petit bouquin, eh bien, en vérité, mon petit bouquin peut se passer du monde. Ce qu'il y a de bon au milieu de tout ce marasme, c'est que nous jouissons d'une paix parfaite ici, quoique des gens aient appréhendé le contraire. Les journaux vous parleront, selon leur habitude, de guerres et de rumeurs de guerres, mais vous n'avez pas besoin de les croire, ni d'y prendre garde. Je ne vois aucun symptôme de révolte dans le peuple, et je ne crois pas non plus que rien, si ce n'est la faim, le soulèvera, — ce qui, heureusement, n'est pas encore près d'ar-

river. Ainsi tenez-vous bien en repos, ma chère Mère, et sachez que nous sommes autant en sécurité que nous puissions l'être n'importe où ailleurs; bien mieux, au premier branle de « révolution » ne pouvons-nous fuir au Craig nous installer et voir de là le peuple évoluer tout son soul et à sa guise ?

Je pense que vous n'avez pas encore vu dans les journaux, mais vous le verrez bientôt, quelque chose d'extraordinaire à propos d'Edward Irving. Ses amis ici en sont tous navrés pour lui. Depuis bien des mois il s'agite et barbote parmi d'ineptes baragouinages de femmes nerveuses et d'enthousiastes au cerveau fêlé qui, de temps à autre, se dressent dans des réunions publiques, et éjaculent quelque chose d'absolument confus, surtout des « Ah ! » et des « Oh ! » et des exclamations imbéciles à propos du « corps de Jésus ». Cette compagnie aussi fait des miracles; elle a fait lever mainte patiente alitée, guéri des gens de leurs « attaques », ou, comme disent ses membres, « chassé des démons de leurs corps ». Toutes choses que le pauvre Irving aime à considérer comme « l'œuvre de l'Esprit », et à propos de quoi il est heureux de jacasser à n'en plus finir, disant qu'elles marquent son église comme spécialement bénie du Ciel, et qu'elles l'égalent à l'église primitive de Corinthe ou même la rendent plus grande encore. A mon profond chagrin et à celui de beaucoup d'autres,

cet état de choses a continué à huis clos un bon moment avec une ardeur croissante, mais dimanche dernier a éclaté publiquement à l'heure du service. Une des « Prophétesses », en effet, femme sur les confins de la déraison, s'est levée au moment de la prière, et a commencé à parler les langues ; et comme Irving l'y encourageait, il y eut trois ou quatre nouvelles recrues qui se levèrent aux prières du soir et commencèrent leurs folies. Là-dessus toute l'assemblée éclata en un honteux vacarme, les uns grondaient, d'autres riaient, d'autres criaient et il y en avait, non un petit nombre, qui tombaient en pamoison, spectacle plus semblable à celui d'une maison de fous qu'à celui d'une église chrétienne. Par bonheur, ni Jane ni moi nous n'étions là, bien que la veille nous y ayons été. Nous n'en avons même pas entendu parler, quand, le soir suivant, étant allés voir Irving, nous trouvâmes la maison toute installée pour une « réunion » (c'est-à-dire pour un exercice « de langues »), et comme nous causions depuis un instant avec Irving, qui était descendu nous recevoir, tout à coup s'éleva un cri de l'étage supérieur de la maison, et aussitôt il s'exclama : « *En voilà* une qui prophétise : venez la voir ! » Nous hésitions à y aller, mais il nous força à monter dans une chambre d'arrière, et là nous pûmes entendre la misérable déraisonnant comme une possédée, poussant des *Hou!* des *ah!* et causant avec *autant* de bon sens que le

ferait quelqu'un qui aurait une pinte de brandy dans l'estomac, jusqu'à ce qu'au bout de dix minutes elle parut fatiguée et se tut.

Il ne m'avait jamais été donné d'entendre rien d'aussi stupéfiant, ni d'aussi inexprimablement lamentable. Ma pauvre Jane en était prête à défaillir, et elle ne s'en est pas remise de toute la semaine. Maintenant voici que les journaux en ont eu vent, et mènent grand bruit là-dessus ; il va même y avoir scission parmi les membres de la congrégation à ce propos, et pour le pauvre Irving en tout cas il semble que des temps bien noirs s'approchent. Inutile de parler de tout ceci, du moins n'en parlez pas la première ; très probablement cela va se savoir partout. Que peut-il en résulter finalement pour notre ami très digne, mais des plus mal conseillés, j'ose à peine le deviner. Si je pouvais rien faire pour le sauver, ce serait bien à moi de le faire, mais je désespère de pouvoir quoi que ce soit. J'ai commencé une lettre pour lui hier, mais je l'ai laissée de découragement quand j'ai su que les journaux s'en mêlaient, car maintenant Irving, je crois bien, *ne va pas vouloir* se dédire, de peur que cela ne paraisse être par crainte des hommes, plutôt que par crainte de Dieu. Le malheureux ! Espérons tout de même qu'il n'est pas absolument perdu, mais qu'il s'est seulement un instant égaré. Réjouissez-vous aussi que nous n'ayons pas encore tout à fait perdu la tête...

4 Ampton Street, Mecklenburg Square,
Londres, jeudi 10 novembre 1831.

Ma chère Mère,

... Je sens que, dans une certaine mesure, je me remets sur mes pieds de nouveau après avoir si longtemps trébuché. Il y a quelque temps, je me suis décidé à commencer à écrire quelque chose pour l'*Edinburgh Review*, et j'y travaille tous les jours. Je n'étais pas du tout en verve ; mais à force de le vouloir, je sens que ça reviendra, et que je vais peut-être m'en tirer assez bien. Tant que je peux travailler, tout va bien avec moi, je me moque de tout. La seule chose contre quoi j'aie à lutter, c'est l'oisiveté et le mensonge. Voilà les deux émissaires du Diable qui, si je les écoutais, feraient tout mon malheur...

Un assez long article de moi a passé dans le *Foreign Quarterly Review* (de Cochrane) que, avec plusieurs autres que vous n'avez pas encore vus, j'espère vous montrer et vous faire lire à mon retour. L'argent de Cochrane... servira à *faire bouillir la marmite* jusqu'à ce que nous partions en Ecosse. En attendant tout marche aussi bien que nous pouvions l'espérer : notre appartement est toujours confortable et très bon marché, en sorte que nous pouvons vivre *tous deux* pour un peu plus que,

dans ma dernière résidence à Londres, cela ne revenait pour moi tout seul. Les gens de la maison ont beaucoup d'ordre, ils sont polis et d'esprit honnête ; ils ont vu des jours meilleurs et ils paraissent supérieurs à leur sort. Nous dormons bien tous les deux, notre santé ne manque d'aucun de ses attributs habituels : nous mangeons, respirons et avons de quoi manger et respirer ; le penser honnête et l'honnête agit trouvent *partout* les aliments qu'il leur faut.

Si ce n'était que j'ai à publier mon livre ou plutôt à essayer de le publier tant qu'il semble y avoir quelque chance pour cela, rien de particulier ne me retiendrait à Londres. Néanmoins, la situation ici est souvent avantageuse pour moi. Il y a surtout bien des personnes près de qui je trouve beaucoup d'encouragement, avec qui, peut-être, je gagne à me lier. Je découvre surtout ici un noyau considérable de *jeunes gens* qui ont les yeux sur moi, et souhaitent de moi de la lumière ; il semble tout à fait possible qu'avec eux quelque bien puisse un jour se faire. Dans le nombre était mon propriétaire ce matin, secrétaire d'un des ministres, avec qui je me rencontrais pour la première fois. Il avait toute une compagnie, pour me recevoir, quatre personnes des mieux éduquées et des plus agréables que j'aie vues depuis longtemps : toutes d'âme sincère, « prêtes » comme si peu le sont « à recevoir la lumière ». Le disciple ou compagnon avec

lequel j'ai le plus à faire est un certain John Mill (1) (fils d'un Ecossais de valeur), lié avec les Buller, et qui est très recherché ici. C'est lui qui avait arrangé la rencontre ce matin avec mon secrétaire (Taylor) et ses amis, que j'espère revoir. Charles Buller aussi est venu en ville ; il a fait apparition ici l'autre jour ; il y était depuis environ une heure ; quand Mill l'a suivi ; et à eux deux ils ont fait ce que Jane appelle « une gentille visite matinale longue de cinq heures et demie ». Charles est devenu un gaillard grand comme une tour, de six pieds trois pouces de haut, d'un mètre de large ; il montre de grandes capacités et une grande bonté naturelle, dont, j'espère, il tirera avec le temps un parti remarquable. Je l'ai rencontré avec Strachey dans l'âpre et glacial brouillard de Piccadilly ce matin et je compte le voir quelque soir prochain. Mrs Strachey vient d'arriver du comté de Devon, d'où elle nous avait écrit une lettre fort aimable et sincère apparemment, et nous comptons la voir bientôt. Les Montagu tournent beaucoup autour de nous, mais leur commerce n'a pas d'intérêt de premier ordre ; dans toutes leurs façons, il y a quelque chose de superficiel, si bien qu'on ne trouve nulle part en eux de fond solide. Il faut tâcher de tirer le bien de chacun et s'écarter du mal qui se mêle partout avec lui.

(1) John Stuart Mill, le célèbre logicien utilitariste.

Irving ne vient guère par ici, et on n'aime pas à aller le chercher dans sa maison parmi tout ce qu'on peut rêver d'enthousiastes, d'énergumènes et de folles. Une fois il s'est trouvé ici à prendre le thé, depuis qu'a commencé cette œuvre des « Langues ». Je lui ai dit en grand sérieux ma conviction très ferme, nullement hésitante, qu'il n'y avait pas là d'œuvre spéciale du Saint-Esprit, ni d'aucun esprit, sauf de celui, noir, effroyable, impur, qui loge à Bedlam (1). Il persiste, avec une douce obstination, dans sa voie, où l'affermi grandement sa femme, qui, pense-t-on, serait l'origine de tout... A quoi tout cela le mènera-t-il, je ne prétends pas le prophétiser. Je ne crois pas que cela puisse se répandre le moins même parmi le vulgaire ici à cette heure du jour ; seul un petit noyau d'extravagants extravaguent maintenant dans ces vieux sentiers rebattus. Mais pour Irving lui-même les conséquences m'effraient. Qu'il en perde sa congrégation, c'est à quoi s'attendent ses amis, mais peut-être une autre perte plus douloureuse n'est-elle pas hors de question, — par exemple qu'il perde aussi la raison ! Dieu le garde d'un tel dénouement ! Aucun de vous, certainement, ne mêlera sa voix aux clameurs méchantes qui s'élèvent contre lui. Défendez-le plutôt avec une charité fraternelle, et espérez toujours qu'il pourra encore être délivré de ce vrai égarement diabolique.

(1) L'hôpital des fous, à Londres.

Jane voulait que je vous parle du directeur de *l'Examiner*, mais je n'en ai pas la place ici. Le pauvre garçon a été précipité d'un cabriolet, et il boite pitoyablement ; de sorte que je ne l'ai pas encore vu ici, et il n'était pas chez lui quand j'ai fait un pèlerinage à sa maison l'autre jour, mais parti pour Brighton, à l'air de la mer. Je n'ai donc pu me faire une idée de lui qu'aux chandelles. C'est un long et mince personnage, à la tête hirsute, avec une figure ridée et même boursouflée, des yeux perçants au regard vif, et qui a le verbe métallique et qui sonne franc dans la discussion ; il a bien l'air d'un Radical sincère. Il était tout ligotté de courroies, marchait avec des béquilles, et ses membres semblaient mal attachés sur lui, tels des battants de fléau, auriez-vous dit.

Néanmoins, nous nous sommes fort bien entendus, et nous sommes quittés après avoir considérablement discuté, être tombés d'accord, avoir ri et gémé ensemble, avec l'intention mutuelle de nous revoir. Il me va assez, il y a bien plus de fond en lui que dans la plupart des Radicaux : en outre il a des desseins *honnêtes*, et il sent parfaitement où le bât blesse, — c'est-à-dire que le grand mal est la situation des classes pauvres...

J'avais beaucoup à dire sur l'état des choses ici, et pour calmer vos craintes en particulier au sujet du choléra, dont tant de gens s'inquiètent. A vraiment parler, c'est une maladie qui n'a rien de si

terrible, sauf que ses effets sont soudains et que les gens en ont beaucoup entendu parler. Il se passe à peine une année sans que la fièvre typhoïde ne règne à Glasgow ou à Edimbourg, et elle en tue *bien* plus que le choléra ne fait dans des circonstances analogues. Pour mon compte, je suis même satisfait qu'il ait touché nos côtes (où je pensais depuis longtemps qu'il arriverait inévitablement), et que maintenant la réalité qu'on peut mesurer va succéder à la terreur qu'on ne peut mesurer et qui cause de grands dommages à la fois à la paix d'esprit des particuliers et à toutes sortes de relations commerciales. Le pire effet du fléau sera de suspendre, dans une égale mesure, la vie ; déjà la houille qui vient du Northumberland commence à monter de prix. Bref, c'est notre dessein cependant de ne pas courir de risques inutiles ; par conséquent, si le danger approchait vraiment de nous, et si l'épidémie éclatait à Londres, d'une façon quelque peu redoutable, *nous ferions immédiatement nos paquets* et retournerions à Puttock jusqu'à ce que tout soit fini. Voilà ce que nous avons résolu, aussi ne vous troublez pas, ma chère Mère ; il n'y a aucun danger pour le moment, bien plus, il est à cent milles plus près de *vous* que de nous. Quant aux *émeutes* et à tout ce genre d'histoires, il n'y en a pas de symptômes ici ; et même au cas où il s'en produirait réellement, des gens comme nous n'ont rien à en craindre. Nous

sommes plus en sûreté ici, à mon avis, que nous ne le serions à Dunscore même... J'écrirai si rien de notable arrive, à l'instant même. Adieu, chère Mère. Dieu vous bénisse tous.

T. CARLYLE.

4 Ampton Street. Mecklenburg Square.
Londres, 22 janvier 1832 (1).

Ma chère Mère,

Il n'y a pas longtemps que je vous ai écrit, pourtant je ne doute pas que le temps ne vous dure d'avoir de mes nouvelles, comme il me dure de vous écrire de nouveau, car il est peu de choses qui me fassent un plaisir plus grand. Une lettre de Jack étant arrivée, l'invite m'est clairement faite, et je saisis quelques minutes que je trouve pour y satisfaire. Vous n'avez pas idée du mal que l'on a même à être maître de ses minutes ici, dans un tel déluge de visiteurs et au milieu de tant d'autres interruptions qui surviennent : par exemple, depuis que j'ai écrit la première phrase de cette lettre, pas moins de six personnes, simultanément et successivement, ont fait irruption dans ma retraite, et j'ai dû parler presque de quoi faire un volume.

(1) Date de la mort de son Père. (Note de Norton, *id.*, vol. II.)

D'abord Glen, et quelques insignifiants *etcaeteras*; puis John Mill avec Detroisier (le Conférencier de Manchester pour les classes ouvrières; que vous avez pu voir nommer dans *l'Examiner*) et, personnage bien plus curieux, un vrai Saint-Simonien Français (1), venu ici en tournée de propagande ! J'ai dîné depuis ; et me voici à vous écrire avant le thé, après quoi nous avons un autre rendez-vous : aller entendre le fameux M. Owen (2) (de qui aussi les journaux sont assez remplis) prêcher dans son « Institut » pour le perfectionnement de la société, ou pour quelque chose d'autre également noble, que j'oublie. Vous voyez donc, à peu près, dans quelle posture je suis, et vous prendrez l'intention pour le fait.

Ma digne et aimable correspondante, « Petite Jeanne », s'est montrée assez chiche à mon égard ces derniers temps ; bien que j'aie plutôt à le regretter qu'à l'en blâmer, car si elle aussi allait me sevrer de tout, qu'est-ce que je ferais ? Rappelez-lui seulement qu'il y a bien longtemps que je n'ai eu une Lettre, et quel contentement m'apporte toujours une Lettre d'elle. Je ne suis pas très *inquiet*, car je tâche toujours d'espérer pour le mieux ; à vrai dire Alick m'a écrit la semaine dernière et m'a communiqué les bonnes nouvelles, du moins l'absence de mauvaises nouvelles, jusqu'à une date

(1) Gustave d'Eichthal. (Note de Norton.)

(2) Robert Owen de Lanark. (Note de Norton.)

récente, et je ne veux pas non plus maintenant croire que rien de mal soit survenu, mais je pense toujours que quelque prochain jour va m'apporter une confirmation directe. Alick disait que vous, ma chère Mère, vous étiez tout aussi solide que de coutume : que les autres étaient tous bien ; seulement que mon Père avait attrapé de nouveau le rhume qui est sa maladie habituelle. Je vous en prie, prenez-le à votre charge ; ne le laissez pas s'exposer à ces temps humides de l'hiver ; il lui faudrait mettre des effets plus chauds, surtout des souliers convenables ou des sabots bien fourrés ; et ne pas se risquer dehors, sauf quand il ne peut pas faire autrement, surtout quand le soleil ne brille pas. Ce conseil vaut aussi pour vous ; seulement, je sais que vous êtes vous-même bien plus docteur que lui.

Nous continuons à batailler ici comme toujours et nous voyons mieux maintenant ce que nous allons faire, et quand nous allons partir. Jane a été indisposée presque tout le temps depuis le commencement de l'hiver, mais en observant rigoureusement son régime, la voilà qui se remet gentiment et déjà beaucoup plus solide qu'elle n'était. Le temps ici a été plus malsain et l'endroit lui-même plus rempli de sujets de contrariétés qu'on n'en pourrait subir presque nulle part ailleurs : la fumée, la boue et les brouillards humides ou secs, tels sont les éléments grandioses où l'on vit dans les rues de

Londres. N'était que cette cité est pleine de gens avec qui il est agréable et utile d'avoir commerce, ce n'est nullement ici la place que je voudrais choisir pour y vivre. On est mal logé, dans des maisons de briques, minces comme coquilles, avec des planchers tout gondolés, et au milieu d'objets qui tous trahissent leur clinquant et leur misère. On est mal nourri, à moins de pouvoir vivre de bœuf ; le lait est des plus bleus, l'eau des plus boueuses, les œufs sont pourris, les pommes de terre aqueuses et juste *dix* fois le prix qu'elles coûtent dans l'Annandale, à savoir : deux sous la livre. On est mal couché, mal vêtu, à moins qu'on ne préfère l'apparence à la solidité ; on a tout contre soi. Et pourtant il y a un grand charme à être ici, à la source et au cœur de l'activité britannique, au lieu le plus affairé et le plus pressé que contienne cette terre entière. Je trouve que mes idées se sont fort enrichies depuis que je suis venu ici et je n'ai nulle envie de me repentir de mon voyage. Je ne suis pas non plus dépourvu d'encouragements, de l'espèce dont j'ai besoin, pour tenir ma route : près de tous esprits ouverts je trouve prompt accès, et parfois même invitation gracieuse ; tous, bons ou mauvais, pensent de moi quelque chose de fort peu différent de ce que je veux qu'ils pensent. Donc combattons le bon combat ! Au temps marqué nous vaincrons si nous ne faiblissons pas. Je juge que c'est un grand bien que je sois né, que

je sois une des créatures de l'Univers de Dieu, et je juge certainement que le plus grand de tous les biens terrestres c'est pour moi d'être né de parents qui sont *religieux*, qui, dès la première heure, se sont efforcés d'ouvrir mes yeux au Très-Haut, et m'ont conduit vers les chemins où je dois marcher. Ma devise est toujours : Honore Dieu et ne crains rien ; rien de l'homme ou du diable !...

Nous avons arrangé que nous partirons d'ici en mars, bien que le jour et la date précis, le mode de transport, la question de savoir si nous passerons par Edimbourg *d'abord*, etc., etc., tout cela reste indéterminé. Ainsi, nous vous reverrons tous (si Dieu le veut) aux premiers beaux jours du printemps. Espérons avec confiance que ce sera dans la paix et la joie, dans la gratitude pour Celui qui délivre tout bien, et par qui un tel bonheur nous sera dispensé !

Je ne vous ennuierais pas avec les nouvelles publiques ; vous en savez assez par les journaux, et quant à mes idées personnelles là-dessus, je me réserve d'en parler jusqu'à ce que je puisse le faire en tête-à-tête à mon retour. On dirait qu'il y en a encore pour des mois avant que passe leur Bill de Réforme, et en attendant toutes les affaires sont paralysées.

... Les gens pauvres sont tous calmes, bien que beaucoup soient fort malheureux : il est réellement pénible de passer dans ces rues et de voir tant de

gens qui ont froid, faim et qui sont nus et ignorants, et de se sentir si peu capable de leur venir en aide. — Le malheureux Hogg (1), le Berger d'Ettrick, se promène par ici ; il mange partout, se fait moquer de lui partout, étant vraiment l'imbécile le plus amusant du monde. Il paraît en public vêtu d'un plaid gris d'Ecosse comme on n'en a jamais vu de pareil ici ; on croit que c'est un tour de son libraire (animal vorace à deux doigts de la banqueroute) qui veut attirer l'attention des Badauds et par là se faire de l'argent. Il buvait du punch au whisky au dîner où j'étais et il lâchait les boniments les plus cocasses et les plus absurdes. — Jeffrey vient souvent ici, il passe en grande hâte, est vif et affairé comme une abeille... Les Buller sont ici, parents et fils, et nous avons les plus amicales relations. J'ai dîné chez eux dernièrement, et je dois y retourner très prochainement. Les fils, tous deux, donnent des promesses d'avenir, et il se peut qu'ils fassent parler d'eux dans le monde. Charles est à peu près le plus intelligent des jeunes gens avec qui je me rencontre ici.

Maintenant il faut que je vous laisse, ma chère Mère, et que vous me laissiez. Cela vous fera grand bien de savoir que Jack va bien : sa Lettre est malheureusement trop pleine d'antiquités romaines pour chacune desquelles aucun de nous ne

(1) James Hogg, paysan et poète écossais. (Note du traducteur.)

donnerait deux sous ; enfin, elle n'apporte que de bonnes nouvelles jusqu'à présent... Faites part de ma fraternelle affection à tous les jeunes; dites-leur que je vote avec vous pour ce qui est de cette vérité : que le *seul* bien au monde, c'est une bonne conduite, ce qui est au pouvoir de chacun. Il faut qu'ils s'aiment les uns les autres : « Petits Enfants, aimez-vous les uns les autres », — tel fut le précepte avec lequel l'Ami des Hommes leur dit adieu en les quittant. Dites à mon Père que je l'aime et le vénère. Ayez soin de lui, chère Mère, et de vous-même, afin que je vous retrouve bien portants, tous deux. Dieu vous bénisse tous toujours ! Je reste, chère Mère, votre fils affectionné,

T. CARLYLE.

Le Journal arrive à peu près très exactement tous les samedis vers midi. La Ponctualité est une grande vertu.

Londres, 24 janvier 1832.

Ma Mère bien-aimée,

J'étais en bas ce matin quand j'ai entendu frapper le Facteur, et j'ai pensé que ce pouvait être une lettre de Scotsbrig; je me suis précipité en haut et

j'ai trouvé Jane avec la lettre ouverte et en larmes. L'instant d'après m'apprit la sombre nouvelle. Je vous avais écrit avant-hier une Lettre à la légère, une Lettre pleine d'espoir, que je voudrais maintenant que vous ne lisiez pas si je pouvais, dans ces jours de ténèbres; probablement vous la recevrez en même temps que celle-ci; il faudra déjà de nouveau échanger le premier cachet rouge contre un noir. J'avais un certain mauvais pressentiment, n'ayant pas vu l'habituel « tous bien » de Jeanne (1), et je pensais, mais je ne l'ai pas écrit (car je fais toujours mon possible pour chasser les craintes vagues), « tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ». Je ne savais pas que ce malheur même nous était déjà arrivé.

Je ne suis pas encore en état d'écrire longuement : le coup tout imprévu, bien que je ne fusse pas sans le craindre, me brise encore douloureusement le cœur; c'est à peine si les larmes m'ont encore soulagé. Et pourtant ce sera une consolation pour moi de causer librement avec vous, de redire avec vous la grande parole qui renferme, si le cœur la pénètre bien, tout ce que l'homme peut dire : « C'est Dieu qui l'a fait : Dieu nous soutienne tous (2). » Oui, ma chère Mère, c'est Dieu qui l'a fait, et nous, soumettons-nous avec respect à Sa

(1) Les deux traits sur le journal. (Note de Norton, *id.*, II.)

(2) Paroles que sa Mère avait écrites en post-scriptum à la lettre de sa Sœur (*id.*, *id.*)

Volonté; et prions-Le avec confiance qu'Il nous donne la force d'endurer toutes les épreuves.

J'ai pu souhaiter; et je l'espérais avec trop d'assurance, que Dieu l'ordonnât autrement; mais que sont nos vœux et nos vœux? J'avais confiance que j'aurais pu avoir d'autres rencontres heureuses et d'autres doux entretiens en ce monde avec mon Père si honoré et si digne de tout honneur, mais il en était décidé autrement; nous ne nous reverrons plus, jusqu'au revoir dans cette *autre* Sphère, où la Présence de Dieu est plus immédiate, et dont nous ne connaissons point la nature, sinon qu'elle est selon le dessein de Dieu, et, par conséquent, toute bonne. Mais déjà, si nous avons la foi seulement, notre Père ne nous a pas quittés, il s'est seulement retiré de notre vue corporelle: les morts et les vivants, comme je me le répète souvent à moi-même, sont semblables pour Dieu. Terreur et Merveille, pourtant Bonté et Grâce infinie, il embrasse semblablement et ceux que nous voyons et ceux que nous ne pouvons voir. Quiconque a foi en Lui a gagné la victoire sur la Mort; le Roi des Epouvantements n'est plus épouvantable.

Oui, ma Mère et mes Frères et mes Sœurs chéris, considérons aussi comme sa merci s'est mêlée à notre malheur. La pensée de la Mort a pendant longtemps été toujours présente à l'esprit de notre Père; tous les jours et à toute heure il paraissait méditer sur cette fin dernière; et sa fin semble

avoir été douce comme elle fut prompte ; il a quitté aussi doucement que font la plupart cette vallée de larmes, et, oh ! dans son agonie suprême, il a pu supplier de sa forte voix, et de son cœur fort, le Dieu qui l'avait créé, d'avoir miséricorde. Et cette prière, n'en doutez point aucun de vous, le Tout-Miséricordieux l'a *entendue*, et sous la forme qui a plu à l'infinie miséricorde, réponse lui a été donnée. Et qu'est-ce que la Mort de quelqu'un qui nous est cher, comme j'ai souvent pensé, sinon le départ une heure avant nous pour un voyage que nous avons tous à accomplir ; qu'est-ce que la Vie terrestre la plus longue en face de l'Eternité, du Sans-Fin, du Sans-Commencement, qui l'enveloppe ? L'homme le plus âgé, et l'enfant qui vient de naître ne sont séparés l'un de l'autre que par l'épaisseur d'un cheveu. Quant à moi, depuis longtemps je médite constamment sur la Mort, jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, elle me soit transparente, et sacrée, et grande plutôt que terrifiante ; jusqu'à ce que je voie que « la Mort, ce que les mortels appellent la mort, est proprement le commencement de la Vie ». — Une autre consolation est nôtre, qui ôte de l'amertume à nos larmes, cette consolation-ci, la plus grande de toutes, à vrai dire la seule : que notre Père n'a pas été rappelé avant d'avoir fait sa Tâche, et de l'avoir faite loyalement. Oui, mes amis bien-aimés, nous pouvons penser à notre Père avec un saint orgueil, là où il

est maintenant, et dire que sa Tâche a été bien et virilement achevée. La force que Dieu lui avait donnée il l'a dépensée en probité et en bien-agir ; nul regard ne verra jamais un ouvrage faux et trompeur qu'il ait fait, *lui* ; un homme vrai manque au monde, depuis qu'il n'est plus. Quand nous considérons sa Vie, combien de maux et d'obstacles il a eu à combattre et ce qu'il est devenu et ce qu'il a fait, il y a place à remercier Dieu de l'avoir ainsi conduit. Ah ! que nous ferait maintenant qu'il ait été roi ; maintenant que la question n'est pas : *combien* gagnes-tu pour ton travail : mais *comment* as-tu fait ton travail ? Mes chers Frères et Sœurs, n'ayez point de chagrin, je vous en supplie ; le chagrin est sans profit et impie ; mais méditez profondément chacun de vous sur ceci. Pas un de nous qui n'ait commencé dans la Vie avec des avantages beaucoup plus grands que n'en eut notre Père chéri ; nous ne le pleurerons pas, mais nous agirons et nous ferons comme il a fait. Si je pouvais écrire mes Livres comme il a bâti ses Maisons, et aller mon chemin aussi virilement par ce monde de fantômes, et le quitter sans avoir mérité plus de reproches, tous mes vœux seraient dépassés. Et vous, Mère bien-aimée, ne soyez pas non plus désolée. Fidèlement vous avez peiné à ses côtés, et tous deux vous avez eu endurance et patience : tout ce qui était profane et de la Terre a passé ; tout ce qui était pur et sacré demeure à jamais et ceux qui

se sont quittés se retrouveront ensemble avec Dieu. *Amen! Ainsi soit-il!* Nous, vos enfants, dont vous avez fidèlement pris soin, quant à l'âme et quant au corps, que vous avez élevés dans la discipline et la leçon du Seigneur, nous vous entourons en cette heure auguste et nous disons : Soyez consolée ! C'est bien jusqu'ici ; persévérez et tout sera bien . Nous promettons ici devant Dieu et devant l'œuvre terrible et pourtant miséricordieuse de la Main de Dieu , que nous continuerons à vous aimer et à vous honorer, comme peuvent faire des créatures d'erreur ; et maintenant vous aussi priez pour nous tous, et prions tous l'un pour l'autre dans la langue qui est la nôtre ; qu'ainsi cette douloureuse séparation et cet adieu soient l'instrument d'une union plus étroite. Oh ! Sachons tous, sachons chacun que bien que ce monde soit plein de ronces et que nous nous blessions à chaque pas, bien que l'un après l'autre nous devions nous dire adieu, et pleurer amèrement, cependant « il existe une *paix* pour le peuple de Dieu ». Oui, pour le peuple de Dieu il existe une Paix, cette Paix qu'en ce monde-ci on ne peut trouver nulle part.

Et maintenant de nouveau je dis : ne vous tourmentez aucun de vous, au delà de ce que la nature impose et que vous ne pouvez empêcher. Priez Dieu, si vous savez parler et prier ; priez tous toujours dans le secret et dans le silence ; si vous êtes sincères vous serez entendus *publiquement*. Je ne

puis être avec vous par la parole, mais je lis l'Écriture comme j'aurais fait. Lisez, je vous le demande spécialement, dans l'Évangile de saint Mathieu, cette Passion et cette Mort et cette bénédiction et ce commandement d'adieu de « Jésus de Nazareth », et voyez si vous pouvez comprendre et sentir ce que c'est que « l'abîme divin de la Douleur », et comme, même par la souffrance et la pitié l'homme est élevé jusqu'à Dieu, et comme, dans la grande Ténèbre, brille une lumière. Si vous ne pouvez lire en commun à haute voix, que chacun de vous prenne alors sa Bible en particulier et la lise pour soi-même. Notre tâche n'est point de nous lamenter, mais d'*améliorer* les choses qui font qu'on se lamente et de les amener, elles aussi, à collaborer pacifiquement avec nous à l'avènement d'un bien supérieur.

J'aurais pu souhaiter vivement de poser la tête vénérée de mon Père dans le tombeau, mais ce n'aurait pu faire de bien à personne, sauf à moi-même, et je ne le demanderai point. En fait, quand j'y pense, ce droit reviendrait à John de Cockermouth (1), — à qui vous offrirez de tout cœur ma fraternelle affection. Je veux être avec vous en esprit, sinon en personne. J'ai donné ordre que *personne* ne soit reçu ici jusqu'après l'enterrement vendredi. J'ai l'intention de passer ces heures-là

(1) Le fils aîné du Père de Carlyle; ce dernier avait épousé Margaret Aitken, la Mère de Carlyle, en secondes noces. (Note du traducteur.)

dans une grave méditation et dans l'examen de ma conscience, ainsi que dans la pensée de l'Éternel. Ces temps de peine nous sont envoyés dans cette fin même. Nous entendons Dieu frapper à notre cœur, la question [est] : ouvrirons-nous ou non ? Je penserai tous les soirs à ce cierge qui brûle dans cette chambre mortuaire où notre chère Sœur gisait aussi récemment. O Dieu ! soyez-nous clément, et qu'un jour nous soyons tous ensemble en Lui ! Après vendredi je retourne, comme vous le devrez aussi, à ma tâche mondaine ; car elle est, elle aussi, une tâche à nous assignée par le Céleste Maître. — J'écrirai à John ce soir ou demain. Écrivez-moi de nouveau, dès que vous serez calme. Ceci va d'autant plus hâter mon retour à la maison. Pour le moment, je demande à Dieu de vous bénir tous ! Priez pour moi, ma chère Mère, et cherchons tous notre consolation là. Je suis toujours votre affectionné,

T. CARLYLE.

Très probablement vous n'avez pas besoin d'argent ; si vous en aviez besoin, j'ai environ dix livres (*deux cent cinquante francs*) ou plus, dont je pourrai disposer ici, et vous n'avez qu'à le demander.

4 Ampton Street. Londres.
Le 30 janvier 1832.

Ma chère Mère, — J'ai résolu de vous écrire quelques lignes aujourd'hui, — mon esprit, et je l'espère le vôtre aussi, étant dans un état de calme ; — bien qu'il n'y ait particulièrement rien de plus à dire, le seul son de ma voix vous fera du bien.

Depuis que je vous ai écrit la dernière fois, j'ai été à Scotsbrig plutôt qu'à Londres ; le vacarme de ce chaos-ci a grondé autour de moi comme un bruit tout de vanité, avec quoi je n'avais rien à voir. Ma pensée était dans la maison de deuil, habitait près de vous et avec Celui qui n'est plus... Nous avons chassé de nous *toutes* relations extérieures jusqu'à ce que les funérailles fussent terminées. Je suis resté avec mon Père mort. Toutes nos paroles et tous nos actes ont été empreints de sentiments graves et élevés. Je suis sorti seul ou avec ma femme, méditant ou conversant paisiblement de ce grand événement. J'ai lieu d'éprouver la plus grande satisfaction qu'il m'ait été donné d'avoir tant de calme. Je n'ai jamais *vu* mon Père vénéré, son existence grave, laborieuse, virile, autant que maintenant qu'il m'a quitté ; je ne l'ai jamais tant aimé et je n'ai jamais senti autant que son esprit était encore vivant en moi ; que ma vie n'était qu'une

prolongation de la sienne, et qui devait être vécue avec une âme aussi vaillante que celle qui, dans un tout autre milieu, la rendait si remarquable. Que notre Père à tous soit béni pour Sa Bonté ; surtout pour nous avoir donné lumière et foi, afin que nous reconnaissions et révérions Ses voies mystérieuses, et comprenions comment, du sein de la douleur même, sereinement s'élève une joie sacrée et éternelle.

J'ai reçu Edward Irving qui m'avait fait remettre sa carte, vendredi après-midi. Sa femme l'accompagnait. Il a prié avec nous au moment, je pense, où l'on devait être au cimetière. Je sentais que son intention était cordiale ; mais je ne puis dire que sa prière ou sa conversation ait eu sur moi d'autre effet que de me déranger. J'avais presque projeté de le faire venir, mais j'ai été ensuite bien content de m'être abstenu. Toute son intelligence se rétrécit pitoyablement et se ramollit ; son inepte bavardage au sujet de ses langues et du reste m'ont été comme du vent pour un qui a soit et faim. Mon Père était *un homme*, c'est comme un homme qu'il faut le pleurer. Il nous a fallu oublier nos hôtes bien intentionnés, et tout de même prendre conseil de nous-mêmes, et aussi je l'espère du Dieu qui habite en nous, — ne fût-ce qu'en *silence*. Le souvenir de mon Père m'est devenu très sacré, non pas triste, mais grand et instructif. Je pourrais répéter, bien qu'avec des larmes, cepen-

dant d'un cœur doucement résolu : « Bénis soient les morts qui meurent dans le Seigneur ; ils se reposent de leurs labeurs et leurs œuvres les suivent ». Oui, leurs *œuvres* ne sont point perdues, pas un grain de Vérité n'était en eux qui n'appartienne à l'éternité et qui puisse mourir.

Jane a porté la peine fidèlement et souffert avec moi. Nous avons parlé beaucoup. J'ai confiance qu'elle aussi un jour « deviendra parfaite par la souffrance », et que, même sur cette terre, elle s'efforcera inlassablement d'atteindre la perfection, comme la seule chose nécessaire. Nous avons causé de la mort et de la vie, et du sens de chacune ; des amis que nous avons perdus, des amis qui nous sont encore miséricordieusement laissés, et des devoirs que nous avons envers eux. Entre son père et le mien, nous avons trouvé une grande ressemblance avec tant de différence extérieure. Tous deux furent des hommes *vrais*, tels que le monde n'en peut guère montrer de nos jours, tous deux loyalement ont peiné selon leur vocation dans le champ du Seigneur (qu'est ce monde) ; tous deux maintenant sont sur la terre de vérité et de lumière, tandis que nous peinons encore sur cette terre d'erreur et de ténèbres. Encore un peu, et nous aussi « nous moissonnerons si nous ne défailions ». De l'autre monde il me semble que nous savons sûrement ceci, et ceci seulement : qu'il est aussi le monde de Dieu, et que pour nous et pour nos

morts Il a fait et fera toutes choses *bien*. Reposons-nous là, c'est l'ancre de l'âme à la fois sûre et ferme; d'autre salut il n'en est point.

A vous aussi, ma chère Mère, j'espère que l'appel n'a pas été fait en vain. Je sais que vous avez porté votre douleur héroïquement, car vous avez en vous la vraie force. Tristes, sans doute, seront longtemps, vos pensées, plus tristes peut-être que les nôtres, que les miennes. C'est pour vous que la perte est le plus amère. Le compagnon qui avait à votre côté fait le pèlerinage pendant trente-sept ans a soudain été rappelé loin de vous. A voir les choses ainsi vous vous trouvez maintenant *seule*. Non pas seule, Mère chérie, si Dieu est avec vous! Vos enfants aussi sont encore autour de vous pour vous soutenir au déclin de la vie, pour vous protéger et vous assister, pour vous aimer de l'amour que nous devons à *tous deux*. Oh! la Providence nous est très miséricordieuse!

Qu'aucun de nous, non plus, en songeant à Celui qui n'est plus, ne pleure inutilement les fautes qu'il a commises envers lui, car, en toutes choses, nous sommes des créatures d'erreur et de manquements. Comme les morts sont sacrés! Comme nous prenons volontiers *tout* le blâme pour nous-mêmes alors que, quand ils étaient vivants, nous étions si pressés de le partager! Ne nous lamentons pas, dis-je! et ne nous affligeons point sur ces choses. Elles étaient de la terre et donc terrestres. Main-

tenant *lui* en a fini avec elles ; elles ne lui font aucun mal, sauf en ce qu'il était lui-même créature terrestre de péché. Ne nous souvenons ensemble et chacun de nous en soi-même, que de cette vérité et qu'elle demeure ferme en nos cœurs pour inspirer toute notre conduite : que ceux qui sont vivants un jour aussi seront morts !

En un mot, c'est pour les vivants seuls que la vie nous est donnée, « pour travailler pendant que nous avons la lumière ». Rejetons donc les vains regrets et offrons-nous d'un cœur nouveau et d'une énergie plus pure aux tâches marquées pour nous dans la vie. En avant ! En avant ! *Faisons* plus fidèlement que jamais ce qu'il y a encore à faire. Tout le reste est sans valeur, et ne fait que gaspiller nos forces.

Tous deux nous avons l'intention de venir à la maison au commencement de mars, et c'est à Scotsbrig très probablement que nous irons d'abord. J'ai conclu pour ainsi dire (depuis quelque temps déjà), ce marché au sujet de *l'Histoire Littéraire* ; seulement à cause de quelques Livres qui me sont nécessaires pour cela, et pour d'autres raisons, il y a encore quelque délai. J'ai un article sur Johnson (comme je vous l'ai dit) à écrire, et beaucoup d'autres petites babioles à arranger ; après quoi il me semble que nous n'avons rien à faire ici, et nous quitterons alors ces lieux pour le moment. Quant à moi, je ne crains pas le monde et ne le

considère pas plus que rien, sauf en tant que jardin-de-tâche du Très-Haut, où je suis appelé à faire *toute* tâche qu'il plaira au Maître des hommes — (sages sont ceux-là qui peuvent l'entendre et lui obéir) — de me marquer. Que me font les rigueurs ou les faveurs du monde ? Que me font ses obstacles et ses duperies et ses sottises menaces ? Avec l'esprit de mon Père je veux les affronter et les vaincre. Ne craignons rien, — que d'être les esclaves du péché et de la folie, ce sont ceux-ci qui sont les seuls vrais esclaves...

Jane est sortie, sans quoi elle vous aurait envoyé ses vœux de tendresse. Elle va indubitablement mieux, et j'espère qu'avant longtemps elle aura recouvré ses forces habituelles. Peut-être elle aussi avait besoin de l'affliction, car qui de nous n'en a besoin ? Pensez à nous, toujours, comme nous pensons à vous. Dites à chacune de mes Sœurs que je les aime, que mon cœur porte en soi le souci de leur meilleur intérêt. Dieu vous bénisse tous toujours.

Je reste, ma chère Mère, votre fils affectionné,

T. CARLYLE.

4 Ampton Street (Londres).

Le 18 février 1832.

Ma chère Mère,

... La bonne et calme lettre de Jeanne nous a fait grand plaisir : elle était dans l'esprit, et vous représentait tous comme étant dans l'esprit que je souhaitais et que j'attendais. Nos peines ici-bas ne sont pas sans miséricorde ; mais plutôt même, selon la foi qui nous l'enseigne, elles sont des miséricordes déguisées. Mon âme aussi est paisible, et si elle est triste, elle ne l'est pas, j'espère, d'une manière impie. Ne gémissons point comme des créatures qui n'auraient pas d'Espérance : nous sommes les créatures d'un Créateur qui est Toute Bonté, et cette Terre où nous vivons s'appelle « le Champ de l'Espérance ». Quant à moi, il y a longtemps que la Mort est la compagne de mes pensées à toutes les heures ; je puis regarder ce monde terrestre comme n'étant réellement que fumée et ombre, et l'Eternité comme la seule substance, la seule vérité. C'est ainsi que « la Mort, ce que les mortels appellent la Mort, est à vraiment parler le commencement de la Vie ». Comment un être raisonnable peut exister ici-bas autrement que de la sorte, voilà ce qui pourrait justement sembler un mystère. — J'ai aussi un grand contentement d'ap-

prendre que Jamie dirige la prière en commun parmi vous ; rien *ne peut* nous mieux convenir, nous être plus nécessaire que de nous adresser, dans tout ce que nous entreprenons et dans toutes nos tâches quotidiennes, comme étant le principe de tous nos efforts, à Celui qui nous a donné toute la Force que nous avons, par qui tous nos efforts sont contrôlés.

Dites à Jamie que j'augure *bien* de ceci et que je vais espérer tout ce qui est bon et juste et sage de sa conduite dans l'avenir. Remerciez-le de son affectueux et sincère petit Post-scriptum, auquel je répondrai à la première occasion favorable, auquel je voudrais bien répondre *maintenant*. Il faut qu'il m'écrive de nouveau en tout cas. Enfin ma chère Mère, *prenez soin de vous-même*, pour que nous puissions vous trouver bien portante, quand il plaira à Dieu de nous réunir encore ensemble.

... Quel *jour* nous devons compter nous mettre en route, c'est ce que nous ne pouvons encore pas du tout fixer. Je suis au milieu de *Johnson*, que je voudrais finir avant de partir ; et cela me prendra encore au moins douze jours, en y travaillant assez dur. Puis j'ai à arranger beaucoup d'autres petites affaires : par exemple, Napier m'a demandé par écrit (aujourd'hui) de préparer un *autre* petit article pour *l'Edinburgh Review*, « pour environ le milieu de mars » ; mais je compte plutôt que j'essaierai de le faire dans le Dumfries-

shire, — et mettons, de le finir à Scotsbrig ! — En somme rien ne peut être fixé, mais vous pouvez prendre ceci comme un fait : Jane va écrire à sa Mère de s'arranger avec une servante dont Elle (Mrs Welsh) avait parlé pour être prête *au premier avril* ; nous avons l'intention de rester quelque temps avec vous avant d'aller voir Dunscore. C'est aussi un fait certain, — nul de nous n'est disposé à *perdre du temps*, aussi je travaillerai dur, et plus tôt je m'en irai à l'air libre et je reverrai les chers Amis ! — Nous vous remercions tous deux beaucoup d'avoir dépêché Betty Smeal à la garde de la maison de Puttock ; nous sommes bien tranquilles là-dessus. On peut s'imaginer Betty là, mettant des verrous, des barres, faisant des feux partout et entretenant tout dans l'état où ça doit être. — Nous ne pouvons encore comprendre ce que fait Alick ; sans doute il est trop occupé à commencer sa nouvelle entreprise. En tout cas, j'aimerais savoir où il est, ne serait-ce que pour lui envoyer le Journal. A propos, il n'est pas venu ce matin, mais je présume que cela ne signifie *rien...*

Nous avons enfin le choléra dans cette ville, comme vous le savez ; c'était ce que j'attendais toujours depuis que j'ai entendu parler de l'épidémie la première fois. Les personnes atteintes jusqu'à présent sont en petit nombre (peut-être pas au-dessus du nombre *ordinaire* de décès), et très loin de ce quartier de la ville. Je n'ai, moi, aucune

peur, ni Jane non plus. Quand on m'a dit ce jour-là : « Le choléra est ici, le choléra est ici », j'ai répondu : « Quand est-ce que la Mort *n'y est pas ?* » Loin de moi la pensée de m'exposer sans absolue nécessité; je fuirais même si le danger était considéré comme pressant à un degré quelconque, et si on savait où fuir (mais quel lieu est sûr, ou même beaucoup plus sûr qu'un autre ?). En même temps loin de moi aussi toute terreur pusillanime, puisque, en pleine épidémie comme en pleine santé, je suis *dans la Main de Dieu*. La vérité est que le « Choléra », si on y pense, ne fait autre chose que dessiller les yeux des hommes, afin qu'ils voient ce que leur ordinaire aveuglement les empêche de voir : que leur vie tient à un simple cheveu, que la Mort est *grande* et toujours toute proche d'eux. Par une bizarre coïncidence aussi, cette maladie semble s'attaquer exclusivement non pas tant aux pauvres qu'aux imprévoyants, aux ivrognes et aux vauriens. Le châtiment suit de près la faute. On vote des Actes de Parlement à propos de cela, pour qu'on habille et qu'on nourrisse les Pauvres, au moyen de taxes, aux endroits où on ne le fait pas volontairement. Ceci est très juste. Si la Maladie s'étend et devient menaçante, nous vous le ferons savoir sur-le-champ, et, en ce cas, vous pourrez nous voir plus tôt que vous ne vous y attendiez, car nous n'avons rien qui nous retienne ici, au cas de *risque*. Mais, pour le moment, il ne semble pas y

en avoir que nous prévoyions ; aussi ne soyez pas inquiète, chère Mère ; commettez-nous au bon soin de Dieu, comme, je l'espère, nous essayons de faire nous-mêmes, et ne craignez rien.

Janea mal à la tête aujourd'hui, mais elle trouve qu'en somme sa santé s'améliore, et c'est manifestement vrai ; elle est « réellement mieux qu'elle ne l'était ». Elle ne s'est pas bien portée ici, néanmoins elle n'a pas été malheureuse, — « on y jouit de si bonne compagnie ». C'est à peine si elle a rien vu de « ce qu'il y a à voir », mais elle s'en soucie peu ou prou. De bonnes causeries, voilà ce qu'elle aime, et moi aussi ; et ici, parmi la masse de stupidité et de mensonge, on peut *trouver* réellement des gens intelligents à qui parler. Elle en a rencontré qui sont de valeur et je crois qu'elle en fait son profit à tous points de vue. Mrs Austen et elle sont très amies ; Jane va chez elle jeudi « pour passer la journée ». Je tiens aussi Mrs Austen pour une femme d'esprit très digne et très solide.

... Quant à la besogne, comme je vous l'ai dit, j'en ai beaucoup et plus qu'il ne m'en faut. Ce *Johnson* est destiné à (James) Fraser, — un pauvre brave ignare, qui ne sait guère autre chose que un et un font deux. Mais si mon *Johnson* ne va pas à son Magazine, je sais où le donner ailleurs. Il faut que je vous dise encore une chose. Fraser est venu me voir l'autre matin, et, avec l'aide de Jane, m'a fait « poser pour mon Portrait », pour être publié

dans son Magazine ! Je pense qu'il ne paraîtra que d'ici plusieurs mois ; mais inutile d'être impatiente, car je ne trouve pas qu'il me *ressemble* du tout, sauf quant au paletot, quant aux souliers et quant aux cheveux. Le Portrait de Goethe doit paraître dans le prochain numéro (de ce dit Magazine) ; et je suis prié (juste au moment où je commençais cette Lettre) d'écrire une petite Notice pour l'accompagner, ce que peut-être je consentirai à faire. Les « Caractéristiques » ont été bien accueillies, approuvées apparemment par tous ceux dont l'approbation était nécessaire. De tous côtés on m'encourage à continuer. En avant ! En avant !

Rencontré Irving l'autre jour dans la rue, et il m'a invité à venir prendre le thé avec lui. L'œuvre de la « langue inspirée » semble se calmer un peu ; du moins je n'en ai rien entendu, ni vu marcher ce soir-là. Seulement Irving est encore rempli de l'importance de l'affaire, et sa femme (espèce de mélancolique personnage, à creuse cervelle, pas tout à fait à mon goût) l'est encore davantage. Irving avait lu les « Caractéristiques » avec une toute *haute* estime du *talent*, etc., etc. : néanmoins il paraissait trouver que je prenais un bien mauvais chemin, que je devrais réfléchir et me lancer dans les « Langues ». D'une noble tolérance quant au cœur, il a le cerveau absolument égaré et presque imbécile. Il m'a mis entre les mains comme étant « le jugement le plus pro-

fond qu'il eût jamais vu », un article de son Magazine Prophétique : *The Morning Watch*, écrit par un de mes homonymes d'Edimbourg ; ou plutôt *non* par lui, « car cela lui fut donné » — par l'Esprit ! J'ai trouvé que c'était simplement le plus imbécile Radotage, sans queue ni tête ni ventre, qui soit jamais sorti d'une maison de fous ! Pauvre Irving ! On dit qu'on va prendre des mesures pour le rejeter de son Eglise : de quoi va-t-il encore accoucher après ça, je ne puis le prophétiser. Bon et brave cœur il restera, d'autant meilleur qu'il souffrira davantage de ce monde ; mais il s'est une fois pour toutes entouré de Démence et de Déments, et il s'est ainsi exilé absolument de tout ce qui peut être utile à quelque chose. Cependant si Dieu lui prête *vie*, il n'est pas encore le moins du monde *fini*, et il nous réserve d'autres surprises.

..... Et maintenant, Mère chérie, acceptez notre filiale tendresse unie, et joignons-nous tous ensemble de plus en plus dans l'affection sincère, et pardessus tout dans le *bien-agir*, qui est le bien unique et la seule base de l'affection entre des êtres de raison. Vivons en rendant grâce à Celui qui est bon et qui est maître des événements ; nous efforçant fidèlement de le servir comme il nous en donne le pouvoir ; qu'est-ce qui alors peut nous faire peur ? — Soyez bien soigneuse de votre santé

pour l'amour de nous tous. Dieu bénisse et garde
chacune de vous !

Votre Fils affectionné.

T. CARLYLE.

Craigenputtock, mardi, 21 août 1832.

Ma chère Mère,

Alick a dû vous dire et le dernier Journal a dû vous dire d'attendre un mot de moi ce soir. Je vous dirai que je vais bien, que nous allons bien tous deux, et c'est à peu près tout mon message. Je suis resté ces deux jours-ci dans les landes solitaires à lire (un livre français, que j'ai à lire), de neuf heures du matin à dix heures du soir, en m'arrêtant à peine pour manger et fumer des pipes ; de sorte que j'ai la tête toute pleine de questions étrangères, et que j'en pourrais presque oublier que par delà ces Bruyères il existe une vaste Terre, et que moi-même *je ne suis pas hors* du monde, mais encore *dedans*. Vous serez contente, je le sais, de n'importe quel rien je pourrai vous écrire.

Voilà la dernière *Edinburgh Review* avec mon article sur les *Corn-Law Rhymes*, que vous lirez, mais que vous ne devez pas *garder*, car c'est Alick, à vrai dire, qui devrait l'avoir le premier ;

mais le paquet a été oublié accidentellement quand le voiturier est parti avec le cheval. Envoyez-le à Alick, je vous en prie, à la première occasion (en même temps que ce petit billet) : si vous désirez vous y remettre, il vous le renverra, et vous en prendrez de temps en temps pour deux sous. Le dernier numéro de *Fraser's Magazine* est arrivé ; vous pourrez le retourner en même temps que la *Review*, par Notman, quand vous aurez fini ; il y a d'autres petites choses que je pourrais vous expédier en matière de livres, mais ce n'est pas pour vous, je crois bien, le moment de lire, c'est plutôt celui de manier les faucilles, et d'avoir les membres las.

Ma chère Mère, chaque fois que j'apprends que vous allez bien, c'est pour moi comme une joie *inespérée*, et je vis dans une sorte de continuelle appréhension. Dites à la bonne Jeanne de reprendre la plume et de me dire tout ce qui vous concerne ; ce que vous faites, comment vous allez, comment va tout le monde. Je devrais tâcher de bannir ces absurdes craintes ; elles sont inutiles et peut-être impies ; mais je suis, par nature, un peu peureux et de cœur faible. Sans doute la vérité est que vous êtes tous en train de moissonner le blé, et occupés et passablement bien portants ; si on pouvait avoir seulement une *lunette* avec quoi vous *voir* tous au travail de temps en temps ! Mais à quoi bon souhaiter ! il faudrait après un *tuyau acoustique* avec

quoi vous entendre, et pour causer avec vous.

Je suis parti, comme Alick a pu vous en informer, il y a eu une semaine lundi, pour ne pas me trouver avec des Chasseurs et autres gens pareils. Les Chasseurs, je l'ai su, sont venus, en effet, et ils seraient restés si j'avais été ici. En tout cas, j'ai maintenant résolu de *louer* la Chasse de l'endroit, et ainsi on ne m'ennuiera plus avec elle. Quant au reste, j'ai fait une excursion agréable par les églises de Kirkchrist, Jeffray (1) de Girthon, etc.); et je suis revenu jeudi soir ne m'en portant pas plus mal. Tous les gens ont été très aimables, — le pays était partout admirable à voir. J'ai vu plusieurs personnes qui m'étaient bien connues il y a *très* longtemps (à l'Université ou ailleurs), et dont le poil commence à grisonner, — je n'ai pu les voir sans plaisir. Je vous *raconterai* tout cela quand nous nous verrons. J'ai passé à Lochinbreck Well aussi, et j'ai bu un verre de leur eau arsénieuse; finalement j'ai été bien heureux de voir ma Femme qui accourait à ma rencontre avec sa voilette verte (contre les mouchérons), me souhaiter la bienvenue à mon retour dans ma solitude.

... Sauf deux petites choses pour Fraser, non encore imprimées, je n'ai pour ainsi dire rien fait depuis que je vous ai vue! Je n'ai pas été oisif non

(1) Ancien camarade de faculté, pasteur de Girthon. (Note de Norton., *id.*)

plus, mais pour une raison ou une autre ça n'y paraît guère. Je viens de commencer une longue machine (sur un Français nommé *Diderot*) et ne dois pas broncher, si c'est possible, jusqu'à ce que ce soit fini. Hélas ! j'ai encore plus de vingt gros volumes à lire (un par jour), avant de prendre la plume ! Peu importe, *il faut* que ce soit fait, et donc je le ferai si je continue à me bien porter. J'écrirai de nouveau auparavant ; mieux, si cela menace de me retenir *trop* longtemps, je me dépêcherai de le laisser et d'aller passer trois jours avec vous, après tout. Si je vais à Edimbourg cet hiver, il faudra que *ceci* et un autre longessai soient prêts d'abord ; je dois me démener comme je peux. Jeffrey n'est pas encore payé, mais on peut le payer maintenant n'importe quel jour, et il me restera encore une assez ronde somme (1). Napier, à ce que je crois, m'en doit davantage. Je ne dois rien à Personne, — sauf à vous, et au Grand Prêteur et Donneur ; aux autres je paie aussi bien que j'emprunte ; que voudrais-je de plus ?

Je crois que l'article sur Goethe a été publié à Londres la semaine dernière ; il sera ici avant très longtemps, après quoi j'enverrai un exemplaire à Scotsbrig. Je ne lui attache pas grande valeur, pour les gens de Scotsbrig ou d'ailleurs.

(1) Carlyle avait emprunté cinquante livres (1250 fr.) à Jeffrey, pour aller à Londres faire imprimer *Sartor*. (Note du traducteur.)

Je continue à lire la Bible. Avez-vous jamais entendu parler des Sermons de *John Welsh*? C'est le brave vieux John Welsh de Collieston, gendre de Knox. J'ai vu le livre chez Jeffray de Girthon, qui me disait que ces sermons étaient parmi les *meilleurs* qu'il eût jamais lus. Je trouve que pour l'honneur de la *parenté* et de la noble descendance, nous devrions les rechercher : à Edimbourg je vais en faire une tentative, et je découvrirai peut-être un exemplaire beaucoup plus ancien et meilleur que celui de Jeffray.

Mais à la fin, chère Mère, bonsoir ! Priez Jeanne d'écrire, — d'écrire avec détails et promptitude. J'avais demandé si elle ne viendrait pas ici, mais, hélas ! je suppose que c'est fini maintenant jusqu'après la moisson ; nous en reparlerons alors. Mes tendresses fraternelles à Jamie et Jenny et à tout le reste. Dites-leur à tous d'être bons et vrais ; il n'est *nul autre* bien qu'un homme puisse tirer de la Vie, si malin qu'il soit. La Vie est brève, l'Eternité est longue ! Sage et bon fut Celui dont le commandement disait : « Petits enfants, aimez-vous les uns les autres ! »

Bonne nuit, ma chère Mère ; que Dieu soit avec vous toujours ! Votre Fils affectionné,

T. CARLYLE.

Craigenputtock, 30 août 1833.

..... Trois petits bonheurs nous sont arrivés : d'abord un accordeur de piano, qu'on s'est procuré pour cinq shillings et six pence [*sept francs trente-cinq centimes*], est venu ici, et a complètement mis le piano à neuf, de sorte que je puis entendre un peu de musique maintenant, ce qui me fait passablement de bien. En second lieu le Major Irving de Gribton, qui avait coutume en cette saison de l'année d'habiter à Craigenvey et d'y chasser, est venu nous voir un jour, et après quelques embarras nous a offert cinq livres pour la location annuelle du droit de chasser ici, et même il a mis sur table les espèces sonnantes, sans vouloir les ré-empocher ensuite. Jamais argent gagné plus facilement n'est entré dans ma poche : argent qui nous débarrassera d'un grand ennui, car maintenant à tout quémandeur qui porte fusil je dirai : « Impossible, monsieur; c'est loué. » Notre troisième bonheur a été l'arrivée d'un certain jeune ami inconnu, nommé Emerson, de Boston, aux Etats-Unis, qui a fait un détour dans ses voyages en Angleterre, France et Italie, pour venir me voir ici ! Il avait une lettre d'introduction de Millet d'un Français (le neveu du Baron d'Eichthal), que John a connu à Rome. Naturellement nous ne pou-

vions pas faire autrement que de bien le recevoir ; d'autant plus qu'il semblait être, quant à sa personne, un homme des plus aimables que nous ayons jamais vus. Il est resté avec nous jusqu'au lendemain : il a causé et écouté causer tout le content de son cœur, et il est parti nous laissant réellement navrés de le quitter. Jane dit que c'est le premier voyage qui, depuis le Déluge de Noë, ait jamais été entrepris à Craigenputtock dans un tel but. En tout cas nous en avons eu une délicieuse journée, et il faut nous en réjouir...

33

[Craigenputtock], 3 décembre 1833.

Ma chère Mère,

..... J'espère que Notman vous a remis les pilules, si stupidement oubliées. Le rapide griffonnage qui les accompagnait ne voulait rien dire, sauf que nous sommes ici et guère plus ; il y a bien un an que je n'ai été aussi pressé. Depuis tout continue comme avant ; malgré ce temps des plus désagréables, le pire que nous ayons eu de longtemps, nous sommes vraiment bien chez nous et nous défions la tempête : mais les ardoises de Macadam en claquant dans leur chute de temps en temps nous font penser que bien des gens sont malheu-

reux : il y en a sans doute au loin sur l'immense et désert océan. Jane et moi nous allons nous promener de nuit, sinon de jour, quand il y a une lueur d'éclaircie. Je vais quelquefois faire le quart allant et venant au bas de l'allée, dans un endroit où vous savez que le bois abrite de tous les vents qui peuvent souffler...

Nous avons vu Jeanne et son mari et son ménage en traversant Dumfries ; tout avait l'air d'aller pas mal ; on peut espérer qu'ils s'en tireront très bien là. Aitken, j'ai pu le constater d'après un tableau qui est au-dessus de la cheminée, a un tout autre don pour la *peinture* que je ne lui en faisais la moindre créance ; c'est vraiment quelque chose d'*étonnant* pour avoir été exécuté là. Quant à Jeanne, nous l'avons toujours connue la petite fille la plus sensée, la plus avisée et la plus décidée ; d'elle il faut espérer beaucoup en toutes circonstances et en toutes situations. Aussi leur ferons-nous de tout cœur et avec confiance des vœux de bonheur.

Depuis qu'Alick nous a quittés je n'ai pas cessé d'*écrire* avec toute mon énergie habituelle. Aujourd'hui même j'ai tenu à faire ma *tâche*. C'est sur le « Collier de Diamant », — cette histoire-là dont vous avez vu quelques traits dans « Cagliostro » ; nous verrons à quoi ça aboutira. Je suis, ce soir, dans le salon, avec ma grosse table (et tourné à *moitié* de côté vers le feu, qui chauffe convenablement) : Jane est derrière moi, aussi à écrire : quoi ?

elle ne veut pas me le dire. Nous sommes ici ensemble depuis trois jours ; la pluie avait coulé sous les fenêtres positivement en vastes ruisseaux et avait tout trempé. Voici ce que j'appelle décrire en détails. Laissez-moi vous dire aussi que je viens de lire le livre du pauvre Waugh, et que j'ai trouvé votre opinion à propos de lui justifiée : ce livre est réellement « bien mieux qu'on ne s'y serait attendu », et il contient certaines choses intéressantes. Pauvre Waugh ! Pauvre bonhomme — après tout !

La plus petite lettre d'Alick (une des plus petites que j'aie jamais lues, mais non *des plus vides*), nous a informés de ce qui s'était passé à Catlinns, et que vous étiez là, dit-il, *bien*. Etes-vous revenue de l'expédition toujours bien ? Je ne saurais trop souvent vous avertir du danger du temps d'hiver ; vous avez tendance à craindre pour tout le monde sauf pour vous-même. Catlinns n'est pas un bon endroit en hiver, et si Jenny n'était pas la plus robuste des femmes, cet endroit lui aurait été bien dur.

Mais il y a une autre expédition, ma chère Mère, à quoi vous êtes obligée, et à laquelle j'espère que vous vous préparez. Venez avec Austin et Mary chez Jeanne ; restez avec elle jusqu'à ce que vous soyez reposée ; envoyez-moi un mot pour me dire *quand* : mercredi ou tout autre jour je viendrai là vous chercher en voiture. Dans environ une se-

maine d'ici, selon mes calculs, j'en aurai fini avec ce barbouillage, et alors nous pourrons lire ensemble et causer ensemble et nous promener ensemble. En outre cette maison-ci, par cet affreux temps d'hiver, est meilleure pour vous qu'aucune autre, et nous prendrons plus de soin de vous, — nous le promettons. La chambre bleue sera aussi sèche que le feu pourra la rendre, — on ne sèche pas *comme ça*, sauf quand vous vous en mêlez, comme à Scotsbrig, où en une certaine occasion, je m'en souviens, vous avez passé tout le temps de ma visite à sécher mes effets. Enfin, pour que « le jour où vous vous déciderez à venir, vous *puissiez* venir, » Jane me prie de faire savoir à Jamie qu'elle a besoin d'une vingtaine de kilos de farine d'avoine, mais qu'elle ne les prendra pas s'il ne prend pas d'argent en échange.

Et ainsi, ma chère Mère, ce griffonnage doit prendre fin, comme d'autres ont fait. Demain est, je crois, mon trente-huitième anniversaire. Vous étiez jeune alors, je n'étais pas encore en vie. Depuis lors, — combien, combien de choses ! Ils sont dans la terre du silence (mais, tant que nous vivons, non dans la terre d'Oubli) ceux que nous avons connus autrefois, et que, souvent avec des pensées trop intenses pour être exprimées, nous demandons humblement au Père Universel de pouvoir revoir encore. Dieu est grand : Dieu est bon ! Il est écrit : « Il essuiera toutes larmes de tous les

yeux. » Qu'il en soit selon Sa Volonté; non selon nos désirs. Ces choses m'accompagnent presque constamment; des formes chéries passent sur le fond et au devant de ma pensée. Encore quelques années, et nous aussi nous serons avec eux dans l'éternité. Cependant c'est ce *Temps qui est nôtre* : c'est de *lui* qu'il faut nous occuper, et donc travaillons, travaillons, car la nuit vient.

Je vous envoie à tous, jeunes et vieux, les vœux de mon cœur, et je reste toujours, ma chère Mère, votre affectionné,

T. CARLYLE.

4 Ampton Street. Londres. 30 mai 1834.

Ma chère Mère,

... Combien souvent j'ai pensé à vous depuis que nous nous sommes quittés, en toutes espèces d'humeurs graves, mais rarement dans une humeur de pure tristesse ou de douleur. Le sentiment qui m'est le plus familier en est un qui a quelque chose de sacré : ma résolution de vivre digne d'une mère comme la mienne : de n'oublier jamais, comme elle, que toujours nous sommes sous le regard de notre grand Maître pour qui les actes ne sont pas du Temps seulement, lequel n'est qu'une *vision* brève,

mais de l'Eternité, qui n'a point de fin, et qui est la réalité. Oh ! puissé-je faire rayonner ces choses à jamais devant moi ! Tout ce que je demande quand je prie pour les choses de la vie serait exaucé ! Mais ces choses ne doivent pas nous rendre sombres ou chagrins ; loin de là. N'avons-nous pas, comme vous dites souvent, « bien des grâces » ? Et n'est-ce pas de ces grâces la première et la plus grande que la lumière qui nous les fait reconnaître comme des grâces?...

Soyez assurée, ma chère Mère, que tout va bien. Sous le rapport de la santé, ce labeur continu et même cette existence irrégulière semblent m'aller. Je ne prends pas de médicaments et jeme sens vraiment plus dispos et plus alerte que je n'avais l'habitude d'être dans les landes. En outre, jamais de ma vie je n'ai été moins près de me « ronger le cœur », ce qui, je le sais bien, serait « se ronger tout entier ». Pas ça de moi ! Je vais le long de ces rues tumultueuses sans autre sentiment qu'un sentiment d'indulgence, de pitié fraternelle, envers tous. Nulle fanfaronnade humaine, même la plus énorme, ne m'inspire, pour l'instant, la moindre frayeur ; à vrai dire comment en serait-il autrement quand nulle fanfaronnade ou menace la plus énorme du Diable lui-même, ne le ferait ? Ni lui ni les hommes « ne *peuvent* te garder de la Providence de Dieu. » — Non, ils ne le peuvent pas. J'ai la claire certitude que si du travail m'a été marqué

ici pour que je le fasse, il faut qu'il soit fait, et il le sera, et que les moyens se trouveront pour le faire. Ainsi, ne craignez rien, ma chère Mère. Tom s'efforcera de ne point vous humilier dans cette nouvelle situation plus que dans d'autres.

J'ai vu quelques faiseurs de livres et aussi quelques « gens de lettres » ; et mon opinion sur eux continue à abonder dans le même sens. Dans la plupart des cas ce sont les plus authentiques gueulles ; mais laissons-les passer eux aussi, et même accueillons-les bien quand ils se présentent avec amabilité. L'homme de beaucoup le plus sensé que je vois est Mill, qui paraît aussi m'être plus attaché que jamais. Pour ce qui concerne le parti auquel il appartient, il a de plus le mérite d'être sincère et honnête. Je crois que c'est avec ce parti plutôt qu'avec aucun autre que je m'associerai ; pourtant sous bien des rapports importants, je dois m'attendre à me sentir seul. Charles Buller est devenu un homme qui promet beaucoup, et qui peut faire du bien dans le monde, si seulement sa santé était meilleure, laquelle l'ennuie encore beaucoup. Je lui suis évidemment très sympathique comme à tous les siens, et cela ne sera pas une petite source d'agréments pour moi. J'ai été dîner chez eux il y a huit jours aujourd'hui. J'y ai vu différentes personnes de renom : des députés, Radicaux, et d'autres du même genre, parmi lesquels un jeune homme, très riche, nommé Sir Wil-

liam Molesworth, qui m'a beaucoup plu. Nous nous sommes retrouvés depuis, et nous nous reverrons sans doute bien plus fréquemment. Il paraît fort probe, a besoin, ou aura besoin beaucoup, d'être guidé, et avec cela pourra se rendre pas mal utile.

J'ai aimé les manières franches de ce jeune homme, qui font un si beau contraste avec celles des richards écossais. J'ai plaint la confusion de son esprit et de tout cœur lui veux du bien. Entre autres choses c'est un fumeur enragé. Ce Molesworth est un des principaux parmi ceux qui doivent soutenir (avec de l'argent, si non autrement) leur Revue Radicale, avec laquelle il me paraît possible que je me mette très volontiers en rapport, si elle prend une forme qui puisse m'aller. Le reste des revues sont languissantes et maigres, destinées à rien qu'à une douce mort, pour autant que j'y vois clair. J'ai aussi l'intention d'écrire un *nouveau livre*, et dans un style assez sérieux, vous pouvez compter là-dessus. Quand nous en aurons bien fini avec le déménagement, j'aurai décidé ce que ce doit être et sous quelle forme : soit sur la Révolution française, ou sur John Knox, ou sur notre Eglise d'Écosse.

Au prix d'une persistance sans relâche, j'ai de nouveau réussi à voir Edward Irving, et samedi dernier j'ai passé deux heures avec lui. Il paraissait avoir recouvré sa santé merveilleusement et

j'ai bonne confiance qu'il ne périra pas dans ses errements. Il est toujours un brave homme, mais déplorablement enveloppé et à moitié étouffé, dans le plus méprisable entortillement de toiles d'araignées où se soit jamais trouvé un homme...

J'ai vu M^{rs} Strachey, trois fois à peu près, mais dans des conditions pas très favorables. Elle reste la même femme de cœur qu'elle a toujours été, irritée de l'oppression des pauvres, du mal et du mensonge dont la terre est remplie; toutefois elle se tient tranquillement à l'écart et espère en ce qui est au delà, plutôt qu'elle ne se met en guerre ouverte avec cet état de choses...

5 Great Cheyne Road, Chelsea,
Londres. Jeudi, le 12 juin 1834.

Ma chère Mère,

Je vous ai promis que la première lettre affranchie que je remplirai à notre nouvelle maison serait pour vous, et me voici au milieu de la collection la plus mélangée d'ouvriers et d'ouvrières, en train d'accomplir cette promesse. C'est non seulement la première Lettre que j'écrive, mais la première fois que je touche à une plume. Il n'importe, j'ai pour le moment (pendant que les Poseurs de sonnettes

sont absents), une chambre à moi ; j'ai ma vieille et *ferme* table-à-écrire, ferme comme un roc : mon vieil encrier et mon vieux porte-plume, et la vue la plus paisible, par une fenêtre ouverte, sur des champs et des arbres verts. J'ai même mon vieux béret des Highlands sur la tête ; aussi vais-je vous conter l'histoire la plus complète que je pourrai, avec, en somme, un recueillement suffisant.

Jane m'a fait, dans une Lettre de Liverpool, un récit douloureux de votre séparation à Annan : vous étiez là agitant votre mouchoir, au devant d'une grande foule de gens, pour faire oublier vos larmes et lui donner un peu de courage. Tout *cela* est passé et trop triste pour y insister. Carlyle de Waterbeck a été extrêmement serviable pour la pauvre voyageuse, comme en vérité tout le monde avait été et continue à être secourable et serviable ; de sorte que finalement le mercredi après-midi je crois, quand je revins à Frederick Street de chez Mrs Austin (où l'on m'avait gardé à dîner), j'ai entendu le gazouillement d'un petit canari (celui même que j'entends en ce moment, de l'étage au-dessus), et dans la chambre voisine, saine et sauve au lit et déjà bien reposée, se trouvait ma petite femme, « actuellement » occupée à boire du thé ! Elle était bien, m'a-t-elle assuré et tout était bien. Réjouissons-nous-en, et espérons que le reste aussi ira bien.

De notre chasse aux logements recommencée,

de la façon dont nous avons couru deci delà, pendant trois ou quatre jours, en tous moyens de transport, quand on pouvait en avoir à bon marché, et sur nos jambes quand on ne pouvait pas, je n'ai pas besoin de vous entretenir ici. Nous avons vu différentes maisons ; mais la maison de Chelsea (bien que notre Dame ne fut point d'abord de cet avis, mais le fut et l'est doublement depuis), parut presque *deux fois* valoir n'importe laquelle des autres que nous pouvions prendre pour le prix. Samedi après-midi donc, nous l'avons arrêtée finalement, et nous avons emménagé ici, comme il avait été convenu, le mardi dans la matinée. Bessy Barnet était venue nous rejoindre de Birmingham la veille au soir ; et nous sommes arrivés tous dans une voiture de louage, chargée de bagages, et *Chico* (le canari) chantant sur les genoux de Bessy. Jane dit que la petite créature lui a donné grand courage bien des fois durant le voyage ; il chantait fort, n'importe où il se trouvait, louant à sa façon le Créateur qui lui donnait Vie et Nourriture et du beau temps. Combien plus le devrions-nous faire.

... La Maison où nous logeons maintenant (en camp volant), depuis deux jours et deux nuits, est certainement de beaucoup la plus convenable que j'aie pu trouver au près ou au loin... Elle est située le long d'une petite courbe du fleuve, à l'écart de toutes les grandes artères ; nous y avons de l'air

et de la tranquillité presque autant qu'à Craigenputtock, et nous découvrons, des fenêtres de l'arrière, un horizon de feuillages où percent seulement çà et là de hauts vieux pignons rouges. Nous ne voyons rien de Londres, sauf, le jour, les sommets de la cathédrale de Saint-Paul et de l'abbaye de Westminster ; et, la nuit, la lueur de la grande Babylone affrontant les cieux paisibles. Cependant *en une demi-heure* (car c'est à moins de deux milles de Piccadilly), nous pouvons être, avec une robuste paire de jambes, dans la région la plus populeuse de toute la Terre habitable ; et, même sans jambes, tous les quarts d'heure, d'un soleil à l'autre, un omnibus vous prend pour six pence [*60 centimes*] à votre propre seuil et vous dépose dans cet endroit-là pour y attendre un autre. Nous sommes au sud-ouest de la fumée ; de sorte que durant une bonne partie de l'année nous n'en serons pas plus gênés que vous. Et même mieux, — aux vents d'est nous sommes à près de cinq milles du vieux quartier manufacturier de Londres, et la fumée est presque dissipée avant qu'elle nous arrive. Quant à la Maison même, c'est vraisemblablement la *meilleure* que nous ayons habitée. C'est une brave vieille, solide et spacieuse maison de brique, bâtie il y a cent trente ans, qui pourra voir tomber trois générations de leurs maisons modernes à la mode avant de finir ; elle a été entièrement remise en bon état par de complètes réparations, et elle a

des placards et des commodités à n'en plus finir. Notre mobilier lui est aussi bien assorti, étant tout de genre solide et *pesant*... J'aurais dû ajouter aux nombreuses qualités de notre maison qu'elle a un petit jardin derrière, où tout est encore inculte, et plein de mauvaise herbe, sauf un cerisier qui a des cerises presque *mûres*, et deux malheureux rosiers. Mais j'ai acheté un nouvel assortiment d'outils de jardinage (pour six shillings) et vais sans tarder lui laver un peu la figure. Il est pour moi admirablement commode, considéré comme *fumoir*; je peux y errer en robe de chambre et en chapeau de paille selon ma vieille habitude, et y fumer ma pipe en paix. Si les Chemins de Fer marchaient, m'est avis que vous devriez voir cela, de vos propres yeux, ma chère Mère; ce serait le plus court chemin.

De Bessy Barnet je n'ose pas encore dire grand' chose ; nous ne l'avons encore vue que peu à l'œuvre, et ce peu dit *tellement* en sa faveur. Elle est de beaucoup la travailleuse la plus rangée et la plus intelligente que nous ayons jamais eue à la maison (en exceptant à peine même Grace Macdonald), et ses façons d'agir comme ses façons d'être sont tout à fait au-dessus de la classe des domestiques. Si elle continue, et nous l'espérons, comme elle a commencé, ce sera notre devoir et notre joie de la traiter non en servante, mais en amie. De ce côté aussi, donc, nous avons pour le moment de *grandes* raisons d'être satisfaits.

Toutes choses, vous le voyez, se revêtent ici de couleurs d'Espérance ; il n'y a pas de doute que, avec le temps, elles (Maison, Place, Servante et le reste) ne se revêtent des couleurs plus ternes de la Réalité ; toutefois je pense et je compte qu'il en restera encore beaucoup de ces choses dont on pourra se vanter comme étant plus que Supportables, beaucoup pour lesquelles nous devons, en toute gratitude, remercier Qui les donne, en tâchant de les améliorer par nos bonnes actions, — ce qui est la meilleure manière d'être reconnaissants. — Je vous raconte tout, car je sais qu'il n'est *rien* (même jusqu'à notre barrique à eau), qui ne vous soit d'un intérêt maternel pour l'amour de nous.

Le Métier Littéraire va mal, quoique pas *aussi* mal que je ne m'y attendais. Je vois que j'aurai mon Livre (sur la Révolution française), *imprimé* sans frais, mais vraisemblablement c'est tout. En attendant j'ai en vue quelques articles de magazine, d'un genre léger, à composer, et qui tiendront « *la poule au pot* ». Ensuite, si mon Livre était *bien* écrit et paru, j'aurais meilleure autorité pour commencer des Conférences, etc., et ainsi, en fin de compte, cela marchera avec l'aide de Dieu, bien ou mal. S'il (1) est à « Sa gloire et pour mon bien éternel, » tout le reste n'est que poussière à côté, et une infinie petite chose. « On ne peut te soustraire

(1) Le Livre (*la Révolution française*).

à la Providence de Dieu », voilà ce qu'il y a de bon.

Pour le reste, mes Amis d'ici continuent tous à être très aimables, et font pour moi plus que je n'avais droit d'attendre, ou même de souhaiter, moi qui fais profession de ne m'appuyer sur aucun ami, mais seulement sur Dieu et sur moi-même. Hunt qui habite tout près est non seulement le plus aimable, mais le plus discret des hommes ; il n'est pas encore venu ici (ce que nous trouvons fort délicat), mais il est toujours enchanté quand je vais le voir et l'emmène promener ; or, c'est vraiment un causeur brillant et plein de sens, de compagnie bien agréable pour une promenade. Jane préfère immensément sa « poétique Quincaillerie » à tous les clinquants non poétiques (même ceux de Mrs Austin), que je lui ai montrés. Les Hunts ne nous gêneront pas, j'espère, et même pour ce qui est d'eux, ils nous feront plaisir.

Et maintenant, chère Mère, en voici sûrement assez sur Londres et sur moi pour un coup. Quant à vous et à Scotsbrig, je commence à perdre absolument tout espoir d'avoir aucune nouvelle de là-bas. Pas *un trait de plume* ne m'est encore venu aux mains d'aucun de vous ; pas même un journal : le *Courrier* n'est pas venu depuis trois semaines, je crois. Vous ne devriez réellement pas me traiter ainsi ; c'est vrai que je sais que ce n'est pas *vous*, chère Mère ; mais vous-même, si personne d'autre ne le veut, prenez en mains propres le Jour-

nal, *le Courrier*, je vous en prie, et écrivez, comme vous le pourrez, notre adresse dessus, cela, avec *deux traits* (si par bonheur vous pouvez les envoyer), me sera d'un grand soulagement. Mais vraiment j'ai tort d'accuser les autres de négligence, car sûrement il doit y avoir quelque malentendu ; ils sont trop occupés autrement, ou peut-être n'ont pas bien compris la façon d'écrire mon adresse. Dites-leur comme je les aime tous, et ne faites aucun reproche, mais priez seulement...

Oh, ma chère Mère ! combien de choses j'avais à dire pour lesquelles il ne me reste pas de temps ! Que le Père Tout Puissant vous bénisse tous, et guide tous vos pas ! Par le Temps et l'Éternité ! Soyez bénis tous !... Toujours votre affectionné.

T. CARLYLE.

5 Cheyne Row, Chelsea, Londres, le 5 août 1834.

Ma chère Mère,

... La vie ici, à Cheyne Row, va son train le plus régulièrement du monde ; rien dont on ait à tirer gloire, mais beaucoup de satisfactions pour lesquelles nous devons remercier Dieu humblement. Il y a longtemps que notre Maison est installée et rangée, et que, marchant à pas réglés, nos comptes sont tous soldés ; aussi savons-nous

dans une certaine mesure à quoi il faut nous attendre. La vie n'est réellement pas ici *bien plus* chère qu'à Puttock; on a certaines choses en moins grande quantité, mais en somme le prix auquel elle revient « finalement » n'est pas une sigrosse affaire « après tout ». Nous avons calculé que nous pouvions vivre ici, tout compris, pour deux cents livres [5.000 fr.]; et il semble que nous pourrions le faire pour moins. En tout cas nous n'aurons plus « quinze livres pour le fourrage », ou d'autres articles agaçants de ce genre, à payer, mais on aura pour son argent de réelle marchandise de quelque espèce. Sous tous autres rapports, comme vous le voyez tout de suite, je suis bien plus à mon aise ici, et je sens communément que ma place est ici ou nulle part. Le vieux pays d'Annan même me semble plus beau que jamais; souvent à l'heure calme du couchant, quand je suis seul, il se dresse devant moi avec ses tertres verts, ses clairs et rapides ruisseaux et tous les Aimés que j'ai là, sur la terre et dessous; et j'éprouve une douce et pure tendresse pour tout cela, et j'ai la foi sacrée que Dieu est là comme ici, que dans ses Mains miséricordieuses reposent la Vie et la Mort de chacun de nous dans l'Eternité comme dans le Temps. A de tels moments, le frivole caquet des gens du monde me serait un ennui inexprimable; mais ce n'est vraiment guère cela qui me dérange. Une bonne fois soyons de pierre pour les idolâtries des

hommes, et résolu à faire que *notre* petit fragment de l'Existence ne devienne pas un Songe creux et fou, mais demeure, autant que possible, une Réalité.

Je n'ai écrit quoi que ce soit pour Revues ou Magazines depuis que nous sommes venus ici, et il n'est guère probable que je m'y mette. En fait, j'incline plutôt à abandonner toute cette méchante besogne et à chercher soigneusement à découvrir quelque champ plus libre où travailler. Rien ne peut dépasser la frivolité ou même la malpropreté déshonorante de la Littérature en général en ce temps. Mais qu'y faire? C'est précisément là ce que tu as reçu mission *d'amender!* La Revue de Mill doit toujours marcher, vers le premier de l'an prochain; à celle-là il est possible que je collabore un peu, mais là même j'attendrai de voir venir avant d'y prendre aucune assiette *bien fixe*. Mon avant-dernier Livre (1), que *Fraser* a publié, vient enfin heureusement d'être fini d'imprimer ces derniers jours. J'espère en envoyer, à vous et à quelques autres, un exemplaire complet vers le commencement du mois prochain par le Libraire de Dumfries. Vous aurez tout loisir de le lire et de le juger; tout en le trouvant bien bizarre, vous pourrez ne pas le trouver tout à fait vide et faux. On n'y a pour ainsi dire pas fait attention, que je sache,

(1) *Sartor Resartus*. (Note du traducteur.)

X dans ces régions-ci, — détail nullement surprenant ou lamentable. D'autre part, mon Ami d'Amérique (1) (celui, vous devez vous le rappeler, qui vint à Puttock) m'a envoyé, il y a huit jours, une Lettre de remerciements pour ce livre, la plus encourageante qui soit (avec deux beaux Livres américains, en cadeaux), et il me prie de continuer pour l'amour de Dieu, car, dans les coins les plus reculés, aux extrémités de la terre, il y a des hommes qui m'écoutent et m'aiment. Cette Lettre, qui m'a fait un bien réel, et qui vous fera (à vous, la Mère du Philosophe) grand plaisir, vous sera envoyée. Je voulais vous l'envoyer aujourd'hui, mais je crains que celle-ci ne soit déjà trop lourde. Les imbéciles ont beau brailler pour ou contre, cela ne signifie *rien*, car ce qu'ils font et *rien*, c'est exactement la même chose. Mais que des gens sincères, qu'un seul homme sincère en ait l'âme touchée, voici qui est d'un très haut prix. Cependant j'emploie toutes mes journées à préparer un nouveau Livre (sur la Révolution française), et je pense, si je demeure en bonne santé, que selon toute apparence il sera sous presse, avec mon nom dessus, au commencement du printemps. J'y mettrai tout ce que j'ai de meilleur et de plus vrai en moi; faites pour moi des prières et des vœux ! Cette besogne me donne pas mal de peine. Je vais une ou

(1) Emerson. (Note de Norton : *id.*)

deux fois par semaine au British Museum pour les Livres dont j'ai besoin à cet effet ; ce sont là presque mes seules occasions de visiter cette partie extrêmement tumultueuse de la cité, qui est au moins à quatre milles de moi. Je marche lentement le long du côté ombragé de la rue, et je reviens lentement vers quatre heures, souvent fumant un cigare, et me sentant plus ou moins indépendant de tous.

Plusieurs de nos amis (les Buller par exemple) ont quitté la ville. Nous avons fait, du moins Jane a fait, une nouvelle connaissance, dont nous augurons le mieux du monde ; celle d'une Mrs Taylor. C'est une jeune et belle lectrice de mes œuvres et « l'amie très chère » de Mill ; pour le moment, elle nous semble être « tout ce qu'il y a de distingué », et bien d'autres choses encore. Nous verrons comment ça ira. Nous devons dîner chez elle mardi... Hunt, ni les Hunts, ne nous dérangent pas plus qu'il ne nous convient. Il vient nous voir quand nous le faisons demander ; il cause, il écoute un peu de musique, même chante et joue un peu ; il *mange* (sans assaisonnement d'aucune sorte, ou seulement avec un peu de sucre) l'assiette de porridge qui lui est dévolue, et s'en va son chemin. Sa tournure d'esprit et la mienne sont absolument aux antipodes ; chose qui le désole beaucoup, — pas moi ! Il explique cela par mon « éducation presbytérienne », — dont je lui dis toujours que

je suis à jamais heureux. Il cause tout le temps de « bonheur » et il me paraît être le plus malheureux des hommes avec qui j'aie jamais causé...

Coleridge, un homme de Lettres très connu d'ici, de qui vous pouvez m'avoir entendu parler, est mort il y a quelques jours, à l'âge de soixante-deux ans. Un apothicaire l'entretenait depuis plusieurs années ; sa femme et ses enfants se tiraient d'affaire ailleurs comme ils pouvaient. Il était incapable de rien gagner, incapable de s'occuper diligemment à une tâche dure ; il s'était abandonné à l'opium et à des rêveries poétiques et philosophiques. Rarement voit-on gaspiller davantage un meilleur talent. Pourtant malgré ça c'était un homme pieux et qui a fait quelque chose, soit par l'écrit, soit par la parole. Parmi les Littérateurs de Londres il n'a pas laissé son égal ou son second. Que la paix soit avec lui.

Me voici au bout, chère Mère ! Mes fraternelles tendresses à *tous*, y compris Jenny. Jane n'est pas ici en ce moment pour joindre les siennes, mais elle serait bien fâchée si elles n'étaient pas toujours sous-entendues. Tous mes vœux pour vous tous ! Votre Fils affectionné,

T. CARLYLE.

5_Cheyne Row, Chelsea [Londres], le 23 octobre 1834.

Ma chère Mère.

... En attendant, je travaille à mon Livre (1), qui est l'unique affaire dont j'aie à m'occuper à présent. Il ne marche pas trop mal ; j'en ai bel et bien fini trois petits chapitres, et donc la *roue rouillée* est en branle, et je devrais croire que, comme « un tour commencé », il est à moitié terminé. Une fois que je suis bien lancé dans mon ouvrage, je me moque comme d'un zest de tous les empêchements de cette tanière du Diable qu'est ce monde, fût-elle deux fois pire. Toi aussi, comme je me le dis, tu as une petite parcelle de don, c'est Dieu qui te l'a donnée, le Diable ne l'enlèvera pas ! Malheureusement je ne peux pas courir à Scotsbrig quand j'ai un bout de besogne de fini ; mais vous le voyez, j'écris, ce qui est le meilleur après ; et bientôt je courrai aussi vous retrouver (si la bonne Providence le permet), et vous conterai tout un sac de nouvelles ! Il y a ici des masses de besogne pour moi, et aussi cent mille individus plus mous que moi qui gagnent leur vie ; je siffle donc l'air de Johnny Cox (2), et ne crains rien. Qu'on traite bien

(1) *La Révolution française*. Note du Traducteur.)

(2) Air populaire écossais, que chantait souvent la Mère de Carlyle. (*Jden.*)

A

ou mal ma pauvre *Révolution*, ou qu'on n'y fasse pas la moindre attention si on le préfère ; un fait demeure absolument incontestable, c'est que s'il est une tâche que Dieu m'a donnée à accomplir, elle ne *peut* pas ne pas être accomplie ; et il faut « apprendre à se contenter de cela ». Jane incline cependant à imaginer que ce Livre-ci sera d'un genre plus lisible ; il sera sûrement le mieux que je puisse faire, ces circonstances étant données. Après cela si les gens veulent le lire, nous leur souhaiterons d'en tirer profit... Je crains bien que vous n'y compreniez rien, ou pas grand'chose, à *Teufelsdröck* (1), que cependant je suis très content de savoir que vous avez... Faites de votre mieux pour lui ! En tout cas qu'il vous soit un gage de ma tendresse. Dans quelque temps vous aurez ce « plus lisible » auquel je travaille.

Nos amis rentrent tous maintenant ; nous étions dernièrement chez Mrs Austin (qui a été à Jersey, en France, etc., et qui revient aussi affectueuse, que jamais) ; Mill est resté longtemps avec nous hier soir ; nous avons vu les Cunningham (2), etc., etc. Mais nous passons très confortablement nos soirées sans compagnie, je lis pour la besogne du lendemain, ou même j'écris quand la tâche est en retard. La situation abritée de Chelsea est maintenant

(1) *Teufelsdröck*, le héros de *Sartor Resartus*. (Note du Traducteur.)

(2) Le paysan poète écossais, Alain Cunningham. (*id.*)

à notre avantage, les coups de vent d'octobre n'ont pas de prise bien sérieuse sur nous ; nous avons aussi eu un temps sec et agréable (jusqu'à ces derniers jours), meilleur que le vôtre, je le crains. Nous avons relativement peu vu les Hunts depuis plusieurs semaines : ils ont la maladie chez eux et de bien lourds soucis. Pauvre Hunt ! Je le tiens pour un des plus naïfs parmi les hommes que j'ai vu avoir taille d'homme : c'est un enfant dans sa pure naïveté, bien que ses cheveux soient gris et que son visage soit sillonné de bien des chagrins. J'ai fait aussi connaissance de quelques nouvelles personnes, certaines non sans valeur ; je n'ai rencontré que du respect et que de la bienveillance chez toutes... Finalement nous nous sommes installés au premier aujourd'hui, car je ne puis plus écrire sans avoir du feu et cette chambre-ci est plus grande que la *moitié* de la chambre du rez-de-chaussée, dont nous sommes obligés de fermer la porte à deux battants en hiver. Aussi Jane est ici à coudre, et moi en avant d'elle (à l'une des trois fenêtres) et tout est ainsi pour le mieux

3)

Chelsea, 24 décembre 1834.

Le pauvre Edward Irving, comme vous l'avez su, a terminé son pèlerinage. Je m'attendais à cette

fin, mais pas sitôt ; la nouvelle de sa mort, que Fraser, le libraire (un de ses anciens auditeurs), m'a communiquée brusquement, m'a frappé profondément ; et la mélancolie de toute son histoire, et de la façon dont elle s'est achevée, a continué à grandir en moi pendant dix jours après. Oh ! quel tourbillon farouche de ténèbres est ce monde ! Comme ses plus douces flatteries ne sont qu'ensorcellements et précipitent les hommes aux portes de la nuit ! Rien n'est plus clair pour moi ! Irving a été rendu à moitié fou, et finalement a été tué simplement par ce qui jadis a paru être une fortune enviable, et par l'emprise qu'elle a eue sur lui : cela l'a tué aussi sûrement (quoique un peu plus lentement) que si ç'avait été une dose d'arsenic sucré ! J'ai bien du chagrin à propos de lui : il y a dix ans, quand je suis venu ici pour la première fois, quelle presse et quelles ruées ! Sa maison ne désemplissait pas de curieux oisifs ou à demi sérieux, avec leurs voitures et leurs suites, et *maintenant*, hélas ! tout est fini, parti comme une vision trompeuse ; et tout est solitude, abandon, — et sa maison ne le connaît plus ! C'était un *brave homme* pourtant : ceci je le crois de tout mon cœur, et ses fautes, nous pouvons l'espérer, ont été amplement expiées dans cette vie ; et maintenant, que sa mémoire, — comme on le doit aux justes, — soit consacrée parmi nous ! A tout prendre, je n'ai pas trouvé un autre homme comme lui. Je n'oublierai jamais ces derniers temps où je l'ai

vu ; je souhaitais ardemment l'assister, le délivrer, mais je n'ai pas pu le faire. Mon pauvre, premier ami, mon premier et mon meilleur ami ! Le libraire Fraser s'est adressé à moi pour écrire un mot à propos de lui ; ce que j'ai fait, et après beaucoup de tiraillements de ci et de là — j'en ai l'assurance aujourd'hui — il va enfin être imprimé (dans quelque voisinage convenable, car nous étions en désaccord à ce sujet), dans son magazine. Je vous en enverrai un exemplaire, et un autre pour sa mère, que vous pourrez lui remettre vous-même. Allez voir la pauvre vieille veuve abandonnée ; cela lui fera du bien et à vous aussi. Dites-lui que son fils ne vivait pas seulement pour ce monde du Temps, mais pour l'Éternité aussi ; qu'il a combattu le bon combat selon notre humble foi, et qu'il n'est pas *mort*, mais qu'il sommeille. Il est peu de femmes que je plains plus que la pauvre vieille Mrs Irving en ce moment ; il y a peu d'années tout prospérait avec elle : elle avait des fils, une maison heureuse ; elle pouvait dire : « *O ! Edward ! je suis fière de toi* » : maintenant « le soc destructeur a passé sur elle », et tout a fui.

... Jamais l'hiver n'a été plus beau que celui que nous avons eu ici : à peine une goutte de pluie, à peine une journée de tempête, et voici le plus beau froid sec. Nous sommes venus au premier étage maintenant, dans mon cabinet de travail, qui est une chambre plus chaude et plus gaie. L'apparte-

ment inférieure est de *deux chambres* avec entre elles une porte à deux battants, pour n'en faire qu'une, et qui vaut mieux en été. Celle-ci est réellement belle et spacieuse, aussi large que notre grande chambre à Scotsbrig et un peu plus longue; toute boisée autour, avec une cheminée à sculptures curieuses, qui a un air de solidité antique et vénérable; elle a trois fenêtres qui s'ouvrent au sud-ouest sur la rue, des jardins potagers, puis des maisons, et (quand le vent souffle) sur un *clair* ciel bleu. Il y a des maisons ici louées à trois cents livres (7.500 francs) l'année, qui, au fond, ne sont pas meilleures que celle-ci, ou même ne sont pas si bonnes...

Je suis en pleine bataille avec mon Livre, j'ai très convenablement rasé la Bastille, et je suis *résolu* (hélas ! en vain, je le crains bien) à en avoir fini avec la Première Partie samedi soir. J'avance plus lentement que je n'avais cru, et l'ouvrage s'allonge sous mes mains, de sorte que je crains d'avoir à en faire deux volumes. Mais si la qualité n'en est pas *mauvaise*, ceci ne sera pas un inconvénient. Nous devons « faire du mieux que nous pouvons ». Ne craignez pas que je me surmène. Je suis très régulier; je déjeune vers neuf heures, travaille jusqu'à deux heures, puis sors me promener jusqu'à quatre heures, et, après dîner rarement travaille davantage, sauf pour lire ou pour quelque chose de ce genre. Les routes populeuses, parcs et rues,

sont des promenades très intéressantes, tant y est pressé le va-et-vient de la vie. Je me suis payé un pardessus (en drap brun, avec un col de fourrure) : c'est un vêtement extrêmement commode, avec lequel je me promène, par les temps les plus froids, aussi chaud que pâté. J'ai aussi un chapeau neuf, et vendredi matin je dois avoir une nouvelle redingote (vert très sombre); voilà vraiment un homme fort élégant! La pauvre Jane a le pied brûlé : la servante lui a jeté de l'eau bouillante dessus, au lieu de la verser dans la cafetière : la pauvre Dame est donc prisonnière, mais elle va mieux. Notre servante, qui a accompli cet exploit, est le plus brave cœur, et la plus travailleuse des souillons. Nous estimons, après tout, qu'elle vaut bien mieux qu'une voleuse ou qu'un escroc, comme le sont bon nombre d'entre elles.

Rien de plus ce soir, chère Mère ! J'écrirai de nouveau sans tarder, peut-être ajouterai-je un mot sur l'enveloppe. Dieu soit avec vous, chère Mère !
Votre affectionné,

T. CARLYLE.

Chelsea, Londres, le 29 janvier 1835.

Ma chère Mère,

... J'ai dit à Jeanne de vous prendre douze feuil-

les de papier *rayé* à Dumfries, et de vous les expédier à mon profit ; selon moi vous n'avez besoin que d'avoir des lignes droites tracées pour vous pour écrire aussi bien qu'il est nécessaire. Vous irez plus lentement que certains d'entre nous, mais vous pourrez toujours commencer à temps et remplir votre feuille sans avoir besoin de personne. J'ai bien recommandé à Jeanne de faire attention au papier, de sorte que désormais c'est vous que ça regarde. La Lettre que vous m'avez envoyée était bien gaie et m'a fait grand plaisir ; je pouvais vous imaginer tous, réunis dans la paix et la bonne volonté, et vous voir en train de faire le marché, saler le bœuf, et occupés à toutes les besognes de l'hiver... Ma propre besogne ici avance du mieux qu'elle peut. Je tiens beaucoup à une absolue exactitude (chose que je trouve avoir été extrêmement négligée de mes prédécesseurs) ; le résultat est que j'ai beaucoup de recherches à faire et de grands dérangements, mais quand on est à faire quelque chose, il faut que cela *soit fait*. Une mauvaise besogne finit toujours, un jour où l'autre, par se trahir ; tous partout et toujours devraient se refuser à faire de mauvaise besogne. Quant à l'accueil que j'aurai, impossible d'essayer de savoir, et ma foi, c'est à peine si j'en ai un souci quelconque. Ceux qui jugent des Livres et des Hommes en ces temps-ci sont de pauvres hères, dépourvus de sagesse, et même de sincérité, ce qui est la première

condition pour acquérir de la sagesse. Il faut subir la nécessité de les laisser dégorger leurs absurdités, et n'y pas prendre garde plus qu'au croassement des corbeaux, dont la voix *n'a pas* à servir de guide aux hommes ou aux femmes. Si j'écris quelque chose qui ait un sens, *il ne se peut pas* que ce sens se perde. Celui qui m'a *donné* ce sens en prendra le soin qu'il faut. Je voudrais bien, cependant, en avoir fini ! Mais il faut d'abord que je ne quitte pas mes outils, il n'est pas d'autres moyens. Les arbres seront tous feuillus, et les champs couverts de marguerites que je ne verrai pas encore la fin de loin. N'importe, j'irai jusqu'au bout, tant qu'il me restera vie et force. Quant au reste, chère Mère, ne soyez pas inquiète de l'état de ma santé ; chaque jour je comprends davantage que le moyen *le plus économique*, c'est de ne pas me surmener ; et réellement ma santé reste merveilleusement bonne. Vous le voyez, je suis en ce moment en train de m'accorder dix jours de demi-récréation. Vers le temps où vous lirez ceci j'espère être de nouveau en plein travail.

Les Buller sont venus vivre à Londres. Mrs Buller croit que la santé de Charles serait meilleure si elle était ici pour en prendre soin. Elle a pour Charles un attachement qui fait presque peur, et je crois que s'il venait à mourir, elle en mourrait aussi ; il n'est pas prudent de s'appuyer à ce point sur une créature terrestre. Charles, cependant, est

réellement un brave garçon, et sa situation est plus brillante chaque jour; mais on ne saurait guère augurer de grandes choses de lui, tant il est inconstant, non en ce qu'il se propose, mais dans ses crises de travail. Lui et sa mère, et eux tous sont des Radicaux finis, et résolument. C'est aussi ma façon de voir; mais je trouve peu de profit à le crier sur les toits : la *rebellion* contre une autorité quelconque ne mène jamais à rien; elle ne fait que provoquer de la colère et de piètres sentiments et de la douleur, qui sont du Diable plus que de Dieu. Nous devons dîner chez les Buller ce soir. Il y a trois jours que je n'ai été en ville, mais j'ai pris de l'exercice en bêchant le jardin, dont j'ai remis un quart en ordre. Vous jugerez combien la terre est sèche du fait que je puis bêcher en cette saison. C'est vraiment et ç'a été le plus bel hiver dont j'ai souvenir...

Chelsea, le 17 février 1835.

Ma chère Mère,

Je crains de n'avoir pas tenu ma promesse ni mon dessein envers vous, aussi fermement que j'aurais dû, en fait de correspondance; c'est le pou-

voir qui manque, non le vouloir. Depuis quelque temps j'ai si peu bougé d'ici où me tient ma tâche quotidienne que le monde m'est presque étranger : je ne prête aucune attention à ce qui s'y passe ; les jours et les semaines fuient sans que j'y prenne garde et je suis stupéfait de les trouver en allés. Vous recevrez le Journal, toujours heureusement avec ses *deux traits*, et ne serez pas inquiète de moi. D'ailleurs je pense que vous connaissez assez ma coutumière régularité pour être bien sûre que si quelque chose de vraiment grave arrivait, je ne vous le laisserais pas ignorer. Quant à l'*embarras* de mettre le Journal à la Poste, il ne faut réellement pas en parler ; je sors tous les jours faire une promenade et presque toujours je vais de préférence du côté populeux de la Ville (tout de suite après le Bureau de Poste) ; le vacarme de ces fils d'Adam, mes frères, m'est un régal. Quelle différence avec la solitaire flânerie méditative aux flancs du coteau de Glaisters (1) ! Jen'y pense jamais aujourd'hui sans une sorte de frisson d'effroi, — sans être heureux d'être parti de là. — Mais c'est juste, je devrais être plus attentif à vous écrire, et je le serai (ce brigand de Livre une fois fini) ; mieux, on peut espérer se revoir avant qu'il soit longtemps, ce qui sera même bien préférable.

La Lettre de Jack quand elle est arrivée m'a rap-

(1) Craigenputtock. (Note du Traducteur.)

pelé que je n'avais rien su de l'Annandale depuis la dernière fois que je lui ai écrit ; et aussi que je ne vous avais pas écrit de nouveau comme j'en avais l'intention. Il va bien, le digne Docteur : et il parle de revenir ! Cette dernière maladie de Lady Clare semble lui avoir créé une situation embarrassante et je crois qu'il s'est arrangé avec une grande loyauté et une réelle sagesse, vraiment *très bien*. La « Médecine homéopathique » dont il parle est une chose dont les pauvres *Nigauds* mènent grand bruit par ici aussi. C'est sans doute une des illusions les plus belles de son temps, pour autant que j'y voie quelque chose. Ni par amour, ni pour de l'argent qu'on n'ait *rien* à faire avec des illusions nulle part ou en aucun temps ! Je suis certain que John va nous revenir *grandi* sous bien des rapports : j'espère que nous allons tous nous retrouver de nouveau, dans la joie et non dans la peine.

Quant aux événements qui me concernent ils se réduisent presque à rien, sauf le lent mais opiniâtre progrès que fait mon pauvre Livre. *Je ne peux pas* l'écrire vite ; je pourrais bien l'écrire vite, si je voulais l'écrire mal ; mais j'ai résolu de ne pas le faire, — délibérément du moins. Il sera assez mauvais *contre* ma volonté. Oh ! que n'ai-je fini ! Mais patience, patience ! il n'y a qu'à *continuer*, — comme nous faisons en moissonnant à Cressfield ; même si on ne coupe qu'une gerbe, celle-là

du moins n'est plus à couper ! Après tout rien ne sert de courir ; on ne fait rien qui vaille en *se pressant*. Mainte fois j'ai pensé à la méthode de travail de mon cher Père, lui qui allait « sans hâte, sans repos » ; et qui fit de cette façon l'extrême, je dois bien le croire, de ce qu'il *pouvait* faire. Je ne suis pas aussi sage dans mon métier, lequel, à dire vrai, est plus difficile à exercer avec sagesse.

Quoi qu'il en soit, n'allez pas vous figurer que je travaille à m'en rendre malade. Non, sur ce point-là je ne suis pas au-dessous de mon état ordinaire ; plutôt au-dessus, dirais-je, car je n'use d'*aucun* médicament maintenant, — et par exemple, hier j'ai marché plus de huit milles (d'ici l'ancienne maison des Bullers, et retour ; ils habitent maintenant une maison nouvelle à un mille et demi plus près de nous) avant le dîner et je n'étais pas le moins du monde fatigué ! Je suis toujours dans un *nouvel* état de santé non pas celui où j'avais contume d'être. Mieux, j'imagine parfois que je vais recouvrer la pleine santé de nouveau, et faire un jeune homme alerte, — ayant passé la quarantaine ? En moi-même je me sens très jeune, et je me sens *grandir*, comme quand j'avais dix-huit ans ; c'est le plus grand bonheur. Quant à mes chances ici, et, en fait, quant au monde et aux voies du monde, à *sa* façon d'en user bien ou mal à mon égard, je ne puis dire que j'en ai le cœur désolé ni que je m'en désolerai ; ce monde est

le monde de Dieu, et j'y suis travailleur de Dieu ; c'est assez pour moi si je puis *être* cela ! Il me semble voir de mieux en mieux que je ne me suis pas entièrement mépris sur ma vocation à ce point de vue, et quant au reste : notre Créateur est *bon*, il nous donnera de la force en proportion du fardeau. Jusqu'ici l'aspect de la Littérature en tant que métier est rempli des contradictions les plus misérables ; et je ne vois pas comment un individu quelconque qui cherche plus que de quoi manger, et qui veut *posséder*, non cheval et voiture, mais une conscience, peut y faire grand'chose de bon, sous le rapport de l'argent. En y travaillant, je n'ai pas non plus trouvé ce métier bien favorisé au point de vue de l'*aise* ; au total, s'il ne se fait pas voir sous un jour plus attrayant, je vais m'en débarrasser et chercher du pain *autrement*.

On peut se procurer du pain ailleurs. Mais je continuerai à penser et à écrire ma pensée (selon les forces que j'ai reçues du Ciel), et je ne demanderai pas autre chose au Ciel. En conséquence je doute s'il existe quelqu'un à Londres, ayant un « capital fixe » aussi exigu, qui porte une tête aussi libre et se laisse moins bousculer par homme ou bête, qu'un « certain Carlyle de Craigenputtock », un digne homme, — dont un des orteils lui fait mal en ce moment, ce qui est son grand grief. La vérité, chère Mère, est que je suis *plein* de ma tâche, et que je la vois s'avancer, et je crois que c'est là plus

que Sa Majesté peut-être n'en peut dire; et cela devrait me suffire. Le Livre ne me rapportera probablement pas d'argent; mais je peux m'en passer; et s'il était fini, et si j'avais le champ libre, Je pourrais écrire encore un ou deux « Articles ». On dit que ça va être un Livre assez supportable; un Livre bizarre, oui, un Livre *très* bizarre. — Le pied de Jane est tout à fait guéri, et sa santé, me paraît-il, aussi bonne qu'elle a été depuis longtemps. Nous continuons ici à vivre fort paisiblement; nous nous *permettons* une tasse de café chaud à huit heures en manière de déjeuner; puis elle descend et me laisse la chambre pour y griffonner jusqu'à une heure ou deux. Ensuite je sors ou bêche jusqu'à quatre heures; après, le dîner, de simple côtelette de mouton avec des *patates*; un peu de musique, de lecture, ou une fois le temps quelque visiteur ami sérieux (nul *farceur* n'est en peine de venir si loin), et ainsi à dix heures arrive notre porridge, et « tout finit » de très innocente façon...

Et alors, quand doit arriver la feuille réglée? Je suis pressé d'avoir des nouvelles complètes de vous, de savoir comment vous allez, ce que vous faites... Oh! quel bonheur que vous soyez toujours à même d'aller si bien! Quelle âme sensée, soumise et confiante est la vôtre! Je vous remercie, chère Mère, mille fois des leçons que vous et mon Père vous m'avez enseignées. Elles me sont plus pré-

cieuses que l'or fin... Jane vous envoie à tous ses tendresses. Bonne nuit, chère Mère.

Toujours votre affectionné,

T. CARLYLE.

Chelsea, le 25 mars 1835.

Ma chère Mère,

J'avais projeté de vous écrire avant-hier soir, comme vous avez pu peut-être le remarquer sur le journal; mais un petit homme est venu qui a pris pour lui toute la soirée que je vous destinais. Il s'est trouvé, cependant, que cela « valait probablement tout autant », car le lendemain est arrivée la Lettre romaine de John, qui maintenant peut accompagner la mienne, et donner plus de valeur à la marchandise. Nous avons, comme dit John, bien de la chance, et nous devrions nous réjouir d'avoir si régulièrement des nouvelles les uns des autres. Je n'ai plus qu'une chose à désirer, puisque *vous* avez tardé si longtemps, c'est que nos Lettres ne se « jettent » pas de nouveau « le nez l'une sur l'autre »; cependant, même dans ce cas, je vous enverrai une réponse d'autant plus vite, et rétablirai l'ordre ainsi.

Jack, comme vous verrez, n'a pour nous que de

bonnes nouvelles : la meilleure est qu'il sera (peut-on espérer), en route pour nous revoir « vers la fin de juin ». Je lui ai répondu hier soir ; et je n'ai pu qu'être de son avis, entre autres choses, quand il estime qu'il vaudrait tout autant que ses voyages finissent après celui-là. Il aura des fonds pour tenter de s'établir quelque part, et s'il trouve la chose faisable, il devrait la faire. L'argent dont il parle sera expédié comme la dernière fois ; je vous en avertirai, et vous devrez aller à Dumfries, ce qui, si Harry est en état, ne vous fera peut-être pas du mal. Quant à la question de savoir si vous recevez *l'annuel* (ou l'intérêt), régulièrement, je n'ai pu y répondre, mais j'espère que vous le toucherez. Si non, adressez-vous à ces gens, je vous en prie, et faites-les payer. Je n'ai jamais su si les maisons d'Ecclefechan avaient été réparées convenablement, ou si ces loyers rentraient ; vous ne vous plaignez de rien, — mais indubitablement vous *pourriez* avoir des raisons de vous plaindre, et je devrais les connaître. En attendant, chère Mère, quelle satisfaction pour moi de savoir que vous êtes de ceux qui ne cherchent pas appui et protection dans des maisons d'Ecclefechan, ni dans aucune Maison ou Possession sur cette pauvre Terre ! Je le sens bien, que seule une foi *comme la vôtre* peut rendre tolérables et même faire pour nous, de cette Terre et des biens qui nous y sont étroitement mesurés, des sujets de gratitude. La bonne humeur

et la sagesse que vous montrez à vous accommoder de tant de vicissitudes, et grâce auxquelles on vous voit demeurer toujours vous-même au milieu d'elles, devraient être une leçon pour moi et pour nous tous.

Je viens d'avoir besoin d'un peu de votre foi, cela en un *accident* (ce qu'on appelle *accident*) des plus inattendus, qui m'est arrivé, et dont je n'ai pas voulu vous parler jusqu'à ce que j'aie pu vous dire non seulement que je m'en remettrai, mais que je m'en étais remis. Du courage, donc, tout va mieux, (et tout est pour le mieux, j'en suis convaincu) et je vais maintenant vous raconter l'affaire complètement. Je résume tout d'un mot : le *Premier volume* de mon Livre est absolument anéanti ! Mill, à qui je l'avais prêté à lire, et pour écrire des notes (car il connaît la question), et qui était plein d'admiration pour ce bout de besogne, l'avait négligemment laissé traîner par sa maison ; quelqu'un de ses gens le vit, le déchira comme papier de rebut et quand il s'en aperçut, il ne restait plus que deux ou trois fragments de feuillets. Il est venu ici me voir, dans un état qui ne semblait pas loin de la démence, et il m'a bégayé (car il pouvait à peine parler) cette misérable nouvelle. Je suis fort heureux d'avoir si bien supporté le choc, car il fut rude. Pas un instant je n'ai bronché, et pour le lendemain matin toute l'amertume s'en était allée, et j'étais résolu à voir en cette affaire le doigt de

A

la Providence ; elle signifiait simplement que je devrai écrire le livre de nouveau plus vrai qu'il n'était. Ma petite Dame aussi m'a fidèlement soutenu, et elle a été très bonne, et très brave. Après donc avoir terminé le nouveau Chapitre auquel je travaillais, je me suis fermement mis à recommencer, et j'ai achevé aujourd'hui le premier Chapitre du tout une seconde fois, sûrement *pas plus mal* qu'il n'était ; chose qui m'a grandement réconforté, car je vois maintenant que je *peux* le faire, ce dont, avant d'avoir essayé (l'affaire était si agaçante), je n'étais pas sûr, si ce n'était que j'étais déterminé à me « forcer à le faire ». « Ne perds donc pas cœur ; si tu perds cœur, tu perds tout. » Je vous assure que je crois vraiment que le Livre n'en vaudra que mieux. Il ne faut pas que j'oublie de vous dire que le pauvre Mill m'a, le lendemain, envoyé un mot qui me suppliait ardemment de lui permettre de me payer ce que l'argent pourrait payer ; à quoi, comme à une chose sensée, j'ai consenti. Il m'a donc bientôt après envoyé un chèque de deux cents livres [5.000 francs], que cependant je lui ai retourné le jour même, en lui disant que c'était juste *deux fois* la somme convenable. J'ai vu Mill depuis, et nous en avons reparlé. Aujourd'hui il m'a envoyé une autre Lettre, désirant encore que je m'en tienne à la première somme, ou à quelque chiffre supérieur au mien. Mais je lui ai expliqué que cent livres était bien tout

ce que j'avais dépensé pendant le temps où j'écrivais mon Livre. Et ainsi j'imagine que nous allons accepter cette évaluation ; car si quelqu'un m'avait demandé à jeter au feu mon manuscrit et m'avait dit : « Combien en voudriez-vous ? » je n'aurais pas donné de réponse définie, — sauf que j'aurais été *bien, bien peu accommodant, sûrement !* C'est dans ces termes assez généreux que l'affaire s'est conclue. Un autre point que j'ai soulevé, c'est qu'on n'en *parlât jamais* (sauf à vous, à Jack et à la famille), jusqu'à ce que tout le dommage soit réparé.

De sorte que, vous le voyez, chère Mère, je n'aurai pas l'occasion de *gagner* ma Robe de chambre cet été : mais vous me la donnerez à crédit, j'ose croire. Mon seul objet est maintenant de recomposer la partie perdue pour le temps où John pourra être attendu. Je mettrai alors mon ouvrage de côté pour un instant, et le reprendrai ensuite ; peut-être en écrirai-je une partie près de *vous*. Il promettait vraiment d'être ce que j'estime un assez grand Livre (et j'en possède encore une Partie), mais on peut penser que, une fois le *cœur rebelle* contraint à y travailler en paix, il ne sera pas pire qu'il n'était, *meilleur* au contraire, car je le sais mieux. Vous ne sauriez croire quel soulagement j'éprouve à sentir que je fais un travail honnête dans la création de Dieu, que je sois ou non payé pour cela ; je n'ai pas eu de contentement pareil

depuis bien des années. Le grand tumulte de Londres m'est un grand beau Tableau mouvant ; je lui dis avec la plus grande bonne humeur : « Toi, va ton chemin, je vais le mien. » Il n'est pas de joie au monde qui vaille celle-là.

Je dois ajouter, d'ailleurs, que nous ne sommes pas mal dans nos affaires, ni mal en aucune manière, mais réellement *bien*. J'imagine que nous avons un petit cercle de société ici considérablement supérieur à celui de Sa Majesté, ou de Son Excellence de Wellington ; car il se compose d'hommes et de femmes d'esprit droit et vraiment peu ordinaire (fort rares, au train dont va le monde), et la considération dont nous jouissons n'est pas chose qu'on peut gagner à faire courir le plus bel attelage du monde, ou à dépenser journallement des valeurs foncières. C'est là de quoi se réjouir vraiment, mais par-dessus toutes choses qu'on puisse aussi s'en passer. « Occupe-toi de tes affaires ! » Tel est le grand secret, les autres ne peuvent te faire ni bien ni mal. — Quand nous nous retrouverons (comme j'espère que la Providence le permettra), je vous parlerai de tout ce qui concerne les gens que nous fréquentons. Nous avons fait la connaissance d'une femme très remarquable, depuis que je vous ai écrit : une Miss Fenwick (du Nord du Pays de Durham ou du Northumberland). C'est une femme assez âgée, qui a une déformation de l'épine dorsale, mais qui autrement a l'air vraiment

bien. Je dis souvent qu'elle est la personne la plus sage, — parmi hommes ou femmes, — que j'aie rencontrée à Londres. Je suis bien navré qu'elle ne soit ici qu'à titre de visiteuse (chez un certain Henry Taylor, — homme très honorable aussi), et qu'elle doive partir pour le Devonshire ou pour quelque comté par là en avril. C'est dans cette maison que Jane et moi dernièrement avons vu Wordsworth, qui passe pour le plus grand homme de Lettres de l'Angleterre aujourd'hui. C'est une bonne espèce d'homme, mais, « hélas ! ma brave femme, rien qu'une touffe de plumes ! » (1) quand on en vient à le peser ! Nous avons été très contents, néanmoins, sinon de le voir, du moins de l'avoir vu, et sommes revenus satisfaits. Mais, en bonne vérité, nous n'avons pas beaucoup de société ; à peu de choses près nous n'avons, je crois, que tout juste ce qu'il faut. Tous les soirs nous pouvons nous asseoir, bien tranquilles, à nos Livres ou à nos Papiers, et nous ne trouvons pas que nos soirées soient perdues. Et puis, quand on frappe à la porte, on n'en a que la conscience plus nette pour recevoir la visite. D'ailleurs n'importe quand, nous pouvons sortir voir quelqu'un. C'est bien autre chose qu'à Puttock, à quoi, à vrai dire, je ne pense jamais sans éprouver que nous avons bien fait

(1) Un vieux pasteur excentrique de Dumfries, achetant une voilaille et la soupesant dans sa main, s'était servi de cette expression.
(Note de Mary Carlyle.)

d'en partir. — Quant au reste, ma chère Mère, il ne faut pas songer que je me surmène de travail, non, je vous l'assure, je me promène aussi régulièrement que possible, sans souci du mauvais temps, ni du reste : les oiseaux chantent dans les parcs, ou bien j'ai des visites à faire ; tout est très intéressant même si on ne pouvait que regarder. Ma santé n'est sûrement pas pire qu'elle n'était, mais meilleure.

Cet après midi je suis allé au Bureau de Poste de Charing Cross (qui reste ouvert plus longtemps), avec la lettre de Jack. Qui croyez-vous que j'ai rencontré trotinant dans Pall-Mall? Notre Lord Jeffray, qui venait d'arriver depuis deux heures! J'ai été tout content de voir le petit homme, plus content, je crois, que lui de me voir (car cette chaire d'Astronomie *lui* tient au cœur, pas à moi!) Mais cela ne fait rien ; je lui ai donné ma carte, et il viendra nous voir avant de retourner en Ecosse à ses affaires de Tribunal. Il avait l'air grisonnant et poudreux : « comptez là-dessus », comme disait une vieille du comté de Roxburgh, « quarante ans ça vous change une fille », — et un gars aussi ! J'ai vu à Hyde Park, il n'y a pas longtemps, un autre individu, encore plus bizarre, de notre connaissance. Il faisait un temps superbe et les gens du monde se promenaient tous dans leurs attelages ou aux courses. Comme je descendais à travers la foule, un personnage me frappe. C'était une espèce

de maigre échalas, boutonné dans un grand pardessus blanc, dans le collet duquel (qui se dressait d'une longueur d'un pied ou plus sur son cou), sa tête et même son chapeau *disparaissaient*. Les yeux clignotants, la mâchoire inférieure en avant, toute la figure plissée de rides, tout ce tableau s'avavançait d'une allure de grand trot impuissant. C'était « notre Hoddam, monsieur (1) » ! le Général Sharpe, député de ces Bourgs ! J'ai réellement éclaté de rire, bien que je fusse d'humeur plutôt grave avant de le voir.

Hélas, ma chère Mère, mon Papier est au bout, et cette pauvre Plume a été si prodigue ! J'ai écrit à Alick ; Jamie voulait une Lettre, et pour vous il ne merestait qu'une feuille de papier. J'ai hâte de savoir ce qu'Alick décide. Dites-lui de garder bon courage, car de meilleurs jours vont venir ; et aussi de m'écrire dès la plus prochaine occasion (qu'il ait ou non pris une décision). Tendresses à Jeanne, Mary et Jenny que je crois encore avec vous. Avez-vous le papier réglé ? J'attendais vraiment une lettre, et je l'attends naturellement plus que jamais. Racontez-moi tout ce que vous faites ; comment vous supportez ce rude temps de printemps. Je n'ai rien sur quoi compter sauf les *deux traits* de

(1) Le pasteur de Hoddam, dans une tournée de son ministère, posa cette question à un écolier : « Qui fut le premier homme ? » et il reçut cette réponse ferme et immédiate : « Notre *Hoddam*, monsieur ! » (désignant par là le Lord de Hoddam, le général Sharpe. (Note de Mary Carlyle.)

Jeanne, qui sont toujours si bien venus chaque semaine. Si le temps que vous avez ne vaut pas mieux que le nôtre, les laboureurs doivent être dans une mauvaise passe : tout ici est détrempe (seulement le sous-sol est tout *sable*), et pas de *poussière* de mars, seulement de la *brume*, ce que vous aimez. C'est un des printemps les plus pluvieux dont je me souviens. Vous intéressez-vous aux *Globes* ? Je pourrai facilement vous en envoyer un plus grand nombre, mais je doute que vous les ayez plus souvent qu'une fois la semaine, et alors ils sont trop vieux. Charlie Buller y écrit souvent ce qui est en *gros caractères* ; tout ce qui est *amusant* est de lui. On pense que ces pauvres ministres ne vont pas tarder à être renversés, éventualité pour laquelle ou contre laquelle, pour ma part, je ne fais guère de vœux. C'est une bande de trafards, eux et leurs adversaires, et il n'y a rien à attendre d'eux, sauf « l'arrivée de Lonsdale (1) », pour les « mettre tous à la raison ». Jane est montée se coucher, sans quoi son témoignage exprès d'affection vous aurait été envoyé à tous. Elle est plus gaie et mieux qu'avant ; et elle vient de *raccommoder ma vieille robe de chambre* ! Allons,

(1) L'arrivée de (Lord) Lonsdale. « Une vieille de Cumberland, qui écoutait la lecture du journal, plein de récits de bataille, de guerre et de bouleversements dans le monde, s'écria à la fin : « Ouais ! Ça continuera jusqu'à ce que vienne Lonsdale, et c'est lui qui va tous les mettre à la raison » ! (Note de Carlyle : *Letters and Memorials*.)

écrivez-moi tôt, je vous en prie, et dites-moi *comment* vous êtes vraiment, et tant de choses, tant que je voudrais savoir. Bonsoir, ma chère Mère. Dieu soit avec vous !

Votre affectionné,

T. CARLYLÈ.

Chelsea. Mardi, 12 mai 1836.

Ma chère Mère,

Vous apprendrez sans regret que je *flâne*, ou à peu près, depuis deux jours. Ma pauvre Besogne, la plus désolante en son genre que j'aie jamais entreprise, me devenait de plus en plus dure. Je commençais à sentir que ma peine et mes efforts non-seulement ne la faisaient pas avancer sensiblement, mais même, en me décourageant et en m'énervant, la retardaient. J'ai donc ramassé ensemble tous mes papiers, les ai scellés, et les ai enfermés à clef dans un tiroir, avec la résolution de ne pas *les* toucher de nouveau d'ici une semaine. C'est là, je m'en flatte, une résolution fort méritoire. Un homme ne doit pas seulement être capable de travailler, mais il doit aussi pouvoir suspendre son travail. Je me suis bien des fois acharné à travailler, mais c'est la première fois que je laisse la tâche délibérément sans la finir. De vrai, c'est la chose la

plus étrange que j'aie jamais tentée, celle de récrire mon premier volume. Il faut varier ses moyens selon ce qu'on fait ; s'y prendre doucement, ou s'y prendre passionnément : on ne peut pas taquiner la truite comme on harponne une baleine. Bref, ce malheureux Livre m'a donné beaucoup de soucis et la Providence (sous la forme de la négligence humaine) m'a fait subir la plus amère des épreuves. Pourtant, j'espère encore bien l'écrire convenablement et (comme je me le disais ces derniers jours) si même tu ne *peux* pas l'écrire, eh bien, contente-toi de cela aussi. La création divine ira son train exactement comme elle doit aller, *sans* qu'il soit écrit. En tous cas, ma tête doit se remettre, et mon visage s'éclaircir à l'air pur de mai de ces jours-ci ; je n'en serai que plus prêt pour cette besogne, ou pour toute autre chose. Il y a d'autres offres dans l'air pour moi ; mais elles ne valent pas encore la peine d'en parler. Avec le « monde littéraire » d'ici je n'ai pas le choix : il ne me reste qu'à lui *jeter le défi*, — au nom de Dieu ! C'est à peine si l'imagination humaine peut rêver quelque chose d'aussi insensé, mais (si Dieu le veut) je n'en deviendrai pas fou. Je casserai des cailloux plutôt.

En attendant, voyez quelles bonnes choses m'arrivent d'outre-mer ! Voici une nouvelle Lettre de l'Américain (1), pour nous présenter un ami, que

(1) D'Emerson. Lettre datée du 12 mars, pour présenter à Carlyle

nous attendons ce soir pour le thé. Les braves Yankees semblent avoir été frappés d'un ensorcellement étrange à mon endroit, — qui tombera avec le temps. Fraser, que j'ai vu hier, n'a pas d'espoir qu'une Edition du Livre (1) se vende ici; aussi ces bonnes âmes n'ont-elles qu'à se procurer des exemplaires chez elles. Rien ne me donne jamais de plus pure satisfaction en ce qui concerne n'importe lequel de mes Livres, que ce seul fait : que, *moi*, j'en ai fini avec eux. Cette joie était à peu près tout ce que j'attendais de cette pauvre *Révolution*, et, hélas ! elle n'est pas aussi proche que j'avais cru, mais nous patienterons. Vous pouvez lire cette Lettre du bon Emerson, et la mettre avec l'autre; n'en parlez à personne, à vous elle fera un plaisir réel, et c'est peut-être sa principale qualité.

Tout ici est sens dessus dessous avec le sempiternel baragouinage de la Politique, et je me tiens à quatre pour me taire. Les Radicaux ont fait un énorme *progrès* grâce à l'interrègne des *Tories*. Il n'est pas impossible que les *Tories* n'essaient une autre fois; ils se *battraient* même s'ils avaient personne qui combatte avec eux. En attendant, ces pauvres gens de Melbourne vont être obligés de marcher un peu *plus vite* qu'avant (en grande partie malgré eux, à ce que je crois), avec les baïon-

M. Henry Barnard. *Voir Correspondance de Carlyle et d'Emerson*, I, 47. (Note de Norton.)

(1) *Sartor Resartus*. (Note du Traducteur.)

nettes radicales qui les piquent par derrière; en sorte que, soit que les Tories se retirent, ou soit qu'ils essaient de passer de nouveau, tout sera pour le bien du Radicalisme, lequel signifie révolte contre d'innombrables choses, et (selon mon interprétation) Dissolution et Confusion, à un temps rapproché, et des Ténèbres que nul ne peut percer. Qu'ils l'emportent donc, et que la peau la plus épaisse tienne le plus longtemps! Tout le monde, les Radicaux et les autres, *tout* le monde ici me raconte que la condition des Pauvres gens s'améliore! Ma stupéfaction fut d'abord considérable, mais maintenant je n'attends plus rien que ceci : « s'améliore tous les jours ». « Eh bien, Messieurs, ai-je répondu une fois, les Pauvres, à mon avis, se lèveront quelque jour, et ils vous *raconteront* combien leur condition s'est améliorée. » Ça me paraît la plus vaine des querelles, celle des Peels et des Russells, qui ait jamais frappé l'air paisible et en ait chassé la paix. Mais il y a longtemps qu'on y est habitué, tolérons-le, tant que Dieu le tolère. Et donc au travail et à l'espérance, — en d'autres lieux!

Chelsea, le 20 novembre 1836.

Ma chère Mère,
Bien que je n'aie rien de particulier d'aucune

espèce à vous dire, j'ai pensé à vous écrire ce soir, ayant à disposer d'une heure, et je suis bien certain que vous serez contente même de m'entendre ne vous rien dire. J'en suis à la fin d'un autre chapitre de mon malheureux Livre. Vous écrire est comme une petite récréation que je crois toujours avoir méritée dans ces cas-là. D'habitude, je vous arrivais de Puttock quand j'avais accompli quelque petit exploit de ce genre; aussi maintenant je vous expédie cette feuille de mon écriture...

Nous avons joui de la plus grande tranquillité depuis la dernière fois que je vous ai écrit, dans la plus grande solitude, ce qui, quand on est occupé, n'est pas ennuyeux; tous ceux qui peuvent le faire se précipitent hors de Londres en automne, au bord de la mer, sur le continent, en Ecosse, au pays de Galles, etc. Ils estiment que c'est là une condition essentielle de la vie. Si j'en avais les moyens, quant à moi, je quitterais Londres aux jours torrides de la canicule, en juillet, quand tout est fournaise, chaleur et fumée, et je passerais ces mois de *fin de saison* à Londres même, où ils sont d'ordinaire aussi agréables qu'ailleurs. Mais ces gens s'arrangent sur ce point-là comme sur beaucoup d'autres, à leur guise. Un bon résultat, c'est que, quand on reste tellement seul et qu'on a de la *besogne* à abatre, on s'en tire plus vite alors qu'en aucune autre saison. A cette époque-ci, toutefois, tout le monde

revient; presque tous nos amis sont de retour, et l'ancien train des choses reprend son cours. Le fait qu'il ramène avec lui des Lettres affranchies n'est pas ce que vous estimez comme un mauvais côté de l'affaire.

Ce Chapitre que je viens de finir m'amène à moins de *quarante-cinq* pages de la fin du Livre! Je m'attends cependant, à ce que lui et moi nous ayons encore quelques comptes à régler, mais je pense finir vers le jour de l'An. Il faut dire à Alick et à Jeanne et à tous nos amis de patienter avec moi jusque-là. Je n'ai aucun goût pour écrire à personne sur rien tant que je suis dans cette mêlée. Mais dès qu'une fois « j'en serai sorti d'une sortie honorable », alors ce sera bien différent. Puisque je vous parle de travaux, il faut que je vous dise que la première moitié de ma petite Histoire du *Collier de Diamant*, dont je vous ai parlé la dernière fois, est sous presse pour Fraser, et paraîtra le mois prochain signée de mon nom : la seconde partie le mois suivant. On me gardera des exemplaires (je veux dire des exemplaires à part), et je ne manquerai pas de vous en faire adresser un aussi tôt que possible. L'article sur *Mirabeau* aussi (son nom se prononce *Merabo*) paraîtra sûrement en janvier, et sans doute, probablement dans le même numéro de la *Review* de Mill, un autre petit Article que j'ai écrit sur la Révolution française, ou plutôt sur les *Livres* qu'on a écrits

jusqu'ici sur ce sujet (1). L'exemplaire de Mirabeau vous sera aussi expédié, et aussi le dernier petit article s'il paraît valoir quelque chose. Je penche à croire qu'il ne vaudra rien, pour ainsi dire, — sauf quelque dix ou douze guinées pour *moi-même*. Enfin, d'Amérique on m'écrit que leur édition de *Teufelsdröck* est tout à fait épuisée : pauvre *Teufelsdröck!* Mill déclare qu'il va en donner un compte-rendu ici. En sorte que, vous voyez, avec le commencement de l'année ce sera une véritable *explosion!* « Sommes pas morts, mes joyeux! » pas le moins du monde : « on va rester par terre à saigner un peu, puis se relever et se battre encore! »

Il y a à peu près un mois est venu me trouver un Peintre. C'est un monsieur nommé Lewis que j'ai vu une fois quelques minutes à Dumfries. Il va maintenant s'installer à Londres, et m'a très instamment prié d'aller poser pour mon Portrait qu'il enverrait l'été prochain à l'exposition générale ce qui, selon lui, ferait du bien à ses affaires. Après, le Portrait m'appartiendrait. Le Portrait que faisait le fils de Leigh Hunt, dont je crois vous avoir parlé déjà, n'a abouti à rien : après six séances, il devenait de plus en plus affreux sans être plus ressemblant, sur quoi, sans mot dire, je renonçai.

(1) *La Parliamentary History of the French Revolution* paru dans le *London and Westminster*, n° 9 (1837).

(Note d'A. CARLYLE.)

Mais de ce Lewis, après avoir regardé les Portraits qu'il a déjà faits, on pourrait espérer mieux. Jane insista tant que j'y fus ; pis encore, la pauvre petite voulait absolument me payer le portrait avec l'argent qu'elle a pour ses pauvres habits : « avant que tu sois vraiment vieux » ; j'y allai donc, et l'affaire est faite. Il est magnifiquement reconnaissable ; il a de la ressemblance distincte avec *vous* ; je suis représenté assis sur une chaise, jusqu'aux genoux et plus bas ; il est de la taille de votre fenêtre et plus large. Il ne me plaît pas à moi, mais je suis charmé d'en avoir fini. Ce Lewis a indubitablement quelque talent, je crois, et avec beaucoup de belle humeur, ce qu'il a aussi, il pourra faire son chemin ici. J'ai eu infiniment de plaisir à entendre de grosses farces de Glasgow qu'il a racontées tout le temps : on ne peut rien trouver de pareil dans le Royaume des Cockneys. Une des anecdotes qu'il m'a dites est celle-ci, dont j'ai ri vingt fois depuis : Un vieux mineur se vantait d'avoir été à de grandes profondeurs au cœur de la terre. Un voisin voulut savoir à *quelle* profondeur précise ? L'autre répondit qu'il ne pouvait pas dire à *quelle* profondeur ce pouvait être, mais qu'il avait « plus d'une fois entendu *tousser le Diable!* » — ce qui, bien sûr, était une assez jolie profondeur ! — Quant au Portrait j'espère que vous le verrez quelque jour, ne serait-ce que pour y voir la ressemblance avec la Mère du Modèle. Il est probable que la toile

ira à Templand pour y être accrochée finalement.

Il y a deux ou trois jours que nous est venue faire visite une miss Martineau, dont vous avez peut-être entendu souvent parler dans *l'Examiner* : un abominable Portrait d'elle a été donné un certain mois dans *le Fraser*. C'est une de nos Femmes de Lettres remarquables ; elle vient de faire un voyage de deux ans en Amérique, et elle est revenue au pays maintenant pour écrire un livre là-dessus. Elle nous a plu bien au delà de toute attente ; elle a une physionomie fort intelligente, et vraiment agréable. Elle est grande causeuse, quoique malheureusement sourde comme un mur, en sorte qu'il faut lui parler avec un tuyau acoustique. Elle me paraît avoir quelque chose comme trente-cinq ans. Comme elle témoigne de « sentiments favorables » pour ce côté de la rue, j'ai l'intention de cultiver un peu sa connaissance et de voir si elle mène à quelque chose. Elle m'a invité à dîner « pour mardi », mais j'étais enrhumé, le jour qu'elle est venue, et je ne crois pas que je me risquerai... Jane tient aussi bon que possible ; elle a à peine eu un mal de tête sérieux depuis son retour ; son voyage en Ecosse, si mélancolique qu'il fût, lui a fait du bien.

Vous avez eu un Journal français de Jack, et vous avez pu comprendre le mot *Marseille* dessus ? Marseille est la plus méridionale ville de France, où l'on s'embarque pour l'Italie. Jack a donné signe

que tout allait bien à ce moment. J'attends tous les jours une autre Lettre de lui, peut-être de Rome même. On dit que le *Choléra* n'est plus en Italie; du moins les mesures de quarantaine ont-elles cessé. Il y aura une Lettre de moi, j'espère, l'attendant à Rome. Jack y est prié d'écrire aussitôt « qu'il aura trouvé un logement pour lui » John Mill, qui revient de ces endroits-là, et qui s'est trouvé avec moi ici longtemps aujourd'hui, n'avait pas perdu moins de *dix* Lettres, grâce à l'insécurité des Postes étrangères. Mill a infiniment gagné du point de vue de la santé, bien qu'il se plaigne encore un peu de la tête.

Je ne sais combien je donnerais pour apercevoir, en ce moment, Scotsbrig, à vol d'oiseau, pendant une demi-heure. Gâchis et mares n'ont pas dû manqués sans doute, pour cette rude récolte. Mais bien ou mal, tout cela est fini maintenant. Et quels résultats? Dites à James d'écrire un Postscriptum lui-même, ou bien Isabella peut le faire. Mais c'est vous, bonne Mère, qui devez *commencer*. Je me demande bien des fois comment vous vous trouvez dans cette chambre à l'étage en haut là-bas, parmi les grands coups de vent? Votre santé n'a-t-elle pas beaucoup souffert de ce temps-là? Qu'il n'y ait rien eu de grave je l'induis toujours de l'adresse du Journal de James Aitken. Mais les rhumes et maux semblables sont presque inévitables. Entretenez-vous de bons feux? Je crois que

vous êtes assez consciencieuse là-dessus. Il n'est rien comme un *feu*, par un tel temps. J'espère que vous et ma selle, vous êtes bien au sec là; et ne laissez pas ce triste temps vous influencer trop. Il n'y aura guère moyen de voyager ce mois-ci; mais c'est aux gens d'aller *vous* voir; c'est aussi un grand point que vous ayez du goût pour la lecture. Je voudrais savoir quels Livres je pourrais vous envoyer, ou quoi d'autre. Je ne puis envoyer que des Lettres et des griffonnages, et c'est la raison pourquoi je devrais d'autant moins négliger ces *envois-là*. Si le beau temps revenait, j'espère que je vous reverrais, vous et l'Ecosse, avec un cœur plus léger que je n'avais la dernière fois...

Emerson, l'Ami d'Amérique, m'écrit la Lettre la plus tendrement affectueuse à propos de la mort subite d'un de ses Frères chéris. C'était un des plus brillants jeunes hommes d'Amérique, paraît-il; il était sur le point de se marier, et Emerson faisait « agrandir sa maison » pour de nouvelles améliorations, quand, hélas! l'Étroite Demeure s'est trouvée être celle pour lui marquée! C'est un brave cœur, cet Emerson, rien ne peut être meilleur que la piété avec laquelle il subit cette grande perte. Il m'a envoyé aussi un petit Livre qu'il a fait, et qui est d'esprit extrêmement bon. Je vais finir brusquement ce soir, j'ajouterai un mot sur l'enveloppe.

Toute bonne nuit!

T. CARLYLE.

Chelsea, lundi, 27 mars 1837.

Ma chère Mère,

Vous contenterez-vous du plus court Billet à peu près, que je vous aie jamais écrit, ne pouvant ces jours-ci vous en écrire un plus long ?

Les Imprimeurs me pourchassent nuit et jour, car je viens, après avoir longtemps flâné, de me remettre ardemment à l'œuvre. D'un soleil à l'autre, je travaille, gardant de l'avance sur eux ; à cette allure en quatre semaines environ *nous en aurons probablement fini*. Fini ! Oh ! quel bonheur ! Puis je *vais faire* des Conférences : je vais, moi, en chair et en os, faire mon apparition et commencer à conférencier le 1^{er} mai ! Or, dans l'intervalle, je ne peux pas disposer d'un moment pour l'affaire, à cause de ces Imprimeurs. Au jour dit, cependant, il faut que je fasse mon apparition ! Ce qui me console, c'est que je sais quelque chose sur le sujet, et que j'ai une langue. De façon ou d'autre, sans doute, je m'en tirerai.

Mais ce qui chasse tout ceci de mon esprit, et tout autre chose, c'est l'état dans lequel est ma pauvre Petite Femme. Elle a l'influenza pour la *troisième* fois. Je commence réellement à avoir des craintes sérieuses pour elle. Elle est couchée depuis six jours, très abattue ; avec très peu, parfois

14.

pas de sommeil; elle tousse beaucoup, et ses forces, après qu'elle a tant souffert l'an dernier et en réalité depuis cinq ans, se sont usées. Ma pauvre petite Goody! Nous avons fait venir un Docteur, praticien habile, je pense, médecin des Sterlings (1). Il trouve le cas sérieux, m'a dit que pour le moment il n'y avait pas à craindre, mais qu'il fallait *faire attention*. Vous pouvez vous imaginer votre fils assis au milieu de piles de livres et de papiers, entendant cette affreuse toux de l'autre côté du mur. Je fais des vœux tous les jours et à toute heure pour que l'âpre vent du nord tourne au sud et redevienne doux. Je crois que ça la remettrait pour cette fois. Cela viendra sûrement. J'ai écrit à Mrs Welsh aujourd'hui de venir, ou plutôt je lui ai dit de se tenir prête, et en tout cas de se disposer à venir promptement. Anne est la fille la plus aimable et de meilleure volonté; mais nous sommes, elle et moi, de mauvais garde-malades. Mrs Welsh va probablement arriver bientôt. C'est une grande grâce que ma propre santé résiste si bien. Je sens aussi ce mauvais vent d'est, dans l'état d'agitation où je suis, mais je tiens encore sur mes jambes, et n'éprouve le besoin de rien, si ce n'est de *repos* pour être mieux que je ne suis d'habitude. Voilà notre situation et je vole, pour ainsi dire, le temps

(1) John Sterling, ami et disciple de Carlyle, poète et écrivain social. Carlyle a écrit une *Vie de John Sterling* qui est un de ses chefs-d'œuvre, dont il sera question plus loin. (Note du Traducteur.)

qu'il me faut pour vous en parler. Courage! Courage! Je vais en tous cas avoir un gros poids de moins, sur le cœur, et le beau temps va venir qui fera aller un peu mieux ma pauvre Jane.....

Chelsea, le 22 septembre 1837.

Ma chère Mère,

Il n'y a encore qu'une semaine à peine que nous nous sommes quittés, et je vous envoie encore une Lettre. Je sais fort bien qu'elle sera bienvenue et n'importe quand, et n'étant pas encore remis au travail régulier, bien plus, une Lettre venant justement d'arriver de Rome, que puis-je faire de mieux ce matin même, avant de rien commencer, sinon vous écrire ?

En somme, à vrai dire, il n'y a presque rien dans la Lettre de Jack que nous n'ayons déjà su à Ecclefechan, en outre d'une certitude nouvelle que notre bon Docteur continue à se bien porter et à bien vivre et qu'il souhaite ardemment que je lui écrive. La Lettre est adressée ici, à Jane, le Docteur n'étant pas sûr que je sois encore arrivé. Ils ont fort à faire avec le Choléra, surtout avec les dispositions absurdes que Sa Sainteté a prises *contre* le Choléra. Vous avez vu, peut-être, dans *l'Examiner*

comme quoi un jeune homme fut écharpé par la populace à Rome qui le soupçonnait d'avoir voulu empoisonner les gens et les *infecter* de cette peste ! Jack cite la même anecdote, et il ajoute qu'il n'est pas un village dont tout commerce n'ait cessé avec les autres, qui n'ait des gardes à ses portes, où on ne refuse d'admettre les étrangers, où ne règne tout le bouleversement naturel, la panique ignorante et le désarroi qu'on peut si bien imaginer en de tels cas. Ce qu'il y a de mieux, c'est que Jack lui-même ne perd pas la tête, ni aucun de ceux qui sont avec lui, et qu'il est d'avis que le pire est passé. Le temps, dit-il, s'est rafraîchi et il n'est pas probable qu'il redevienne aussi chaud. Le choléra n'est pas où se trouve Jack, à Albano ; ils ne souffrent que de la panique des gens, étant réduits dans leurs courses à demeurer dans le voisinage immédiat de leur propre village. Il faut espérer pour le mieux, Mère chérie, et que le fléau passe bientôt sans toucher ceux que nous aimons..... On peut compter cinq semaines à peu près avant de recevoir d'autres nouvelles de Jack ; si quelque chose allait mal, naturellement nous le saurions aussitôt. Il faut nous reposer sur Celui qui nous a préservés si longtemps.

Ce vendredi soir, après vous avoir tous quittés nous avons poursuivi heureusement notre route, avec des averses intermittentes, finalement avec clair de lune brillant à travers la charmante campa-

gne; la diligence était quelquefois tout entière à moi et puis de temps en temps, pendant un ou deux relais elle se remplissait, mais jamais de façon à y être mal à l'aise. En somme, j'ai fait le voyage avec moins de fatigue que d'habitude, et j'ai été déposé à la porte, le soir d'après, entre cinq et six heures. Jane m'attendait derrière la porte, et le thé fut tôt prêt.... Mes nouvelles ne sont pas non plus bien grandes jusqu'à présent ; j'ai trouvé tout bien ici, sauf une chose : la santé de ma pauvre Goody. Elle a encore recommencé à tousser depuis une dizaine de jours ; pas beaucoup, mais bien plus que je ne voudrais. Elle paraît aller sensiblement mieux depuis que je suis de retour, et je pense que cette toux disparaîtra avant longtemps ; mais c'est de mauvais augure de commencer l'hiver avec cela. Il faudra songer à prendre double et triple soins ; et tout d'abord ne laisser rien survenir par le manque de *flanelle*. Autrement elle reste courageuse et je la trouve même plus forte que lorsque je suis parti... Jane a été très fière de son parapluie, et elle dit que c'est un objet « qui vous fait presque désirer qu'il pleuve pour l'ouvrir ». Je lui ai raconté la tentative d'achat de robes de chambre, et l'ai fait rire de l'insuccès. Quant à mes souliers, chère Mère, ne vous tourmentez pas une minute de plus à leur sujet. Je trouve que les vieux peuvent être encore ressemelés et dureront une autre année ; et les chaussons

de feutre eux-mêmes sont si épais et chauds que je n'ai guère besoin d'une nouvelle paire... Quant à moi, je suis à peine remis de l'agitation du voyage, mais, comme je l'ai dit, la route m'a fait moins de mal que d'ordinaire, et dès que je me serai remis au travail, je serai de taille pour tout ce qu'il me faudra donner. Les collaborateurs de Mill insistent beaucoup pour que je leur donne un article sur Walter Scott. Je n'ai pas grand goût pour cela, pourtant je ne sais pas si je ne vais pas le faire ; je ne tarderai sûrement pas à me mettre à une chose ou à une autre. Mais ce sont les Conférences, j'imagine, qui vont m'occuper. Il va falloir que je m'y prépare. En attendant, j'ai trouvé ici John Sterling et plusieurs amis, tous plus aimables l'un que l'autre pour moi. On cause et on marche et les jours passent agréablement jusqu'à ce que je me repose et me ceigne les reins de nouveau. On parle beaucoup du Livre (1), qui paraît avoir eu un succès bien plus considérable que je n'attendais. Je n'ai pas encore été voir Fraser pour savoir ce qu'en dit la critique, mais tout le monde s'étonne que tout le monde aime cette œuvre merveilleuse !..... Hélas ! chère Mère, j'ai été interrompu en haut de la seconde page (en grande partie par John Sterling), et il est évidemment trop tard maintenant pour le courrier d'aujourd'hui. Je

(1) *The French Revolution*. (Note du Traducteur.)

vais garder la feuille pour demain et puis finir. Jane dit qu'alors elle écrira elle-même un post-scriptum.

Bonsoir donc, ma chère Mère. Mon Dieu, que de choses je voudrais dire et je n'ai qu'un malheureux bout de papier pour les dire ! Que notre Père, qui sait tous nos cœurs, vous garde et vous soutienne dans tous les chemins de la vie ! Nous nous retrouverons, s'il le veut, et ne nous quitterons plus.

T. C.

[Post-scriptum par Mrs Carlyle.]

Ma chère Mère,

Vous connaissez le proverbe : « Point n'est perdu ce qu'un ami possède », et, dans le cas présent, il doit vous consoler d'avoir perdu votre fils. De plus vous en avez d'autres après lui, et moi je n'ai que lui, que lui dans le vaste monde tout entier, pour m'aimer et prendre soin de moi, pauvre petite rien que je suis. Non que je manque de quantités de gens qui m'aiment à leur manière bien mieux que je ne mérite ; oui, mais sa manière est si différente de celle de tous ceux-ci, et elle semble bien être la seule qui aille à l'espèce de quinteuse créature que je suis. — Merci, donc, à vous, d'avoir en premier lieu été assez bonne pour le mettre au monde, et d'avoir, en second lieu, fait de lui un homme assez savant pour reconnaître mes diverses qualités, et, en dernier lieu, de me l'avoir rendu encore pour me protéger parce cruelvent d'est. Dieu vous bénisse tous. — Si je ne suis pas assez solide cet hiver pour sortir sous la pluie, je vais

faire tomber une légère ondée avec la douche et me mettre dessous avec mon beau parapluie neuf. Je vous écrirai avant longtemps, une lettre à vous toute seule, si Dieu le veut.

J. W. C.

45
Chelsea, le 9 octobre 1837.

Ma chère Mère,

Une seconde Lettre de Jack est arrivée, avec des nouvelles plutôt meilleures que la première. Un Journal vint, il y a environ dix jours, et vous a été expédié. Je n'étais pas très sûr que vous comprendriez ce qu'il signifiait, mais je pensais que vous saisissez la date et les *trois traits*, et je l'ai envoyé. Dans cette nouvelle Lettre, Jack non seulement dit encore qu'il va bien, mais il confirme le récit que nous savions d'autre part *que le choléra à Rome est en décroissance*. Le principal désagrément dont ils aient encore à souffrir semble être les idées absurdes et les façons de faire des gens à cet égard. Mais ceci aussi naturellement décroîtra avec ses causes, et pour la prochaine Lettre il faut espérer en toute gratitude apprendre que le danger est absolument fini. Les deux Lettres ensemble ne disent guère rien de plus que celle que nous avons eue à Ecclefechan; sauf dans leurs dates nouvelles et l'assurance répétée que notre pauvre Docteur se porte bien.....

J'ai écrit à Jamie à Scotsbrig la semaine dernière pour avoir du beurre et de la farine. Sauf l'adresse du Journal de Dumfries, moi, de mon côté, je n'ai pas reçu d'Ecosse le plus léger trait de plume. Je m'efforce de garder l'espoir que tout va bien. Je vais vous prier *vous* cependant de prendre un vieux journal *quelconque*, aussitôt après réception de ceci, et de me l'adresser, soit vous, ou Jenny et vous, en y ajoutant deux traits si la vérité le permet; ce sera une grande satisfaction pour moi, jusqu'à ce que vous ayez le temps d'écrire. Renvoyez-moi *l'Examiner* si vous n'avez pas d'autre feuille disponible.

Quant à nous, nous continuons à être fort paisibles, sûrement pas pires que nous n'étions. Il m'a fallu presque tout ce temps-ci pour me refaire à mon nouveau milieu, si étonnant est le changement de Scotsbrig ici. Je n'ai encore rien *écrit*, et, à vrai dire, je ne suis pas pressé de commencer tant que je puis m'en empêcher. Je crois réellement que mes pauvres nerfs agacés sont bien mieux employés à *ne rien faire* qu'à faire quelque chose tant qu'ils le peuvent. Cependant la Vie de Scott a fini par arriver à se trouver sur ma table ici. Il faut que je la lise soigneusement, et que je *voie* ! Tous me disent : « Comme vous avez bien meilleure mine ! » C'est une façon de parler qui ne me touche guère. Le grand progrès que je constate c'est d'être beaucoup *plus calme* que je n'étais, l'énorme effervescence ayant

fait place à l'apaisement. C'est un changement bien agréable. — Pour ce qui est de Jane, elle est et restera probablement sans grande santé, mais avec des précautions son état demeurera satisfaisant ; elle a résolu de ne pas sortir de tout cet hiver, sauf au milieu de la journée, et alors de sortir *en voiture* plutôt qu'à pied. Nos amis qui ont des voitures ne manquent pas de lui prêter assistance quand elle en a besoin, ou bien, au pis, elle peut faire six milles de route en voiture dans un omnibus pour un shilling. Elle dort beaucoup mieux, dit-elle, depuis que je suis venu ; la toux dont j'ai parlé a presque entièrement disparu ; en somme je la trouve mieux, et j'ai tout espoir de l'aider à aller le mieux qu'elle pourra. Nous avons eu une très courte Lettre de Mrs Welsh ; Mrs Crichton de Dabton, qui était malade pendant que j'étais avec vous, est morte ; tout était alors solitaire à Templeland, et il n'était question que de cela.

J'ai vu la plupart de mes amis qui sont ici ; beaucoup sont encore à courir la campagne. Tout le monde est très gentil pour moi. Ne doutez pas, ma chère Mère, que ça ne puisse aller mieux maintenant. Je suis plus connu à présent et j'ai de bien meilleures chances de réussite. Mon Livre a été amplement critiqué, loué et discuté. Fraser aussi me dit qu'il marche ferme, qu'on se le passe de main en main, et qu'en somme tout va bien ; je puis vraiment dire que je m'en suis débarrassé avec

honneur. Vous avez sans doute vu les articles de *l'Examiner*; je crois que peu importe désormais qu'on en donne ou non d'autres compte-rendus; on dit que la critique ne fait pas de bien à un livre sauf pour annoncer sa publication. Comme dit Fraser, c'est le Livre lui-même qui a jusqu'à présent « fait son *propre* chemin ». Cependant, en guise de bouquet final, si c'est le dernier, je vous envoie ci-joint la copie d'une Lettre qui est arrivée hier; elle est d'une Quakeresse inconnue (1) d'auprès de Liverpool. C'est une épître bien curieuse; Jane ne veut pas se départir de l'original, et elle a pris la peine de la copier pour le garder. N'appellez-vous pas ça un accueil chaleureux? Il faut aussi que je vous mentionne la visite d'un monsieur bizarre, à moitié toqué, d'Edimbourg, qui est venu la semaine dernière me féliciter; pourtant c'est sur le vieil Article *les Caractéristiques* qu'il s'est étendu; et il nous a *illustrifiés* au grand galop; c'est un ancien de l'église, débordant de religion, extrêmement cocasse, à vrai dire. Au fond, je vous vois appréhender maintenant, ma chère Mère, que nous n'errions « dans *l'autre* sens », que « ça ne te tourne la tête, Tom! » Nulle crainte, pas la moindre crainte à avoir! Quand on a passé la quarantaine, et qu'on a un capital de presque vingt ans de mal

(1) Miss Phœbe Chorley. La lettre est publiée dans *Letters and Memorials*, I, 88-90.

(Note d'A. CARLYLE.)

d'estomac, on est en grande sécurité de ce côté-là. Une voix de l'intérieur de l'organe vous crie trop sévèrement : « A quoi ça sert ? »

Mes meilleures nouvelles sont que j'ai enfin et porte maintenant sur moi une paire de chaussons identiques à ceux que vous cherchiez pour moi. En conséquence ne cherchez point davantage, sauf une paire pour vous. Ils sont en drap noir fourré, avec trois boutons, doux comme de la laine ; chauds, légers, plus confortables que tout ce que j'ai jusqu'ici porté de ce genre. Ils ne coûtent que cinq shillings et six pence [6 fr. 85] achetés en boutique. Les miens sont de neuf shillings [11 fr. 25] parce que je les ai fait faire sur mesure, et qu'ils sont de taille beaucoup plus grande, la plupart étaient faits pour femmes seulement. C'est exactement les anciens *snow-boots* sans semelles de liège. Achetez-en une paire, chère Mère, je vous en prie, et portez-les dans la maison, ou dehors, en hiver.

Est-ce qu'Alick a été vous voir ? Que fait-il, que font-ils tous et vous pour commencer ? La récolte de Jamie doit être heureusement finie ; le temps a été superbe. Je voudrais qu'Alick écrive ; il faut qu'il écrive.

Et qu'est-ce que c'est que cette « image » ? Chère Mère, c'est pour vous acheter un barillet de bière, et quelques effets chauds pour l'hiver. L'argent que je vous ai donné la dernière fois, vous l'avez donné entièrement ou presque entièrement.

C'est une chose complètement absurde. Je vous prie d'accepter ceci, et j'y insiste; et écrivez-moi, la première fois que vous prendrez la plume, non de vaines paroles [de remerciements], mais un compte de tout ce que vous vous êtes procuré de vêtements ou de choses chaudes, Jenny et vous, sur mon ordre. J'insiste surtout pour que vous ayez une provision de bière quand vous retourneriez à la maison. Je pense aussi que vous feriez mieux de vous en aller dans la diligence, que par le vapeur. Il fera trop froid et la mer sera trop mauvaise si tard dans l'année...

Puisse tout bien, et rien que du bien, vous arriver toujours!

Je suis à jamais de ma Mère chérie l'affectionné,

T. CARLYLE.

Chelsea, 15 février 1838.

.... Nous vivons tout à fait tranquillement dans un petit cercle de personnes que nous voyons de loin en loin, pourtant pas si souvent que d'habitude par ce temps dur. Je ne sors guère pour des dîners ou des soirées; Jane ne sort pas du tout même dans le jour, et par conséquent elle est très impatiente de revoir le temps doux. Cependant elle s'habitue vraiment fort bien à sa vie à la maison, et elle ne

s'est pas portée aussi bien, je crois, depuis pas mal d'hivers. Elle (et vous et tous ceux qui ne sont pas forts), doivent prendre des précautions spéciales ce printemps-ci, la saison la plus traîtresse, et la plus mauvaise de toutes. Nous sommes généralement seuls le soir, tranquilles avec nos livres et nos papiers. Ce que nous avons de visiteurs et de visites vient au milieu de la journée. Si tout dépendait de moi, je ne voudrais aller nulle part le soir. Cela ne manque jamais de me faire plus ou moins de mal. Ma plus remarquable soirée depuis un certain temps a été dernièrement celle d'un personnage qui n'était rien moins que, — qui pensez-vous? — le Chancelier de l'Échiquier! J'y ai été par curiosité, et pour l'honneur de la chose. J'ai été invité une seconde fois, mais je n'étais pas ici et je n'y suis pas allé. L'invitation se trouvant maintenant encore sur ma table, je pense à vous l'envoyer, comme étant une assez drôle de machine. Je n'ai pu m'empêcher de penser: « Voici l'homme qui dispose annuellement de tout l'argent de l'Angleterre, et en voici un autre qui a à peine en poche de quoi acheter des pommes-de-terre et des oignons pour lui-même. La Fortune a, pour l'instant, fait d'eux deux hôtes d'un même salon. » L'histoire, je pense, est celle-ci: Miss Spring Rice, l'aînée des filles du Chancelier de l'Exchiquier, — jeune femme très belle et assez intelligente, — se trouvait l'an dernier parmi mes auditrices et elle

s'est éprise de mon renom, — aussi sa mère, Lady Theodosia, dut-elle me recevoir « à son jour ». Ces gens ont été fort aimables : Spring Rice lui-même, solide gaillard jovial aux yeux fuyants, de cinquante ans. Les appartements rayonnaient de chaleur et de lumière comme le soleil à midi. Il y avait de grandes dames et des êtres masculins distingués qui papotaient de ci delà, comme des gens dans la foule à la foire de juin. Tout s'est très bien passé, et je suis rentré vers une heure du matin avec un mal de tête qui m'a duré plus d'une journée après. « Ça fera marcher tes Conférences », me dit Jane. Possible, mais en attendant ça m'a complètement *arrêté* mon sommeil naturel et ma tranquillité.

Chelsea, le 22 mai 1838.

Ma chère Mère,

Votre Lettre et celle de Jenny sont arrivées d'Annan en leur temps et leurs nouvelles ont été bien accueillies que vous étiez de nouveau à bon port de votre côté du Border, où j'espère que vous continuerez à vous trouver bien malgré les vents du nord. Vous avez dû retrouver avec plaisir la verdure des champs et l'air pur et clair après cette

longue tournée de *fumée* et de *poussière* de Manchester.....

Le Docteur va très bien, il a bon courage et bon espoir; mais j'ai peine à dire que sa volage Dame (Lady Clare) a encore changé ses plans, et que son retour à la maison est remis, pis encore n'est plus certain de tout l'été... Si Jack ne nous venait pas cet été, il compte presque que Jane et moi nous irions le voir pour l'hiver. Ceci n'est pas une idée aussi folle qu'elle vous paraît peut-être. Un hiver en Italie pourrait avoir une utilité réelle à bien des points de vue importants. Pour une chose entre autres: l'état de santé de Jane, dans un climat comme celui-ci n'inspire nullement des pensées consolantes; elle n'a pas de maladie déterminée jusqu'ici, mais la faiblesse, qu'aggrave toujours le temps froid, a été grande depuis deux ans. Tous les médecins disent qu'un hiver dans la chaude Italie pourrait être un gain assuré. Quant à moi d'autre part il est une chose à laquelle j'aspire, c'est d'être laissé en repos; je pourrais reposer, j'imagine, dans tout endroit solitaire; j'aurais pu reposer à Scotsbrig à cause de cela, mais cela n'a pas marché, et l'Italie en outre, étant un superbe pays de repos, m'offrirait différentes choses que je pourrais apprendre et dont de toute façon je tirerais profit. Bref, s'il se fait que Jack ne vient vraiment pas à la maison, nous pensons à étudier sérieusement la question, laisser notre maison « à

louer meublée », ou en disposer d'une manière ou d'une autre, et voir si nous ne pouvons pas arranger cela. Voici, chère Mère, toute l'affaire sous vos yeux, exposée jusqu'en ses fondements. Naturellement il n'y a rien encore de décidé, et vous entendrez parler et reparler, à mesure qu'elle se débrouillera, et il faut tous nous efforcer de faire pour le mieux. J'ajouterai seulement que si nous nous décidons à partir, ou du moins, qu'on s'y décide ou non, malgré le mal que cela me donnera, j'irai à Scotsbrig passer une ou deux semaines voir ce qu'il y a à y voir! Ainsi donc, ayez bon courage, ma bonne chère Mère, et ne craignons rien...

Ma septième Conférence s'est effectuée très passablement hier. En somme, cela continue à dépasser toute attente, et à être ce qu'on appelle « un grand succès ». Le nombre des auditeurs a augmenté chaque fois et a, je crois, presque doublé. L'idée de diviser la série en deux parties et de laisser des gens entrer pour *une* guinée dans l'intervalle, c'est-à-dire à la sixième Conférence, a bien réussi. En conséquence l'augmentation du nombre des personnes était hier visiblement considérable. A chaque fois il y en a qui demandent à être admis à une seule Conférence (bien des gens d'affaires ne peuvent en suivre davantage); mais ceci ne pouvait être autorisé pour la série en cours...

Le public est silencieux et attentif autant qu'il

est possible à un public de mortels de l'être. J'ai là de fort belles femmes et aussi des hommes honorables. En dépit de toutes les mesures mal prises (qui sont nombreuses, mais qu'on évitera dans une autre occasion), je crois que l'affaire tournera tout à fait remarquablement bien. Vous voyez les critiques dans *l'Examiner*, mais inutile d'y attacher grande importance, sauf pour noter qu'elles sont écrites par quelqu'un qui ne m'est évidemment pas sympathique, et qui, par conséquent, n'en dit pas tout le bien qui pourrait en être dit. C'est Hunt qui en est l'auteur. Or, comme cette année il a trouvé en moi un homme à qui il ne peut taper sur l'épaule et dire : « Bon cela ! » il en est navré, — assez navré ; et puis ma *doctrine* écossaise presbytérienne le navre terriblement, et alors il épilogue et jacasse, le pauvre. Ses critiques, en tant que telles, ne peuvent que faire (et ont fait) beaucoup de bien, en faisant *connaître* les Conférences en général d'une façon authentique (*non* en les prônant), et c'est toujours ici une des difficultés principales. On dit qu'il paraît régulièrement d'autres articles dans d'autres journaux, mais je n'en vois aucun ; au reste à quoi bon les voir, *moi* ? Quelqu'un m'a rapporté que *le Times* publiait, ou devait publier, quelque chose de nouveau, mais je n'ai jamais su si cela était ou non. Si ces articles font entrer quelques guinées de plus dans le coffrefort, c'est bon ; mais quant à l'éloge (ou au blâme si

on était assez peu aimable pour cela) : « à quoi que ça sert? ».....

(*La fin de cette lettre est perdue. — A. Carlyle.*)

Chelsea, mardi 29 décembre 1838.

...J'ai transformé en Livres Sterlings mon Billet américain de Dollars ; j'envoie à ma chère Mère cinq livres [150 fr.] du bout de la première part : « il faut que le chaton apporte une souris à la mère chatte » et dans la circonstance actuelle — « une souris américaine » ! Il est vraiment curieux que des espèces sonnantes arrivent ainsi au bon commerce d'Annan à travers trois milles d'eau salée, de mains aimables que nous n'avons jamais vues !... Il ne me paraît pas du tout probable que j'aie jamais beaucoup d'argent en ce monde, mais je ne suis plus maintenant aussi terriblement gêné que je l'étais d'habitude, peut-être bientôt une aussi stricte épargne deviendra-t-elle moins nécessaire.

La santé de Jane recommence à être plus solide, elle sort toujours un peu aux beaux jours, et elle ne tousse pas. Nous espérons qu'elle pourra tenir bon jusqu'au changement de saison ; elle est évidemment mieux qu'elle n'a été les derniers hivers. Aujourd'hui (jour de pluie), elle est assise à côté

de moi à « recouvrir une chaise, » une très jolie petite chaise neuve rembourrée qu'un certain M. [Erasmus] Darwin (un de mes amis auditeurs de mes conférences) a apportée hier comme cadeau du nouvel an, et c'est réellement un beau cadeau ! Elle-même quelque temps avant cela m'avait acheté de son propre argent de poche un immense instrument de genre « Guérite » ; il ressemble vraiment à une barrique, ou à une tonne, rembourrée tout autour, qui vous protège de tout courant d'air ; mais son seul défaut est qu'on ne peut pas s'asseoir dedans sans *s'endormir*. Bien des fois je souhaite que vous l'ayez, là-bas, dans votre chambre, avec un beau feu clair devant vous, et *lui* tout autour (car il s'élèverait à un pied au-dessus de votre tête) : vous pourriez laisser les vents battre la campagne à leur guise, — pourvu toujours qu'aucun bétail n'y soit exposé. . . .

Chelsea, le 13 janvier 1839.

... Il n'y a rien de nouveau dans notre ménage ; tout va son train et de telle façon qu'on n'ait rien à souhaiter. Jane n'a pas de rhume, au contraire, elle peut aller et venir ; elle sort tous les jours où il fait beau, et même, hier soir, elle a dîné en

ville, à quatre ou cinq milles d'ici, et elle ne paraît pas s'en porter plus mal...

Je crois bien vous avoir dit la dernière fois que je n'avais pas l'intention de travailler davantage à présent pour la *Westminster Review*, mais d'écrire d'ici quelque temps quelque chose qui aille mieux à mon esprit que ce genre d'affaires. Je me sens assez de goût pour Olivier Cromwell et l'époque du *Covenant* en Angleterre et en Écosse, et je lis des livres et vais en lire davantage sur la question (car elle est vaste et grosse d'idées), mais quant à ce que j'en ferai ou si j'en fais rien du tout il est encore prématuré d'en parler. La seule chose qui soit claire, c'est que j'ai quelque idée d'écrire ce que je n'avais nullement l'an dernier, ni l'année avant; signe indubitable que je reprends courage et que je ne suis plus aussi absolument ahuri et déprimé que je l'étais à la fin de ma bataille de la « Révolution ». N'importe ce que j'écrirais maintenant se vendrait mieux que ce que j'ai fait auparavant, et, je crois, aurait de grandes chances de rapporter à la longue quelque bagatelle en fait d'argent.

Un autre sujet d'intérêt pour moi depuis plusieurs semaines, c'est d'essayer de voir si une Bibliothèque Publique ne pourrait pas être instituée ici à Londres; c'est une chose dont il y a un besoin criant et du manque de quoi j'ai souffert comme d'autres. On *va* se remuer pour cette affaire-là maintenant, et elle a réellement l'air de vouloir

prendre corps. En attendant je puis marcher d'une ou d'autre manière, car les gens de Cambridge m'ont de la plus aimable façon offert de me procurer des livres de leur Bibliothèque Universitaire et de m'en envoyer ici à lire; proposition fort aimable et, peut-on espérer, fort utile. Certes, tout le monde est très gentil pour moi, ce qui est assez surprenant, quand on pense au maussade individu que 'je suis. Il va falloir aussi songer à des Conférences. Ah! Malheur! Mais pour l'instant je chasse tout cela de mon cerveau. Aussi vous pouvez nous imaginer installés ici gentiment, presque tous les soirs, dans « des chaises rembourrées », dans ce petit salon chaud, lisant, ou lisant et causant, ou causant avec un visiteur sensé qui sera peut-être venu par hasard, — dans un état qui, — à en juger d'après la normale, — mérite qu'on s'en réjouisse. Il y a des gens qui me disent que je devrais m'acheter un *cheval* avec mon argent d'Amérique avant le temps des Conférences, et me promener à cheval, de façon à être dans de meilleures conditions physiques pour cette entreprise. J'aimerais bien cela *si ce n'était pas si cher*. Nous verrons comment iront les choses. En tout cas ce n'est pas la saison pour aller à cheval. — Entre autres bienfaits reçus, je dois vous dire que les Fergus de Kirkcaldy nous ont envoyé deux gros barils, l'un rempli des meilleures pommes-de-terre, l'autre de carottes et d'un sac de farine d'avoine, produits de leur Ferme de Fife!...

Jane dit « qu'elle va vous écrire une lettre *lisible* d'un bout à l'autre », et une aussi à Jeanne, pour la remercier des beaux bonnets, — « bientôt ». En attendant, tendresses d'elle et de moi à Mary et à vous tous! Adieu, chère Mère.

T. CARLYLE.

Chelsea, le 8 mars 1839.

Ma chère Mère,

Je suis fort content d'avoir cette occasion-ci de vous écrire de nouveau. Le temps m'a bien duré depuis que je n'ai pas eu un mot de vous, et il y a longtemps que je ne vous ai rien écrit, à vous personnellement. Depuis quelque temps j'ai eu envie de vous envoyer un mot, même sans Lettre d'Italie à joindre à la mienne, mais ce matin est venue l'épître de Naples attendue, et j'ai maintenant la mission et l'ordre d'écrire. Comment vous êtes-vous portée tout ce temps? Que faites-vous? Que devenez-vous par ce dur temps de mars? Que fait tout le monde de Scotsbrig et d'Annan? Voilà des questions que je me pose tous les jours, et auxquelles je ne puis donner de réponses, sauf en espérance et par divination. Bien des fois la lueur de votre petit feu de soir d'hiver, dans votre petite

chambre d'en haut, brille claire à mon imagination, parmi les petites taches de Lumière et de Vie (la plus chère de toutes pour moi), que recouvre le grand dais de Ténèbres; et je me demande en moi-même ce que vous faites à ces moments-là. Je ne sais qu'une chose, c'est que tous deux nous sommes sous la Garde de Celui en qui j'ai foi pour mener à bien toutes choses. Mais vraiment, Mère chérie, il faut que vous m'écriviez, que vous m'écriviez sans perte de temps.

Nous sommes bien calmes de coutume; toutefois l'autre semaine, Jane a un soir audacieusement organisé quelque chose qu'on appelle une *soirée*; cela consiste en une réunion de personnes qui n'ont guère qu'à errer par une chambre ou par des chambres, à se coudoyer et à papoter, causant toutes les unes avec les autres du mieux qu'elles peuvent. Cette affaire-ci me paraissait des plus critiques pour la *Madame*; mais elle y avait été amenée petit à petit, et n'avait pu battre en retraite. Aussi eut-elle bien environ vingt ou trente échantillons de personnages absolument magnifiques; et vraiment le tout s'est passé de la façon la plus heureuse: à minuit je fumais une pipe paisible, en priant Dieu qu'ils s'écoulent longtemps avant que pareille aventure recommence. Les « soirées » ne sont pas ce qui manque en cette saison sans avoir à les chercher; il y en a autant et plus qu'il ne faut. Ce jour-là où j'ai écrit à Alick j'étais invité à dîner à huit

heures (l'heure réelle fut plus près de neuf), et je lui ai écrit dans une humeur maussade à cause de cela... Quant au Dîner lui-même je m'en suis tiré, quoique non sans dommage sensible pendant plusieurs jours après. C'a été du plus beau monde : des Lords, des Ladies et d'autres hauts personnages de ce genre, dont plusieurs ont été mes auditeurs à mes Conférences de l'an dernier. La Maîtresse de maison, une certaine Lady Harriet Baring (1), fut celle près de qui j'étais placé et avec qui surtout j'ai dû causer pendant un long temps ; c'est une des femmes les plus intelligentes que j'aie rencontrées, remplie de verve et d'esprit, — pas très belle à regarder. Entre minuit et une heure, je suis revenu me coucher. Il n'y a pas grand'chose de bon pour moi dans tout ceci, il n'y en a que peu et je le paie assez cher, c'est pourquoi je tâche d'y échapper la plupart du temps. ... Mais maintenant mon grand sujet de méditation est : Qu'est-ce que seront ces Conférences ? et quand ? et comment ? Je ne puis pas encore dire *ce qu'elles* seront, mais j'y songe tous les jours. J'ai pourtant décidé qu'il n'y en aura que six cette année, il semble aussi que le meilleur moment pour les commencer sera mardi, 23 avril. Pendant trois semaines après cela j'aurai probablement de quoi faire ! Dès que j'aurai rédigé une annonce

(1) Plus tard Lady Ashburton. (Note du Traducteur.)

et l'aurai fait imprimer, je vous en enverrai un exemplaire, — bien que vous ne puissiez y assister, je m'en doute ! En somme, je suis loin d'être sens dessus-dessous à propos de cela, comme j'étais l'an dernier, quoique vraisemblablement ça n'ira guère bien quand le moment sera vraiment arrivé. Toutefois on espère en sortir, comme devant, « d'une sortie honorable ».

Au revoir, ma chère Mère, pour cette fois. Je vous écrirai d'ici peu. Je vous remets aux mains du Bon Gardien, et je prie et fais des vœux du fond de mon cœur, pour que la grâce Divine soit avec vous tous.

Je reste toujours votre fils affectionné,

T. CARLYLE.

Chelsea, le 13 avril 1839.

Ma chère Mère,

Bien des fois je pense à vous et me demande ce que vous faites par cet âpre temps de printemps. Jeanne m'a écrit de Dumfries récemment et m'a envoyé un passage d'une Lettre d'Isabelle, dans lequel il était question de vous ; mais je n'ai pas pu en tirer grand'chose, si ce n'est que vous étiez encore pas solide, « assez souffrante de rhuma-

tisme et de mal de dents » — chose que je n'aime pas entendre dire, bien que vous paraissiez vous trouver un peu mieux et n'avoir aucune crainte à votre propre sujet. Que puis-je? Je ne puis rien que vous envoyer mes craintes, mes espérances, je n'ai rien d'autre que je puisse envoyer, sauf des quantités de Lettres, ce dont sûrement je ne vous laisse pas manquer depuis quelque temps ! Quantité de flanelle et de combustible; de la chaleur à tout prix par tous les moyens, voilà, à mon avis, le remède sur lequel on peut compter le plus. Je vous en prie, ne vous aventurez pas beaucoup dehors par ces vents froids de l'est, jamais surtout à d'autres moments qu'au milieu de la journée. Soignez aussi votre estomac : là est la racine de tout le mal, je crois; et ce vent malsain, en irritant et en gênant constamment ces organes, influe d'une manière désastreuse sur toutes les fonctions vitales. C'est le plus dur printemps que j'aie jamais vu; il y a de pauvres bourgeons et de pauvres fleurs languissantes, mais aucun signe général de végétation; le vent est de glace comme au Groënland, soufflant constamment de l'est et du nord, et, dans le premier cas, il se mêle pour nous à la fumée de la Cité, qu'il amène par ici. C'est une des plus sales saisons ! Que deviennent-ils, les pauvres moutons et les bestiaux? Que deviennent les pauvres enfants de la Peine et du Besoin? Hélas ! En résumé, chère Mère, je veux encore et toujours vous obliger à comprendre qu'il

faut que vous fassiez attention. Que mangez-vous ? Ne prenez pas de choses salées, ou ne faites pas vos repas avec n'importe quels rogatons. Achetez-vous une ou deux poules (écoutez-moi, je vous en prie), et faites-vous de la soupe, pour vous comme vous feriez pour moi. Avez-vous de la bière ? Je vous conjure de ne manquer de rien. On a assez d'argent entre nous tous, cent fois plus qu'il ne faut pour vous procurer tout cela. Comment employer cet argent d'une façon qui soit à moitié aussi agréable pour chacun de nous et pour tous ?

Cette lettre de Jack ci-jointe est arrivée hier, et je ne perds pas de temps pour vous l'expédier.

Dieu merci, le bon Docteur se porte toujours bien et tout marche à souhait de son côté. Il paraît avoir de l'ouvrage et s'en tirer bien ; ceci nous pouvons le dire entre nous, quoique nous ne devions pas parler de la maladie du Duc [*de Buccleuch*] *au dehors*. Réjouissons-nous donc. Pour mon compte je suis très heureux qu'il soit débarrassé du royaume de Dame Clare et qu'il l'ait échangé contre cet autre champ d'action, lequel est beaucoup plus riche et plus fertile qu'on eût jamais pu l'espérer. Jack s'étend de nouveau sur un voyage que je ferais pour le joindre en Allemagne cet été. Je ne dis pour le moment ni oui ni non ; ce ne serait peut-être pas le plus mauvais plan ; je me sens sûrement moins éloigné de toute idée de voyage que l'an dernier ; j'ai l'esprit en général

beaucoup plus calme ; il me semble que, malgré tous désordres d'estomac, etc., ma santé physique aussis'est réellement améliorée et s'améliore encore.

Arthur Buller, qui a été avec son frère et Lord Durham en Amérique, et a visité les Etats-Unis, m'a taillé une expédition beaucoup plus étonnante encore : il me déclare en de grands discours pleins d'un grand enthousiasme, que je suis « l'Auteur le plus populaire en Amérique, à cette heure », — qu'un tel a dit, et qu'un autre a dit, — en un mot « qu'il faut que j'aie à faire des Conférences en Amérique, et que je ferais une fortune en six mois ! » Discours superbes ! mais pour la fortune en six mois, on la laissera accrochée à son clou. Néanmoins je crois vraiment aussi qu'il me serait possible d'arrondir une jolie petite somme d'argent en allant un beau jour faire un tour là-bas, comme ils me pressent tous de l'essayer ; d'autant plus que les transatlantiques ont tellement rapproché les distances maintenant ! Nous laisserons donc ceci en guise de ressource à l'arrière-plan, et nous ne déciderons rien pour l'instant.

Une question plus pressante c'est celle de mes Conférences à Londres, qui vont venir vite maintenant. J'ai fait imprimer des Programmes et des Tickets, il y a huit jours ; dans le numéro de *l'Examiner* qui suit le prochain, il y aura une annonce ; l'affaire est toute sur pied, et il faudra qu'elle aille son train ! Je ne vous envoie pas un Programme,

de crainte de surcharger la Lettre affranchie. Nous devons avoir l'ancienne salle ; on commence le premier mercredi de mai (mercredi en deux semaines) à trois heures d'horloge ; on continuera les samedis et les mercredis ; six Conférences seulement en tout. Sujet : des Révolutions modernes ; le Protestantisme, deux ; Révolution d'Angleterre, deux ; Révolution française, deux ; moi je dis : « je voudrais bien en avoir fini ! » Cette année, je suis loin d'être à la torture comme l'an dernier ; pourtant je vais en être suffisamment malade sans doute ; je ne m'en tirerai tout juste « qu'en rampant », du mieux que je pourrai. Un cheval me ferait du bien, mais il ne faut pas songer à acheter un cheval ici, surtout en cette saison, c'est un embarras qui n'en finit pas, en outre d'énormes dépenses. Je crois que je me paierai une ou deux *promenades à cheval* ; on paie tant pour la promenade et puis c'est fini. Mais réellement le temps n'est jusqu'à présent jamais des plus propices pour aller à cheval ; bien trop froid, assez froid pour marcher très vite. De façon ou d'autre je compte bien que je m'en tirerai.

Nos *Mélanges* (1) Américains ne sont jamais arrivés, et je n'ai pas non plus de nouvelles d'Emerson, sauf que j'ai, tout à fait par hasard, appris que sa santé laissait à désirer, — et encore ceci fut-il contredit ou expliqué. Fraser est très pressé

(1) *Miscellaneous and Historical Essays*. (Note du Traducteur.)

que le Livre soit fini, ce qui, bien sûr, arrivera en son temps. Fraser a réglé ses comptes avec moi, du moins il a rédigé son règlement de comptes, pour *la Révolution française* ! Il a (qui l'aurait cru ?) en espèces sonnantes, produit de l'entreprise cent trente livres [3.250 f.] sterlings et des shillings; mais en me déduisant le prix de chaque exemplaire dont j'ai disposé il réduit le chiffre à quelque 110 livres sterlings [2.750 f.] : voilà qui sonne en tous cas. Quant aux exemplaires il tient à me les faire payer; je tiens bon là-contre, mais je pense que je finirai par céder, car il y a une sorte d'ombre de justice dans ce qu'il dit : et de plus, *que j'aie une somme quelconque*, voilà qui dépasse mon attente. Je crois le pauvre diable de Fraser aussi consciencieux dans l'observance des lois de son métier qu'on peut le souhaiter, mais c'est un méchant métier, et qu'y faire? Nous venons presque de traiter pour un nouveau tirage à quinze cents, dans les mêmes conditions ; car Fraser vaut n'importe quel autre, et même vaut mieux que presque aucun autre, étant *consciencieux* à sa manière. Il y aura de l'argent là encore, si la vente marche comme il en a bonne confiance, et à moi cela ne coûte rien ; guère même de dérangement, car il promet une impression rapide. Ensuite cinq cents exemplaires pour le marché américain seront tirés à part, lesquels ne me coûteront presque rien sauf le *papier*, et *ceux-ci* m'appartiendront tous

Generated at University of Pennsylvania on 2023-07-05 16:17 GMT / https://hdl.handle.net/2027/hvd.hn2ply
Public Domain in the United States; Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-us-google

à moi. Je pense que c'est de cette façon que nous ferons le traité un de ces jours.

Notre *Révolution française* s'est donc fort bien comportée ; si l'on pense à ce qu'on en attendait, fort bien vraiment. Les louanges ne comptent guère, mais le moindre écot en solide *pudding*, voilà qui est accueilli avec reconnaissance par un homme qui a à le chercher. Mais j'ai eu des louanges aussi, et des plus extraordinaires, pour ne pas dire des plus amusantes. N'ai-je pas parlé à Alick de l'Empereur des Dandys, un certain comte d'Orsay, et de son amour pour moi ? Eh bien, depuis, le personnage est venu ici, positivement, dans un carrosse éclatant comme le soleil, que toute la rue regardait bouche bée, « m'apporter son témoignage de...etc., etc., » et en fait je ne l'ai pas trouvé idiot du tout, mais homme d'une intelligence très considérable en son genre, plein de connaissances et de sarcasme, même de jovialité et d'humour ; pas mauvais garçon du tout. Jane a ri pendant deux jours du contraste que nous offrions, moi, en robe de chambre à carreaux, avec mon air farouche de presbytérien, et lui, le plus bel homme des beaux hommes, avec ses velours, ses bijoux, ses grâces parfumées ; tous deux assis l'un près de l'autre et causant de la manière la plus amicale !

Voilà la feuille à sa fin, et mon temps plus qu'à sa fin. Je vous envoie cette Lettre de M^{rs} Strachey, la seule que j'ai eue d'elle depuis bien des années ;

j'espère que vous l'aimerez mieux que Jane, et comme je l'aime. Quant à Jane même, ce froid agit cruellement sur elle, mais elle se tient tapie tout près du feu, jamais ne bouge, et continue à tenir bon sans dommage jusqu'ici. Elle s'est bien mieux portée tout le temps que les années dernières. Mrs Welsh nous écrit de Liverpool qu'elle compte être bientôt à Templand. Je pense que vous avez reçu la vieille valise de drap, et que vous avez admiré son contenu? J'ai eu une lettre de Graham de Burnswark en réponse au Billet que vous aviez à lui remettre; il a, paraît-il, été très souffrant, le pauvre garçon. Je prie le premier d'entre vous qui le verra de lui offrir mes remerciements et mes bons vœux et mes souvenirs comme toujours...

Et ici donc, chère Mère, je termine pour aujourd'hui! Rappellez-moi aux fidèles tendresses de tous, en commençant par Jamie ou Tom de Scotsbrig et en finissant aux postes les plus extrêmes. Ayez soin de vous, chère Mère, et faites-moi savoir que vous êtes rétablie.

Votre affectionné,

T. CARLYLE.

Chelsea, le 24 oct. 1839.

Ma chère Mère,

..... Généralement toutes les après-midi jusqu'à deux heures je suis à écrire ; le garçon d'écurie m'amène mon cheval à la porte à cette heure. Auparavant j'avais l'habitude de me rendre alors en Ville, et peut-être d'aller faire des visites ou de rencontrer du monde. Il en est autrement maintenant : je ne vois personne, même ceux qui viennent ici en visite je les manque, car toutes les visites ont lieu — du moins toutes les visites officielles — pendant ces deux heures qui sont mon temps de promenade à cheval. Je ne puis m'empêcher de dire que ceci aussi m'est un soulagement et un plaisir ! Il reste encore quantité de gens qui viennent me voir ; une ou deux fois la semaine, quelqu'un entre le soir et c'est largement suffisant pour moi. J'aime infiniment mieux passer la soirée à lire que de me trouver avec la plupart des gens. Dans mon expédition quotidienne, les grands arbres mystérieux, les champs verts silencieux, le calme du brun octobre de toutes parts, avec mon agile petite jument noire, me sont bien préférables à toute compagnie humaine que je pourrais avoir. Si j'ai, le matin, accompli une tâche supportable, j'éprouve une paix et une satisfaction complètes ; si *non*, ça ne va

pas aussi bien, mais je n'ai alors qu'à espérer mieux faire le lendemain. Que de raisons j'ai de remercier la bonne Providence qui m'a guidé si miséricordieusement jusqu'ici. Les choses ont changé pour moi de ce qu'elles étaient il n'y a que quelques années seulement, de ce qu'elles furent pour moi toute ma vie. Durs maux, pauvreté, maladie, obstacles, déceptions m'ont été dispensés par bonté; avec colère je me révoltais contre tant de souffrances, et pourtant, tout était bon et juste. Ma pauvre et pénible existence n'a pas été entièrement vaine. — Tout marche de façon très tolérable pour moi ici; j'ai la perspective de pouvoir vivre maintenant avec moins de peine sans la terreur d'être dans le besoin, c'est là le bien que je trouve surtout dans ce qu'on appelle « renommée », le reste, à mes yeux, ne vaut pas grand' chose, pas grand' chose, — et même ne vaut rien. Je devrais également remercier le ciel que ladite renommée fût réservée à mes cheveux gris, et à une époque où j'étais à même de juger de ce que valent bien des choses...

Chelsea, 30 déc. 1839.

Ma chère Mère,
Ceci doit vous arriver le jour du premier de l'an,

si tout va bien et si le Facteur fait son service. Vous n'y trouverez qu'un mot, l'expression d'une prière pour que « Dieu soit avec vous », laquelle, exprimée ou inexprimée, est toujours en moi à cette saison de souhaits, comme en toutes saisons. L'heureuse poste à quatre pence [40 c.] me permet d'écrire, serait-ce plus brièvement que jamais. Dans dix jours à peu près on va avoir réellement la poste à deux sous ! C'est alors qu'on pourra s'écrire, même si la feuille ne contient que : « Comment allez-vous, chère Mère ? » Je joins, à l'occasion présente, un petit cadeau de nouvel an. Je vous prie de vous acheter avec n'importe quel *objet de luxe* dont vous avez la moindre envie : un barillet de bière, une robe neuve, — n'importe ce que vous aimerez ou pourrez vous procurer. Je ne suis pas près de vous pour choisir l'objet moi-même ; je ne puis rien *envoyer*, sauf un bout de billet de banque, pour que vous vous achetiez avec quelque chose. Enfin, vous pourrez prendre un vieux Journal et prier *Isabelle* de l'adresser ici avec deux traits (si tout va à peu près), quand ceci arrivera. Cela me fera plaisir d'avoir un témoignage de ce genre, et cela ne coûte rien ; Isabelle s'en occupera.

Aujourd'hui également part, par Edimbourg, comme le dernier, un colis de Livres. Un exemplaire du nouveau *Meister* se trouve dedans pour vous ; deux exemplaires de *Chartisme*, un expressément

pour vous, l'autre « pour circuler » parmi les frères, Alick, je pense, voudra le lire, et James aussi probablement voudra le lire ! On pourra après l'envoyer à Dumfries où on semble très désireux de le voir. Il n'a paru qu'il y a deux jours ; les relieurs s'étaient tous mis à boire aux environs de Noël, et on n'a pas pu en faire relire un nombre suffisant d'exemplaires plus tôt. Je n'ai naturellement rien entendu dire encore de ce livre, sauf dans le ménage (1) ici, qui a unanimement voté plutôt en sa faveur. A dire vrai, je ne me soucie pas beaucoup de *ce que* les gens diront ou s'abstiendront de dire à son sujet ; c'était quelque chose que *j'avais* à écrire ; et voici, maintenant c'est fait, c'est écrit et sorti de mes mains, et pour *ma* part je n'ai plus rien à y voir...

Je suis dans mon état de santé ordinaire, — un peu mieux, je crois, peut-être grâce à mon zèle pour le *cheval* depuis quelques semaines. Je travaille chaque jour à réviser les *Essais* (2) pour l'Imprimerie ; j'en suis maintenant au dernier volume, et après je n'aurai plus beaucoup de peine, — rien qu'à corriger les épreuves, là où elles diffèrent de ce que j'arrête maintenant. Etrange besogne pour moi, que d'étudier ces *Essais* de nouveau ;

(1) Il s'agit de l'avis de sa Femme et de son Frère, le docteur John Carlyle, qui était en séjour chez Carlyle, à Chelsea.

(Note d'A. CARLYLE.)

(2) *Critical and Miscellaneous Essays*. (Note du Traducteur.)

dix ans de ma vie sont écrits là étrangement; c'est moi et ce n'est pas moi, qui ai écrit tout cela! Ils sont tels que j'ai pu les faire, — parmi les tourbières et autres misères. Il semble que les gens aient du goût pour eux, malgré toutes leurs rugosités. J'ai reçu une Lettre des plus enthousiastes l'autre jour de Nottingham à propos d'eux. Je reçois assez de lettres enthousiastes et des choses analogues; mais vraiment, comme dit Corrie : — « A quoi que ça sert? »

Jack, comme de coutume, se trouve de l'autre côté de ma porte, ou plutôt je crois que je l'ai entendu qui s'en allait par le monde, il y a quelques minutes. Je vous ai acheté un Fox : *Le Livre des Martyrs*, qui, je présume, va entrer dans le colis d'aujourd'hui, et vous y lirez de fort excellentes choses, j'imagine, et vous en aurez *abondamment*... Comment allez-vous tous? Surtout comment allez-vous, chère Mère? Restez bien enveloppée, gardez bon feu! Et aussi pourquoi ne m'écrivez-vous pas une Lettre, pourquoi, dis-je? La Paix soit avec vous, avec chacun de vous et avec tous!

Toujours votre affectionné,

T. CARLYLE.

Chelsea, 11 février 1840.

...Dans *l'Examiner* se trouve une critique sur « La Question de la Condition de l'Angleterre », où le Rédacteur, sans me nommer, me fait l'honneur d'être passablement contrarié de ce que j'ai dit, et de ce que j'excite les autres à dire. De la part d'un bon chien-de-garde, mis là en sentinelle pour aboyer au nom du Ministère actuel, on ne pouvait rien souhaiter de mieux. On est en train de commencer à découvrir (les sages personnages !), que je ne suis pas un « Tory », ah ! non ! mais un des plus convaincus, quoique peut-être le plus calme de tous les Radicaux qui existent maintenant de par le monde, chose fertile en maigres consolations pour quelques individus ! « On a dit, et on dira, et qu'on dise ! » etc., etc.

Hier la partie désœuvrée de la Ville était toute en émoi grâce au mariage de la petite Reine Victoire. Je devais aller déjeuner au matin avec un vénérable notable de ce lieu, un nommé Rogers, poète et banquier. Mon chemin passait par le Palais de la Petite Victoire, et on commençait à apercevoir une foule qui déjà s'assemblait, et qui a continué à grossir tout le temps jusqu'à ce que je revienne (vers une heure après-midi); des flots

de pauvres idiots désœuvrés s'écoulant de tous quartiers, pour voir, on ne sait quoi, peut-être le carrosse doré de Victoire et d'autres carrosses dorés qui devaient passer, car c'est tout ce qu'on verrait ! C'était aussi un jour pluvieux, de fortes et froides averses et de grande boue. J'ai manœuvré par un petit détour, de façon à éviter toute leur route, et sauf le son de quelques cloches dans la suite de la journée, je n'en ai plus rien entendu. Pauvre petite, je souhaite à son mariage toute prospérité aussi... Quant à lui [le Prince Albert], on dit que c'est un garçon de bon sens, ce qui, en ces circonstances, peut lui être de grand service; il a éclaté en larmes en quittant sa petite ville natale de Cobourg, petite ville tranquille, dans le genre d'Annan, par exemple; le pauvre diable sans doute pense au *calme* auquel il disait adieu là, et qu'il n'allait probablement plus jamais connaître, quoi qu'il pût jamais connaître d'autre.

Chelsea, le 19 juin 1840.

Ma chère Mère,

J'ai peur que vous me pensiez un fils dénaturé de n'avoir pas été vers vous quand vous me le demandiez, et de n'avoir pas même écrit, maintenant

que les Lettres sont à si bon marché. Hélas ! je ne vous oublie aucun jour de ma vie ; mais je suis très occupé à rédiger mes Conférences, à courir d'ici de là, je ne puis que vous envoyer la plupart du temps mes pensées en silence. J'ai mis la dernière main à la première conférence ; je suis lancé dans la seconde et je vais aussi la rédiger, advienne que pourra. Il faudra qu'elles soient publiées, sous une forme ou une autre, ultérieurement. De temps en temps, j'ai des *crises* de migraine et d'humeur noire, mais au total je crois presque que mon état de santé général s'est nettement amélioré. Parfois il me semble que je puis encore redevenir bien portant ! Et après tout, que ferais-je de la santé, sinon m'en servir à *écrire* des mots et des livres de sincérité et de bien, tels que ceux que je m'efforce d'écrire même maintenant avec la santé que j'ai ? On ne devrait pas se plaindre, je ne le devrais pas.

La chaleur ne m'a pas encore beaucoup gêné ; les stores de Venise empêchent bien le soleil de rentrer et grâce à eux ma chambre en haut parmi mes livres est toujours suffisamment habitable. Il est vrai que nous avons des ondées très fréquentes, — elles ne valent rien pour la fenaison, qui bat maintenant son plein partout, mais elles rendent réellement le temps délicieux. Mon cheval ne me fait pas tout le bien que j'avais espéré, mais cependant il me fait du bien ; j'ai l'intention de le gar-

der et de voir encore. S'il arrivait un moment où le temps dût *me griller*, je pourrais sauter sur la jument et galoper vers vous sans consulter personne! Je serai aussi bien déçu si je ne vous vois pas de manière ou d'autre en cette saison.

J'évite tous autant que possible, et quiconque veut me voir doit venir ici; j'éprouve rarement le besoin de voir personne, et je ne vais nulle part, sauf en de grandes occasions. L'autre matin je suis allé déjeuner chez un ancien notable d'ici, un certain Rogers, très beau vieillard. Nous avons eu des Seigneurs et de belles Dames... J'en suis revenu malade pour la journée, comme d'ailleurs je m'y attendais. Cette après-midi, c'est-à-dire, à *cet instant même* (dès que j'aurai fini), je vais assister à une Réunion des membres du Comité des Bibliothèques de Londres; je pense que mercredi j'aurai à faire une espèce de *Discours*, à ceci non plus je ne puis rien. Mais mon *travail* consiste à écrire ces Conférences; je sens que tout le reste c'est ne rien faire, que je n'ai rien d'autre à faire. La santé de Jane est florissante au temps chaud. Elle ne souhaite rien de mieux.

Quant à Jack vous savez peut-être déjà qu'il est en Ecosse avec son malade, pour faire une saison de bains à Oban sur la côte du Comté d'Argyle! Il m'a écrit deux fois d'Oban. Je vous envoie sa dernière Lettre. Tout va bien de son côté, à ce qu'il semble, Il réussit toujours à voyager; il a

toujours été grand voyageur, depuis les temps de Pepperfield (1) !

Il faut que j'écrive bientôt à Jamie. Je dois une Lettre à Alick. Qu'ils soient indulgents pour moi. Alick sera désolé de savoir que tout mon pauvre Tabac se gâte, j'ai beau faire ! J'ai envie de le renvoyer tout pour qu'on le vende à moitié prix, et aussi de *ne plus* assommer mes braves Frères avec mes assommantes histoires de Tabac.

Adieu, chère Mère ; mes vœux à chacun et à tous.

Votre toujours affectionné,

T. CARLYLE.

Chelsea, le 12 sept. 1840.

..... J'ai eu ici des Américains ennuyeux. Ils sont envoyés par de bons amis, et je m'efforce de les recevoir aussi bien que je puis. Ils n'exigent rien de moi qu'un peu de ma société, pauvres diables ! Cet été nous avons eu certaines *femmes* d'Amérique ; elles étaient venues ici en qualité de « déléguées », pour discourir et théoriser dans un

(1) *Pepperfield*. — Champ près d'Ecclefechan. Etant encore enfant, John Carlyle s'y égara un jour, loin de la maison ; et on l'y retrouva après de longues et anxieuses recherches.

(Note d'A. CARLYLE.)

grand Congrès assemblé à Londres de tous les coins du monde, pour *civiliser* l'Afrique et pour s'occuper des esclaves noirs. Les délégués femelles, voilà une classe de gens que le congrès ne comprit pas, mais plutôt regarda de travers, et, finalement, dut exclure. Les braves femmes furent très en colère, résolurent de prêcher pourtant en leur propre honneur, elles-mêmes, dans une salle de réunion qu'elles empruntèrent. L'auditoire se réunit en conséquence; le principal délégué femelle se leva pour discourir et, — assez malheureusement, — ne put rien trouver à dire, mais se rassit tout décontenancé! On a pensé qu'elle aussi n'avait pas grand'chose à faire! Pourtant je crois que c'était une bonne créature. Elle était venue nous voir auparavant, avec trois autres, son état-major, des Quakeresses à l'air rigide, d'un certain âge; horriblement déçues que je ne voulusse point me croiser avec elles en faveur des esclaves noirs, comme étant la seule chose nécessaire. Je leur ai dit, comme d'habitude, que les esclaves *verts* et *jaunes*, devenus verts de pure faim dans mon propre voisinage, m'étaient bien plus intéressants! J'ai ajouté aussi que moi-même j'avais été esclave tous les jours de ma vie, et que j'avais encore une rude bataille à mener, à tout instant, pour obtenir que l'on fasse droit, ne serait-ce qu'à la plus minime de mes légitimes revendications. Enfin je ne leur ai pas caché que je considérais leur histoire d'esclaves noirs comme

X

une affaire de *leur* paroisse, non de la mienne.

Nous avons fort à faire ici avec *la Tempérance* : des chanteurs de romances la satirisent dans les rues ; d'autre part des hommes incultes, passionnés, qui se disent des ivrognes convertis, parlent dans de grands rassemblements là-dessus le dimanche, et on les écoute avec beaucoup de considération. D'après ce que j'entends, il y a un progrès réel. Les Irlandais mêmes, ces pauvres hères, abjurent la boisson par millions. C'est, dis-je, le *premier commencement de l'émancipation* pour eux. J'en pleurerais presque d'entendre ces pauvres rudes ouvriers en appeler avec ferveur à leurs camarades de la manière qu'ils peuvent, pour les éveiller à l'humanité, et abjurer l'esclavage du Gin. Ils parlent évidemment du fond de l'âme ; c'est *ici* quelque chose de pratique et de réel dont ils causent, — tandis que tout ce qui s'entend autour d'eux de la bouche de ceux qui sont *payés* pour parler n'est rien que chants d'orgue et vains boniments. C'est un Maçon écossais de ce quartier qui, paraît-il, est un des plus fervents. Un chef des *Teetotallers* du Nord nous racontait, il y a quelque temps, l'histoire de ce Maçon. Il avait pris l'habitude de se griser, et voyait ses affaires peu à peu périliter. Sa Femme n'ouvrait jamais la bouche pour se plaindre, mais sa muette douleur affolait cet homme quand il pensait à lui-même et à tout ça. En revenant chez lui, un soir, du débit, ahuri,

stupide, en proie à son Démon, il prit la résolution de la tuer. Elle dormait, avec son enfant à côté d'elle. Il prit un couteau à découper ; il levait la main pour la frapper, quand, par la grâce de Dieu, elle s'éveilla. Le regard qu'elle lui jeta lui brisa le cœur ; il fondit en larmes et tomba à genoux : et il se considère désormais (car ses affaires aussi recommencent à prospérer), comme consacré par le Ciel pour avertir les compagnons sur cette question, par tous moyens, en tous temps et lieux. Assurément nous ferons des vœux pour que ces pauvres gens prospèrent de plus en plus...

Chelsea, lundi 19 octobre 1840.

Ma chère Mère,

Acceptez de moi ce petit mot plutôt que rien. Votre chère petite Lettre vient d'arriver. Mille fois merci ! Aucun des autres n'écrit de plus pleines petites épîtres que vous, pourvu que vous ayez tous vos instruments autour de vous. Je vous suis toujours bien reconnaissant pour toute la peine que vous prenez ; vos outils pour écrire ne sont pas, comme les miens, toujours prêts sur la table, pour vous en servir !

...Dans ma lettre à Jamie, j'ai parlé des ennuis

domestiques (1) où nous avons été plongés, grâce à la puissance maudite de la *boisson*, sur notre petite *Toupie* de servante. Tout était disposé pour son départ ce matin, à dix heures. Mais la pauvre fille avait l'air si absolument brisée de chagrin, elle était tellement désespérée, silencieuse, sans *larme*, presque sans voix, que Jane, après mûre réflexion a décidé d'essayer de la garder encore une fois. Il me semble qu'on peut espérer encore, bien que les chances soient minimes. Elle *peut* nous durer encore quelques mois ; elle peut sauver sa petite âme et son existence, laissons-lui donc une belle *troisième* occasion ! Nous n'avons jamais eu dans la maison une si bonne, si utile petite créature. Elle est gaie comme un grillon, débrouillarde, ne fait pas de bruit, s'accommode aisément de tout : *parfaite*, n'était cette infernale malédiction ! Cela fait frémir de voir quels abîmes sont ouverts sous nos pas à tous. Que celui qui n'y trébuche pas remercie Dieu !

En résumé, le résultat pratique c'est que notre maison est *paisible* une fois de plus, et que, une fois de plus, je me suis remis au travail ; résultat des plus satisfaisants. Ma pauvre Jane a été absolument bouleversée des secousses de cette semaine : il faut maintenant qu'elle tâche de *dormir* et de se remettre. Elle vous écrira une Lettre avant longtemps, elle l'espère, et contenant toutes sortes de nouvelles.....

(1) Voir appendice, page 315. (Note du Traducteur).

Chelsea, mercredi 10 mars 1841.

Ma chère Mère,

Il faut vous contenter d'un mot très bref aujourd'hui ; — un petit mot, s'il apporte de bonnes nouvelles, vaut bien un penny.

Jane est de nouveau sortie de son influenza ; le temps est devenu parfait, et elle va s'aventurer dehors aujourd'hui, à Cheyne-Walk, le long du Fleuve. Elle a gardé le lit trois jours. Elle a eu une espèce de mal de gorge, qui a abouti tout de suite et elle n'a jamais été bien malade.

Demain vers midi, je pars avec Jack à l'île de Wight. Je m'y suis décidé hier. Le beau temps a éveillé en moi une sorte de violent désir de voir les champs tranquilles et la mer. Si je ne me sens pas florissant à l'île de Wight, je pourrai aisément me hâter de revenir. J'imagine que cela me fera du bien. Il y a ici du monde en masse, et il y en aura encore plus, pendant les trois mois prochains ; rien que la vue et le bruit des gens m'indisposent maintenant. Après quelques jours de silence je verrai mieux comment me retourner ; le vacarme de ces rues ne me sera plus une peine, mais une distraction.

Hier une série de *Conférences* est partie pour Edimbourg par une machine à vapeur de Fraser, — ou plutôt c'est aujourd'hui qu'elles doivent partir.

J'ai écrit les adresses hier pour elles toutes. Il y a un exemplaire pour ma mère, un exemplaire pour Alick, un troisième pour la famille en général, lequel, une fois qu'on en aura fini avec lui, pourra être expédié à Dumfries. Il y avait aussi un exemplaire des *Conférences* et un de *Sartor* pour la bibliothèque d'Ecclefechan. Fraser (l'éditeur) ne m'en octroie que douze; j'ai déjà disposé de tous. Peut-être aurez-vous le vôtre mercredi prochain par le voiturier de Dumfries? Tous ont été adressés à James Aitken, à qui j'ai écrit aujourd'hui. Si un retard *imprévu* arrivait (après mercredi en huit, par exemple), informez-m'en, et je remuerai ces gens-là. Vous avez tous les exemplaires de *Sartor*, n'est-ce pas? Celui-ci est bien plus élégant, mais c'est la même chose autrement. Les *Conférences* seront d'une lecture beaucoup plus facile qu'aucun de mes autres Livres. Fraser paraît fort satisfait de leur vente jusqu'ici. Il faudra qu'il me paie, le gremlin, et puis qu'il les vende comme il pourra.

J'ai beaucoup de choses à faire, pour tout emballer. J'espère pouvoir vous envoyer un mot de Ryde. Les Lettres de Jack sont fort courtes, mais toujours de belle humeur; il s'est procuré un tour pour son Malade, et ils y travaillent à force de bras, avec un homme qui leur montre comment tourner!

Jane vous salue de toutes ses tendresses. Jamie

devait me parler de Newington Lodge; je ne m'attends pas à ce que quelque chose sorte de cette affaire. Dites-lui de ne pas se tourmenter, si cela le dérange le moindrement. — Adieu, ma chère bonne Mère. Mes vœux à tous!

T. CARLYLE.

Chelsea. Vendredi, 18 février 1842.

... Je continue à me porter fort bien, quoique, comme vous le savez, je sois *en travail* d'un Livre! C'est une affreuse besogne, et qui, jusqu'ici, ne marche pas du tout; en sorte que j'en ai toute l'âme comme emplie d'un lac noir et troublé, qui n'a point issue nulle part; état de choses fort désagréable. Mais je sais par l'expérience passée que de tels lacs finissent par trouver issue, et que, à vrai dire, en général, plus la *naissance* a été pénible, et mieux est l'enfant né. Aussi ne faut-il pas nous plaindre du tout, mais tenir bon et nous estimer fort heureux et grandement honorés d'*avoir* à subir de telles douleurs, même si elles étaient plus pénibles...

Présentement j'ai une besogne supplémentaire; celle d'enlever mes Livres des mains des héritiers de Fraser, et de les remettre (si je le puis) aux soins d'un autre Libraire, qui, j'espère, pourra en tirer un meilleur parti pour moi. Jusqu'ici mes

affaires avec Fraser ont été des plus stériles, et un Libraire plus malin est disposé à s'en charger, — pourvu que je puisse réussir à ôter les marchandises proprement des mains où elles sont maintenant. Cela sera décidé dans une semaine peut-être. Le *pire* c'est que les pauvres Livres soient où ils sont, et y restent dans des conditions oisives, comme ils ont fait jusqu'ici, et je commence à croire que c'est ce qu'ils ont de mieux à faire *pour le moment*. Mais pour tout autre Livre que j'écrirai, je vais employer un autre système, un tout autre système ! Et tous les *anciens* Livres aussi s'affranchiront d'eux-mêmes tout tranquillement, avec simplement l'aide du temps, petit à petit. Nous ne nous en inquiéterons donc pas beaucoup, mais nous souhaiterons seulement que ces histoires se concluent de façon ou d'autre, et nous laissent la paix. Ecrire des Livres et n'être pas payé pour cela, telle semble devoir être ma tâche en ce monde, et c'est aussi mon intérêt ; car, en vérité, qu'est-ce que me fera tout le paiement de la création dans quelque temps d'ici, et puis durant toute l'Eternité ensuite ? Littéralement rien du tout ! Et qu'importe à un homme, qu'on vide, pour lui payer ses gages, toute la Banque d'Angleterre, ou qu'on refuse de lui donner rien de plus qu'une chemise et du brouet, et même pas cela ? Littéralement il ne lui importe *nullement*. Que les gens fassent donc à leur guise ! Ma chère Mère, je suis éternellement *votre* débiteur

pour m'avoir, dès les premiers de mes jours, enseigné cette leçon, et me l'avoir inculquée par tous les moyens, — cette leçon-là vaut toutes les leçons du monde ; et, sans elle, les autres ne valent rien...

Chelsea, mercredi midi, 2 mars 1842.

Ma chère Mère,

Hier est venue une lettre nous annonçant que la pauvre Mrs Welsh, qui avait été très souffrante depuis quelque temps (mais qui semblait se remettre), avait été tout à coup frappée d'une sorte d'attaque de paralysie, vendredi matin dernier ; ce dont le Dr Russell, comme il va de soi, se déclare extrêmement inquiet. Ma pauvre Femme, presque hors d'elle-même, a tenu à partir par le plus prochain train, bien qu'atteinte d'un rhume et nullement en état de voyager. Partie hier soir à huit heures et quart, c'était la voyageuse la plus triste qu'on puisse voir. Elle a dû arriver ce matin à six heures à Liverpool. Hélas, hélas ! la pauvre, — je viens de l'apprendre par une nouvelle Lettre qui arrive à l'instant, aura trouvé là que sa chère Mère, toujours si affectueuse et qui a tant souffert, n'était déjà plus ! Elle ne s'est jamais remise de cette attaque de paralysie, mais est morte le soir

même (1) à dix heures et demie. Mon Dieu! Mon Dieu!

Je suis naturellement dans un désarroi de pensées qui ne peuvent s'exprimer. Ma pauvre petite Jeannie est en ce moment à Liverpool, le cœur brisé, et sauf une de ses jeunes cousines, personne n'est là pour la recevoir. Son oncle et Walter (d'après la nouvelle Lettre de ce matin) sont déjà partis depuis hier. Je ne sais quelle résolution il va falloir prendre.

Je vous écrirai de nouveau, sans doute dans deux jours. Adieu, à présent, chère Mère. Ah! que je souffre!

Votre affectionné,

T. CARLYLE.

Chelsea, le 15 juillet 1842.

Ma chère Mère,

... Je suis allé un jour à la Conférence à propos de la *Loi sur les grains*, et j'ai vu qu'il n'y avait guère de chance que ces jeunes gens non plus fassent grand bien. Si on leur accordait l'abrogation de la Loi, ils continueraient tout de même à vivre de la même façon, à amasser de l'argent; à satis-

(1) Le 25 février. (Note d'A. CARLYLE.)

faire leurs désirs, leurs appétits, leurs caprices; à vivre *sans* Dieu dans le monde; conséquemment sans sympathie pour l'homme dans le monde, à répondre de leur Frère comme le fit Caïn : « Suis-je le gardien de mon Frère? » J'ai payé à mon Frère *ses* gages; il ne peut me demander rien de plus, qu'ai-je de plus à faire avec lui? — Ces hommes pensent, et, en fait, croient, qu'il n'est point d'autre *réalité* que l'argent. Ils se trompent effroyablement, et ils l'apprendront sans tarder!.....

Chelsea, le 24 mars 1843.

Ma chère Mère,

Comme j'ai quelques minutes à moi aujourd'hui, je vais de nouveau vous griffonner une ligne. Le docteur [*John Carlyle*] m'a envoyé la lettre d'Auch; les meilleures nouvelles qu'elle contenait étaient que vous étiez dans votre passable état de santé ordinaire; que vous étiez sortie avec lui vous promener « jusqu'au haut de Potter Knowe ». Je suis content d'avoir des détails aussi authentiques. Depuis hier, afin d'être plus éloigné du feu par ces journées plus chaudes, et pour être *de côté* vers la lumière, ce que je préfère, j'ai changé ma table à écrire de place; et maintenant chaque fois que je

lève les yeux, *votre* visage (1) affectueux et triste, me regarde, du Cadre au-dessus de la cheminée; ma bonne Mère chérie! Il est empreint d'une tristesse, ce visage, qui pénètre mon cœur! Mais on ne doit pas l'appeler non plus une pure « tristesse ». C'est une noble *lassitude* plutôt, comme après une grande tâche *accomplie*. Je souhaiterais à tous les hommes et à toutes les femmes une telle « *tristesse* ».

Notre impression (2) ici avance d'une manière tolérable et est maintenant à moitié achevée. C'est un brave homme intelligent que mon Imprimeur; je l'ai découvert il y a quelques années, et j'ai tenu à lui rester toujours fidèle depuis. On dit : « Il est un peu plus cher ! » Je réponds : « Eh bien, n'a-t-il pas raison, puisqu'il vaut bien mieux que les autres? » Respect est dû à un homme qui vaut mieux que les autres, et il faut l'encourager à toutes forces quand on se trouve à le rencontrer. Mes Copistes (pour le Marché Américain) me donnent un peu plus d'ennui, mais eux aussi, j'espère, auront fini d'ici environ une semaine. Le Colis de Papier partira alors de Liverpool, et je n'aurai plus rien à y voir; s'ils peuvent par là échapper au voleur

(1) Il s'agit du portrait peint par Maxwell, suspendu alors au-dessus de la cheminée du salon ou cabinet de travail. Plus tard Carlyle le fit placer au-dessus de la cheminée de sa chambre à coucher. (*Note d'A. Carlyle.*)

C'est la reproduction de ce portrait qui est en tête de ce volume, (2) Carlyle écrivait alors « Past and Present ». (*Note du Traducteur.*)

américain [le contrefacteur], ce sera bien, si non, eh bien alors, qu'il vole! Je ne pourrai pas l'en empêcher!

Un de mes principaux Copistes est une pauvre jeune fille qui est alitée depuis presque une année, absolument incapable de changer de place, ayant une maladie de la moëlle épinière. Elles sont deux Sœurs, filles d'une Veuve; la Veuve s'est remariée et elles n'ont pas pu vivre avec le nouveau Père; en conséquence, elles sont allées habiter un garni séparé pour se subvenir en qualité de maîtresses d'écoles; elles s'en tiraient fort bien, jusqu'au moment où celle-ci fut atteinte du mal dont je vous ai parlé; et maintenant, la pauvre fille essaie d'écrire, ou de coudre, ou de faire n'importe quoi pour elle-même, étendue sans bouger sur le dos! Son écriture n'est pas bonne, mais elle y prend beaucoup de peine, et comment me plaindrais-je? D'ici peu je compte aller voir les pauvres jeunes filles moi-même, et m'assurer si quelque autre assistance serait possible pour elles...

Chelsea. Vendredi soir, 23 juin 1843.

Ma chère Mère,

La seconde Lettre de John d'aujourd'hui vient d'arriver, La première est arrivée à onze heures;

bien que j'attendisse la nouvelle (1), et n'attendisse rien d'autre, elle m'a donné comme un grand coup au cœur ! — Il dit que vous portez votre grand chagrin avec la fermeté que nous vous connaissons « comme une chrétienne et une vaillante femme ». C'était là aussi ce à quoi je m'attendais, le ciel en soit béni. Vous avez eu à souffrir beaucoup, chère Mère, et vous avez vieilli dans cette Vallée de larmes, mais dites-vous toujours, comme nous tous devrions dire : « N'avons-nous pas aussi bien des grâces ? » N'est-il pas par-dessus tout, et dans tout, un Père qui veille sur nous, par la volonté de qui tous chagrins tendront ensemble, malgré tout, vers le bien ? Oui, c'est là le vrai. Efforçons-nous de nous attacher à cette ancre, à la fois sûre et ferme.

Ce que dit John d'Alick m'a hautement touché et soulagé : « il avait recouvré toute son ancienne énergie et toute sa virile ardeur. » Oui, pauvre ami, par la grâce de Dieu il recouvrera tout encore et se retrouvera lui-même dans cette nouvelle Patrie... Il va entrer dans un nouveau champ d'activité, avec des années en plus et de la sagesse et entendre les paroles, que tout lui dira partout : « Sois un homme sage ici, et ainsi tu prospéreras. » Même moi, qui ne suis guère enclin à l'espoir, j'ai bonne confiance que cette expérience va sauver

(1) Du départ de son frère Alick, de Liverpool, avec sa femme et ses enfants, dimanche le 25 juin 1843, à destination de New-York. Il ne devait plus jamais revoir son pays natal.

(Note d'A. CARLYLE.)

notre pauvre Alick. Puisse Dieu la permettre. C'est un cœur vaillant et vrai, mais que bien des choses ont abattu et brisé comme cela se voit rarement.

... Pour le moment et jusqu'à demain soir tard, je suis le mortel le plus occupé que j'aie encore jamais été dans les jours d'auparavant. J'écris tout le jour et toute la nuit (jusqu'à près de minuit) — luttant, contre le temps, — un fort inutile article (1) que j'avais commencé — qu'il faut finir puisque commencé. J'aurais pu l'aimer mieux à un autre moment ! Samedi soir, pourtant, il faut qu'il aille chez l'Imprimeur, — tout le Numéro de la Revue doit *paraître* le premier juillet. Je vais bientôt maintenant avoir le temps de m'y reconnaître, avec une chaude bataille d'ici là cependant.

C'est maintenant l'heure du thé. Il faut que je revoie mes barbouillages de manuscrit, et prépare « trois pages de plus » avant d'aller au lit. J'ai de nouveau de bons sommeils. Nous sommes très bien. Une foule énorme d'Américains, etc., ici ! J'ai trois ou quatre Lettres à répondre tous les jours, outre le reste !

Adieu, ma chère Mère : n'espéré-je point vous voir bientôt ?

Toujours votre affectionné,

T. CARLYLE.

(1) Dr *Francia* pour le *Foreign Quarterly Review* (Note d'A. CARLYLE).

Chelsea, le 30 mars 1844.

.... Tout le monde est en discussion au sujet de la proposition de Lord Ashley de réduire les heures de travail dans les usines à douze, avec deux heures laissées aux repas, — c'est-à-dire, à dix en tout. Quantité de gens crient et sont furieux là-contre. Quant à moi, je me réjouis grandement que le Gouvernement ait *de façon ou d'autre* commencé à s'occuper de cette abominable affaire : l'état des ouvriers. D'innombrables tâches attendent là tout ce qu'il y a de gouvernements avisés, et de parlementaires et de premiers ministres. La Motion de Lord Ashley a passé une fois ; mais Peel et Graham se sont tournés contre lui, en disant qu'ils s'en iraient s'il l'emportait, de sorte que, vraisemblablement, la bataille est perdue pour cette fois. Mais elle est *commencée*, c'est là l'important. L'autre jour, j'ai vu un des hommes officiels — Lord Eliot, — dans une société où tout le monde parlait de ceci. Je lui ai dit que le Gouvernement était absolument tenu, ou de voir si on pouvait faire du bien à ces gens, ou de les mettre en ligne et franchement de tirer dessus à mitraille. Ce serait merci en comparaison. Il a paru fort stupéfait, mais j'ai eu une bonne partie de la compagnie de mon côté...

Chelsea, le 24 avril 1844.

.... Vous avez été trop fréquemment malade ce printemps-ci, ma chère Mère; il faut réellement que vous soyez plus en peine de vous-même. Permettez-moi de prier Jenny aussi d'être de toutes manières soigneuse de vous. Hélas ! Que puis-je faire ? Je suis loin, et ne puis vous venir en aide moi-même, ce que j'aimerais tant. Sûrement c'est bien à chacun de nous et à tous de faire pour notre bonne Mère chérie, tout ce que nous pouvons. Elle a loyalement fait pour nous ce qu'elle avait à faire quand c'en était le temps. Jeanne me dit qu'elle vous a envoyé une ou deux volailles. Je l'ai bien priée de continuer ainsi. Un peu de soupe et de pain de froment pour dîner serait certainement bien plus sain que ce dont vous faites d'habitude votre repas. De plus le beau temps est venu maintenant; cela de même vous sera un grand bien. Promenez-vous sur la lande quand il fait du soleil. Le spectacle de la joyeuse terre qui reverdit sera comme un sermon à votre cœur religieux, — un sermon comme, à la vérité, un tel cœur ne serait pas en peine d'en trouver partout. Les étoiles dans les cieux et les petites clochettes bleues le long de la route glorifient la main de Celui qui est Toute Puissance, qui est Toute Bonté. En un

monde mauvais et misérable, qu'advierait-il de nous, si nos cœurs ne comprenaient à tous instants qu'il en est ainsi?

Je ne cesse de batailler ici, pas toujours de la manière la plus heureuse, mais toujours m'efforçant de faire un peu avancer mon travail. « Les petits ruisseaux font les grandes rivières. » Ce sera une longue, ennuyeuse et fatigante besogne, mais il faut que je continue à piocher, à tailler, et espérer arriver au bout à la fin. Je n'ai pas à me plaindre de la santé. Je devrais faire en sorte d'épargner ce qui m'est donné de force, de ne pas m'impatienter, comme je le fais trop souvent, de ce qui m'est refusé. Jane aussi va mieux, par ce beau temps. Tout est gai ici, ensoleillé et plein de fleurs. Je tâche de dîner en ville le moins possible, et j'écris à droite et à gauche des refus. Les dîners ne me valent rien ; seul travailler à mon Livre (1) me vaut quelque chose.. Jeffray est ici, en médiocre santé, mais beaucoup mieux qu'il n'était. Il est presque de votre âge, mais il ne devient pas plus sérieux en vieillissant. Du moins il trouve bon d'affecter les mêmes allures légères, qui, pour moi, ne sont pas les plus belles chez un vieillard...

(1) « *Speeches and Letters of Oliver Cromwell.* » (Note du Traducteur.)

[Chelsea], le 31 mai 1844

Ma chère Mère,

Que devenez-vous par ce temps affreusement inclément? Pas de jours où je ne pense à vous ; j'ai peur que vous ne soyez encore malade : cet âpre vent d'est suffit pour déranger quelque peu n'importe quelle santé. L'herbe même en flétrit, et toutes choses vivantes s'en plaignent.

Tenez-vous au chaud, chère Mère; prenez soin de vous; sûrement l'été viendra bientôt, à la fin.

Nous avons tous l'*influenza* dans ce coin-ci du monde : les employées des magasins ont, dit Jane, presque toutes « des extinctions de voix », et parlent en rauques chuchotements. Mais Jane même a échappé à l'*influenza*, et elle se porte convenablement.

Mon Livre s'avance bien ou mal, quoique encore beaucoup trop lentement. Néanmoins je commence à voir au-dessus du sol naître quelque fruit des profondeurs de bourbes mouvantes que j'avais dessous! J'espère vraiment parfois que je finirai par achever ce pauvre Livre, et qu'il se trouvera valoir la peine d'avoir été fait. Olivier Cromwell est un homme de réelle piété, priant et craignant Dieu, lisant la Bible, et qui lutte dans les hautes situations du monde devant Dieu et l'homme pour faire

ce qu'il trouve écrit dans sa Bible, — spectacle étonnant, sans parallèle, absolument incroyable pour la misérable maison Peel-Russell et C^{ie}, qui, à nos grands regrets, ont à conduire le monde maintenant. Si je puis montrer Olivier tel qu'il est, je ferai un beau coup, mais c'est horriblement difficile pour un siècle comme l'est, et depuis longtemps, celui-ci...

Chelsea, le 15 octobre 1844.

Ma chère Mère,

Voici une Lettre qui vient d'arriver et qui sera très bien venue de vous; je vous l'expédie sans tarder un moment, puisque nous l'avons lue tous deux. Notre brave Alick semble aller bien, lui et tout son ménage; il bêche ses Pommes-de-terre, de l'autre côté de l'Océan, sème son blé d'hiver, comme nous faisons de notre côté. Soyons heureux d'avoir de si bonnes nouvelles de lui.

Je ne savais pas, jusqu'à ce que je l'aie lu dans cette Lettre, que vous lui aviez envoyé dix livres [250 francs] de votre pauvre Bourse. Ma chère, généreuse Mère! Je pense que cela vous a fait du bien à vous-même aussi, et donc il ne faut pas que nous nous plaignions; nous devrions au contraire

nous en réjouir ; qui donne joyeusement est chéri dans de Hauts Lieux, et un cœur de Mère généreux est une chose belle à voir, qu'il donne des livres ou des royaumes.

Jack a reçu une très hâtive Lettre de moi samedi après-midi. Je n'ai rien écrit de nouveau depuis cela ; toujours occupé à la vieille tâche, dont la partie purement mécanique avance bien dans la phase où elle est. Si jamais ces Lettres de Cromwell sont publiées, vous serez enchantée de les lire ; c'est un homme qui, par toutes ses actions, glorifie le Grand Créateur et Celui qui l'a envoyé ; qui veille à accomplir Sa Volonté sur Terre, comme le premier et dernier de tous ses buts. C'est magnifique à voir, quoique tout cela soit presque absolument oublié maintenant de toutes espèces d'hommes. J'ai l'impression, pour moi-même, de me donner à un noble dessein, en tentant de faire revivre, encore un coup, parmi ses semblables, le souvenir d'un tel homme et la foi en lui.

Chelsea, le 5 déc. 1844.

Ma chère Mère,

...Hier, jour qui était celui de mon anniversaire, j'avais l'intention de vous écrire : je me disais :

« C'est le moins que tu puisses faire pour *elle* qui t'a mis au monde ! » Je me proposais cela et j'en avais l'intention bien arrêtée ; mais juste au moment fixé pour ce pieux objet, un visiteur fâcheux s'est amusé à passer ici, et mes mains furent liées ! J'ai réfléchi que vous n'auriez pas pu *avoir* la Lettre plus tôt en tout cas, et donc je me suis décidé à écrire aujourd'hui.

Chère Mère, bien des pensées, sûrement, occupèrent mon esprit tout le jour, hier. Il y a quarante-neuf ans, j'étais un petit enfant de quelques heures reposant inconscient dans vos chers bras ; vous vous rejouissiez, pieusement penchée sur moi, vous choisie pour m'aimer tout le temps que nous serions en vie tous deux. Quel temps depuis, tant de jours, tous marqués de votre constante peine, de votre joie, de votre chagrin ! Moi aussi j'en pourrais pleurer, mais nous ne pleurerons pas, Mère chérie ; sûrement nous pouvons dire aussi comme le Vieil Hébreu disait dévotement : « Jusqu'ici le Seigneur nous a assistés. » Oui ! car dans tous nos chagrins et toutes nos luttes, nous n'avons pas été sans assistance, et nous ne le serons pas. Votre pauvre « longue larve mal bâtie », comme vous m'avez désigné une fois, a fini par devenir quelque chose ayant forme dans ce monde, et la peine et les douleurs de sa bonne Mère ne furent pas absolument vaines. Bien des choses sont venues et ont passé, et nous voilà encore tous deux. Ne devons-

nous donc point, plus que jamais, dans les jours qui restent encore, tendre de toutes nos forces à ceci : que nous puissions servir notre Eternel Créateur ; lutter pour le servir avec ferveur, Lui, et non ses ennemis ? Oui, c'est bien là notre tâche. Ma Mère toujours aimée, je vous salue avec toute tendresse une fois encore, et vous remercie de m'avoir donné le jour, et de tous vos bons soins inlassables pour moi dans ce monde. Puisse Dieu vous en récompenser ! Il le fera, il le fait, moi, jamais je ne le pourrai !

Hélas ! voici un autre Visiteur, qui m'échoit à moi, Jane étant sortie ; aussi faut-il que je finisse brusquement, à peine au milieu de mon conte ! Je vais vous écrire encore avant longtemps...

Chelsea, lundi 1^{er} février 1845.

Ma chère Mère,

Pas d'*Examiner* aujourd'hui, c'est pourquoi je vous envoie un petit Billet afin de vous en dire la raison. Ce petit vaurien de Marchand de Journaux qui remet le Journal ici tous les samedis soirs *a oublié* samedi dernier, le vilain petit gremlin ! On n'a pas pu l'avoir ce matin ! Je le lirai ce soir, et alors si vous le demandez « le lendemain » à Ecclefe-

chan, vous l'aurez comme d'habitude. C'est tout. Et comme j'ai envoyé une verte semonce au pauvre Marchand de Journaux, l'accident ne se présentera sans doute pas de nouveau.

Ce matin est arrivée la Lettre de Jamie; il faut le remercier de ma part, et lui dire que son Journal aussi arrivera demain. Il dit qu'il est à court de quelque vingt livres [500 fr.] pour son loyer, grâce à ses grandes dépenses de drainage, etc. Dites-lui, s'il s'en trouve la moindre opportunité, que je puis lui prêter cet argent tout de suite, et qu'il fixera lui-même le jour pour me le rendre, dans trois mois, six mois, un an d'ici, à l'époque qu'il voudra *désigner*, et j'ai pleine confiance en lui qu'il observera sa date. J'aurais pu lui écrire ceci moi-même, mais j'ai véritablement *énormément* de travail aujourd'hui.

J'ai écrit déjà à Alick et je n'ai pas oublié vos remerciements. Jack lui a écrit aussi, je crois, j'ai glissé la lettre de Jamie aussi dans l'enveloppe en outre de mon propre Billet, ainsi, les nouvelles de Scotsbrig arriveront complètes et fraîches au Canada.

On me dit que vous avez eu un rhume, chère Mère; Jenny aussi dit que vous n'avez pu écrire, tant votre main *tremblait*. Je n'aime pas beaucoup tout cela, mais qu'y puis-je? — j'aimerais bien voir encore votre écriture, si *tremblée* qu'elle soit. Le

soleil va venir, et alors nous n'en serons tous que mieux portants.

Voici un malheureux chiffon de journal *américain*, qui est arrivé l'autre jour; vous pouvez le lire jusqu'à ce que vienne *l'Examiner*, et puis allumer votre pipe avec! Il paraît que j'ai « une immense renommée » en Amérique, — ce qui, après tout, ne me fait chaud ni froid!

Jane est un peu plus solide qu'elle n'a été, mais elle se plaint toujours un peu. Nous avons eu de la gelée, qu'elle n'aime point, et aujourd'hui que le dégel est venu, il fait plus froid que jamais pour quelqu'un qui ne sort pas.

Que devenez-vous, chère Mère? Gardez le coin du feu avec des quantités d'habits sur vous et que le feu soit beau. Le docteur [*John Carlyle*] se plaignait un peu la semaine dernière, chose qui n'est pas contre son habitude. C'était du rhume, je crois, il l'a pris à temps, a fait battre en retraite l'envahisseur, et va bien maintenant, quoique se tenant sur ses gardes encore à l'air du soir.

Quant à moi, je suis le plus occupé des mortels, très désolé de « marcher si mal », mais tout de même continuant à lutter bien ou mal. Ma santé se maintient assez bien, mieux qu'on aurait pu espérer. Je veux d'ici quelque temps me payer un grand tour de campagne, — et peut-être un cheval pour monter dessus encore! Mrs Stewart de Gellenbie, avec une grande amabilité et un grand

empressement, a entrepris d'aider Adamson à louer Craigenputtock, de sorte que je n'aurai pas besoin d'y aller à présent, j'espère. J'ai assez de travail *ici*, Dieu sait ! Ayez soin de vous, ma bonne Mère chérie. Ah ! vous me regardez du haut du Portrait, là, très patiente, et vous semblez dire : « Allons, ne te ronge pas le cœur : si tu te ronges le cœur, tu ronges tout. »

Adieu, chère Mère. Tous les vœux de mon cœur vous accompagnent tous.

T. CARLYLE.

Chelsea. Samedi 21 mars 1846.

... Mon travail sur Cromwell n'est pas tout à fait aussi avancé que je l'aurais espéré ; mais après tout je n'ai pas besoin de tant courir à perdre haleine ; je puis faire ma besogne à loisir si cela me plaît. Aujourd'hui est survenue une interruption. Hier soir il nous a fallu aller dîner chez les Ashburton. Le Docteur [*John Carlyle*] peut vous expliquer qu'ils en font une grosse affaire, qui a duré fort tard, et *qui ne vaut rien*. Elle m'a démoli passablement. Voici maintenant que Jane va partir pour la Campagne (à un endroit (1) qui est à dix

(1) Addiscombe.

ou douze milles de distance), pour faire un séjour de trois semaines avec leur Belle-Fille, la Lady Harriett; et moi, comme cela se trouve, je dois l'escorter jusque-là aujourd'hui; on part à quatre heures et je n'en reviendrai que *lundi*, peut-être lundi soir; aussi si vos Journaux sont un peu en retard, vous saurez de quoi il s'agit. Pas de mauvaise nouvelle, vous pouvez l'espérer! J'aurais bien mieux aimé demeurer à la maison aujourd'hui, — mais pas moyen; aussi il faut se contenter. Le temps est très froid, et le vent souffle en rafale; hier matin nous avons eu deux pouces de superbe *neige*; je vous en prie, ayez soin de vous, chère Mère; ce temps-ci est très mauvais pour tout le monde. J'aimerais aussi savoir plus particulièrement comment va Isabelle. Jack vous dira quelles sont les nouvelles.

Tous mes vœux à tous!

T. C.

Chelsea. 12 février 1848.

... Jane a eu un assez mauvais moment, elle n'a jamais été très malade, mais elle était faible, tousait et était tout à fait incapable d'affronter la mauvaise saison avec la moindre liberté. Elle est sortie de *sa chambre* il y a environ huit jours, a fait une petite promenade dans les rues, un jour, jusqu'à

chez John, et elle est revenue ; il y a quelques jours de cela ; mais elle ne s'est pas aventurée depuis, le temps, quoique beau, s'était mis un peu au froid, à la gelée. Elle va et vient dans la maison maintenant, et sa toux l'a presque tout à fait quittée. Si le soleil se remettait bien sur ses pieds, elle aussi se rétablirait, je pense. John l'a traitée avec beaucoup de soins ; il est venu la voir presque tous les soirs. Son rhume à lui a disparu de nouveau, aussitôt, et il est bien, — occupé à son *Dante* tous ces temps-ci.

Un livre composé d'écrits éparpillés de mon pauvre ami, John Sterling, vient de paraître, édité par un certain Julius Hare, Archidiacre, sur le point de devenir évêque, dit-on. C'est un brave homme, mais assez faiblard, et sa « Vie de Sterling » est loin de me satisfaire complètement. Vraisemblablement un de mes prochains travaux sera quelque chose concernant cet ouvrage du pauvre Sterling ; car il me l'avait confié à moi aussi ; et j'ai abandonné ma part à l'Archidiacre, à cause que j'étais trop occupé avec « Cromwell » tout le temps. Mais c'est pour moi un devoir très sacré d'y veiller de très près, et je vais réfléchir à ce que je puis faire maintenant. Sterling fut un noble caractère, mais il n'avait pas assez d'endurance, et à vrai dire, sa constitution *physique* était trop faible et malade pour qu'il pût tirer le meilleur parti de ses dons précieux.

Le Parlement est rentré, et la ville, surtout notre quartier de l'ouest, retentit de nouveau du bruit des voitures et des habitants. Mais jusqu'ici nous n'avons guère à faire avec tout cela. Comme vous pourriez le voir, il y a beaucoup de vaines discussions au sujet d'un fort inutile Docteur Hampden, et de son élection comme évêque contre la volonté de plusieurs. Rien n'a pu me sembler plus complètement méprisable et lamentable que ne l'a été tout l'ensemble de cette affaire. Voici qu'il s'agit d'ouvrir le Parlement aux Juifs. Pour ce « Bill des Juifs » encore, ou contre, je ne donnerais pas une prise de tabac. Nous laisserons cela aussi, et bien d'autres choses, se tirer tout seul d'affaire.

D'Emerson pas de nouvelles tout ce temps-ci, mais on dit qu'il va venir ici conférencier sous peu.

Chère Mère, il faut que je sorte faire une promenade pendant que le soleil brille. Est-ce qu'Isabelle ou quelqu'un d'autre ne va pas écrire bientôt un autre mot ? Ayez soin de vous, chère Mère ; ne vous aventurez dehors qu'au soleil...

Dieu vous bénisse tous.

T. C.

Chelsea, le 7 juillet 1848.

...Nul doute que vous n'ayez lu le récit de ces

horribles insurrections à Paris, qui intéressent tout le monde et qui sont, en vérité, un symptôme alarmant des maux de ce misérable temps. Ce qui nous a le plus intéressés c'est la figure du Général Cavaignac, qui avait le commandement dans cette terrible affaire. C'est le cadet du Cavaignac que nous aimions beaucoup, et avec qui nous étions très intimes de son vivant. Nous avons souvent entendu dire de lui qu'il était un homme équitable et courageux, et en tout point supérieur, et que son frère l'aimait beaucoup, et, à dire vrai, je crois réellement qu'il est tel. C'est un de ces caractères dont on n'a jamais eu autant besoin que dans la situation où il se trouve. Peut-être à nul homme au monde un plus cruel devoir ne pouvait-il incomber que celui de canonner et de détruire ces malheureux, lesquels, peut-on dire, son père et son frère et tous les siens se sont consacrés à soulever ; mais il a vu là un *devoir*, et il l'a vaillamment accompli. Je pense qu'il se fera tuer un jour dans l'affaire, et, au fait, il semble en son privé ne rien chercher d'autre. Sa pauvre vieille mère vit encore, mais elle n'a que lui d'enfant ; c'est une étrange histoire, en vérité, que la sienne, depuis les jours de Robespierre tout du long. Quelle chose curieuse de penser que les chefs de ces gens, Armand Marrast, Clément Thomas (qui commandait les Gardes Nationaux), avaient l'habitude de s'asseoir ici et de fumer une pipe avec moi, dans ce coin tranquille,

il y a quelques années ; et que maintenant Louis-Philippe est dehors et qu'*eux* sont dedans, pas pour toujours non plus. « La Roue de la Fortune », comme disait le rêve de la vieille tante Babbie, « la Roue de la Fortune, un rayon en haut, l'autre en bas ! »

Emerson vient de faire des conférences ici à une belle allure, y trouvant un assez joli encouragement de la part d'une certaine classe. Nous avons dû le suivre, ce qui n'était pas un devoir bien dur non plus, car il y a réellement quelque chose d'excellent en lui, quoiqu'il soit un peu « clair-de-lunaire » ; n'importe, l'affaire est finie maintenant, et il se hâte de faire ses préparatifs pour rentrer chez lui en Amérique... Sa présente visite ne m'a pas rapporté grand'chose, et je ne pouvais guère non plus en aucune façon lui valoir grand'chose : mais il a et conserve depuis autrefois un sentiment très amical pour moi, et les distances mêmes qui nous séparent s'ajoutent à cet adieu final sans doute, pour le rendre triste et affectionné ! Comme chacun de nous reste *seul* en ce monde ; rien au-dessus de lui que les cieux éternels, nulle assistance, nul conseil pour lui, sauf au Ciel seulement !...

Chelsea, le 21 mars 1850.

Ma chère Mère,

Personne ne peut guère être *plus occupé* que je ne suis à présent, mais voici un petit message pour vous. Je suis tout près de finir mon n° IV (1) (qui paraît le 15 avril), et je veux avoir *un* jour de calme, aller me promener parmi les landes, avant de commencer le n° V. Il fait un beau temps de soleil (quoique encore avec de la gelée blanche), et c'est une journée des plus délicieusement *silencieuses*, aujourd'hui étant ce qu'on appelle « Vendredi Saint », fête antique de l'Eglise que la plupart des Anglais emploient surtout maintenant à faire des parties de plaisir à la campagne, réconfortant leurs âmes avec de la bière, et mangeant une espèce de petit pain au beurre, indigeste, appelé « Cross-buns », gâteau frappé d'une croix consacré à ce beau jour! Comme je ne dormais pas bien, je suis sorti me promener ce matin; tout était gris, âpre comme l'hiver, mais à la « Fabrique des vrais gâteaux de Chelsea » (car nous nous piquons d'avoir la renommée de ces gâteaux), il y avait une foule rassemblée comme pour le tirage d'une loterie. Je me suis approché, c'étaient de pauvres gens qui se bousculaient pour avoir leurs gâteaux; et le bou-

(1) « *New Downing Street* » de « *Latter Day Pamphlets* ». (Note du Traducteur).

langer et sa femme les servaient avec empressement à la porte et à la fenêtre : tous silencieux, — affaire tout à fait sérieuse, pas d'erreur. A des portes de riches, comme je me promenais, des garçons boulangers distribuaient le même élément sacré et digeste; à une certaine porte surtout, il me sembla que la servante en prenait environ cinq douzaines, — beaucoup d'enfants et leurs petits appétits bons ! « As-tu tes *gâteaux*, vieux frère ? » se disaient les ouvriers les uns aux autres en se souhaitant de rapides bonjours. Voici un beau peuple, *bon vivant*, après tout !

Le bruit que font ces Pamphlets est très grand, et pas très musical; mais, ma foi, je prends soin de ne pas l'entendre, et ainsi cela m'est égal. Chapman va commencer l'impression du quatrième mille du N^o 1, ce que, naturellement, il trouve être une bonne affaire. Ce qu'il a l'intention de *me* donner, à *moi*, je n'en suis pas encore certain, mais j'ai décidé qu'il devra me le faire savoir exactement noir sur blanc, avant une semaine, pendant que j'ai l'écheveau en mains !

Un certain autre Chapman d'ici (John le connaît) est venu me voir l'autre jour pour m'offrir quatre livres dix shillings (112 fr.50) pour un exemplaire de chaque Numéro (1), « un courrier avant qu'il soit publié ». J'ai dit « entendu ! » sur-le-

(1) *Pour le marché Américain.* (Note du Traducteur.)

champ. En conséquence il a reçu le Premier et m'a payé; le second il l'aura dans une semaine, et me paiera, et j'ai décidé de donner ces deux premières bonnes aubaines américaines, l'une à Jane, l'autre à ma bonne vieille Mère, pour me faire plaisir à moi-même. Jane a eu la sienne, et voici la vôtre, chère Mère; achetez-vous avec quelque chose que vous aimeriez, ou bien faites avec un cadeau à quelque cœur chéri; donnez-moi cette petite satisfaction en cachette!... Ma pauvre Jane a attrapé une espèce de vrai *rhume* enfin, mais il paraît vouloir s'en aller vite encore, bien qu'elle soit toujours prisonnière.

Adieu, chère Mère,

Toujours votre affectionné,

T. CARLYLE.

Chelsea, le 17 janvier 1851.

Ma chère Mère,

Avant de continuer, je veux vous écrire un petit Billet aujourd'hui... Vous n'avez pas été bien portante vous-même, à ce que je vois, chère Mère, tourmentée que vous êtes du mal de dents (me dit-on), et d'autres malaises et dérangements par ce temps noir; et, hélas! vous pouvez si peu résister;

un rien vous bouleverse maintenant. Le mal de dents, qui est connu pour un mal si douloureux et si grand, le mal de dents est, j'ai souvent pensé, une bien cruelle affliction pour une pauvre Mère dont les dents sont presque toutes parties ! Mais vous endurez tout cela, je n'en doute pas, avec autant de grandeur d'âme qu'il vous est possible ; et je me flatte maintenant de l'espoir d'apprendre d'ici peu, plus expressément, que c'est presque entièrement fini, et que vous êtes revenue à votre état ordinaire. On *s'habitue* à toute sorte d'état, et, si mauvais qu'il soit, il devient beaucoup plus supportable grâce à l'habitude. En outre, l'année est en train de *sortir* des profondeurs noires, et je vois dans le ciel des signes de nouveaux rayons, et de temps meilleur aux pauvres gens faibles. J'espère que vous vous tenez bien au chaud ; Jenny doit veiller soigneusement à cela ; et vous avez du *charbon* sous la main, et une cheminée qui ne fume pas. Mille remerciements à Isabelle de vous avoir donné cette petite écharpe, puisqu'elle vous plaisait ; dites-lui que je lui suis bien obligé et que je ne l'oublierai pas de sa part.

Nous vaquons tous deux à nos affaires ici, aucun de nous ne se plaint de rien en particulier ; je crois Jane franchement plus solide que d'habitude en hiver ; grâce en partie peut-être à la *tiédeur* du temps. Nul de sa vie ne se rappelle un pareil hiver pour l'absence totale de gel ou de froid ; de la pluie

douce et de la boue, et une nappe obscure de brouillard, tels ont été les traits de l'hiver ici, et il ne semble pas qu'il y ait encore aucune apparence de changement; les trois derniers jours de temps vif et sec que nous avons eus s'étaient achevés en pluie et vent de nouveau hier soir. Sur le Continent non plus, paraît-il, il n'y a point de gel; tous les fleuves coulent toujours, qui, d'habitude, étaient durs comme rocs en cette saison. Je le crois aussi que ce n'est réellement pas sain; mais quoi? Il nous faut nous contenter du temps qui nous est envoyé. Comme j'ai entendu dire une fois à Coleridge: « C'est mieux que je ne *mérite!* »

On fait toujours un formidable flafla à propos du pauvre vieux Pape; et il y a de quoi voir venir avec douleur des ouragans de creux baragouinages pour tout le printemps encore, sur cette triste question. Hélas! le mal n'est pas que les Prêtres papistes soient venus droit de Rome parmi nous; mais que nous soyons, ici, chez nous, tous ou presque tous, un tas de scandaleux adorateurs de mensonges, et *pires* que les idolâtres « Papistes »! C'est à peine si un vrai Protestant (qui *proteste* avec conviction contre les mensonges du Diable et qui avec conviction consacre soi-même et son existence à la vérité de Dieu) peut se trouver parmi nos millions de gens, depuis bien, bien longtemps. *D'où* ces douleurs! On ne guérira pas ça avec des Actes de Parlement, je le crains. Aujourd'hui j'en-

voie deux journaux irlandais qui sont arrivés hier soir, tout pleins de ce genre d'histoire ; ci-joint aussi un court Billet de leur Rédacteur...

Voici un scandaleux mendiant italien qui vient moudre son abominable orgue de barbarie sous ma fenêtre ; je ferais mieux de fuir au jardin fumer ma pipe jusqu'à ce que *lui* ait fini ! L'affreux chenapan ! Mais qu'est-ce qu'il y peut, le pauvre misérable ? Sa mission vaut mieux que celle du Cardinal Wiseman... dans ce Pays ! Il faut patienter avec lui et avec bien des choses. Mais je finis ici, chère Mère. Dites à John de m'écrire quand il se sera remis de la secousse du voyage. Mes vœux les meilleurs soient avec vous tous. Adieu, ma chère, bonne Mère, j'espère vous écrire encore bientôt.

T. CARLYLE.

Je vous envoie aussi un Livre, que je souhaiterais valoir mieux .

Chelsea, le 30 janvier 1852.

Ma chère Mère,

.... Le temps que nous avons est tout à fait humide et changeant ; autrement tout va assez bien chez nous ; Jane parle même de reprendre ses habitudes de *promenade matinale*.

A présent le pauvre Nero (1) doit se contenter de ma société à cette heure; le pauvre malheureux petit toqué, en chassant des moineaux qu'il n'attrape jamais, — ardent comme un *Bêcheur* de Californie, et probablement à peu près aussi chanceux, me fait souvent réfléchir, ou m'amuse plutôt, dans les chemins entre les champs de Kensington.

Nous ne partageons nullement la terreur de l'Invasion [*française*] qui est déchaînée ici. Il y a deux jours, l'évêque Thirlwall (demandez à John) vint me trouver, rempli d'appréhensions presque affolées à ce sujet-là, et il m'accompagna aux Parks, etc., discutant avec moi sur la question, et tout stupéfait (disait-il) de mon indifférence. Je soutins que ça avait encore à peine une ombre de vraisemblance, et que, sauf une démonstration injurieuse temporaire, faite sur nos côtes, cela n'avait pas, ne pouvait pas avoir de sitôt, même une ombre de possibilité; et que, en somme, s'il fallait nous remuer, sortir de ce hideux *Hudsonisme* (2) et de cette dégoûtante et honteuse hypocrisie qui à cette heure prévalait partout, et combattre pour nous défendre comme des hommes, ou être massa-

(1) Néro — le chien de Mrs Carlyle — qui causa sa mort quelques années plus tard (1866), par la frayeur qu'eut Mrs Carlyle de le voir écraser par une voiture. (Note du Traducteur.)

(2) Mot forgé par Carlyle avec le nom de *Hudson*, célèbre industriel, quelquefois appelé : *le Roi des chemins de fer*, à qui il avait été question d'élever une statue. Carlyle lui a consacré le n° VII de ses *Latter-Day-Pamphlets*. Symbolise ici le matérialisme grossier de l'époque. (Note du Traducteur.)

crès comme des porcs engraisés, cela nous rendrait sans doute grand service au bout du compte ! L'Evêque n'a pas pu se convertir à mon avis, du premier coup, mais il a paru y trouver quelque consolation tout de même...

52

Chelsea, le 4 décembre 1853.

Ma chère, bonne Mère,

J'ai écrit à Jeanne l'autre jour et j'ai bien peu de nouvelles à vous dire; mais je ne puis laisser passer ce jour sans vous envoyer un mot ou un autre si insignifiant qu'il soit. Nous partons à la campagne demain à la *Grange*, pour quinze jours ou peut-être un peu plus, en partie pour laisser les peintres en finir avec cette assommante « chambre » dont vous avez tellement entendu parler; en partie parce que les Ashburtons, dont nous avons visité la maison dernièrement en leur absence, nous en ont priés, et que Jane a pensé qu'il le fallait. Elle veut donc y aller, et moi, une fois que je l'y aurai débarquée, j'aurai la liberté de repartir quand je le voudrai. Cependant j'ai fait marché qu'on me laisserait seul toute la journée dans leur grande maison continuer ma besogne tout comme si j'étais chez moi, etc. Nous verrons comment cela se passera. J'avoue

que je ne tire de bien d'aucune société à présent et qu'en outre, sauf quand je m'entête à vouloir travailler, — hélas ! trop souvent en vain, — je ne trouve aucun soulagement sûr à mes pensées qui sont très tristes. Mais il ne faut pas que « nous perdions cœur », que nous perdions foi, jamais ! jamais !

Chère vieille Mère, faible et malade et chérie de moi, tant que je vivrai dans la création de Dieu, quelle journée que celle-ci pour moi, seul avec mes pensées, car, sauf quelques mots à Jane, je n'ai parlé à personne et même, en vérité, à peine vu personne, car la nuit tombait et il faisait noir avant que je sortisse ce dimanche sombre et silencieux, avec un ciel de brouillard, lourd d'humidité, et d'un calme extraordinaire en conséquence, et il y a ce jour passé cinquante-huit ans que je suis né. Et ma pauvre vieille Mère ! Eh bien, nous sommes tous dans la main de Dieu. Sûrement Dieu est bon. Sûrement nous devons avoir confiance en Lui, ou bien en qui avoir confiance, nous, fils des hommes ? Oh ! ma chère Mère ! que ce soit toujours une consolation pour vous, si affaiblie que vous soyez, de penser que vous avez fait votre tâche avec honneur, et bien, pendant que vous étiez forte, et que vous avez été une noble Mère pour moi et pour nous tous. Je suis moi-même maintenant devenu vieux et j'ai dû agir et souffrir de bien des manières pendant tant d'années ; mais il n'est rien qui m'ait

donné autant de contentement que la mère que j'ai eue. C'est ici une vérité que je sais bien, et peut-être ce jour-ci encore vous sera-t-elle de quelque consolation. Oui, assurément, car s'il est quelque bien dans les choses que j'ai dites pour être entendues du monde, c'était votre voix essentiellement qui parlait par ma bouche : essentiellement ce que vous et mon bon Père pensaient et m'ont appris à penser, c'est cela qui fut l'objet de tout ce que j'ai dit et écrit. Et si durant le petit nombre d'années qui peuvent me rester, je dois écrire rien de plus pour le monde, l'essence de cela, dans la mesure de sa valeur et de sa bonté, sera encore vôtre. Puisse Dieu vous récompenser, Mère très chérie, de tout ce que vous avez fait pour moi ! Moi, je ne le pourrai jamais. Oh ! non ! mais je veux y penser avec gratitude et avec un pieux amour, aussi longtemps que j'aurai le pouvoir de penser. Et je veux implorer la grâce de Dieu pour vous, maintenant et toujours, et ne plus écrire sur ce sujet à présent, car il vaut mieux pour moi que je me taise.

Peut-être un mot du Docteur [*John Carlyle*] arrivera-t-il demain ; je lui suis bien obligé, comme il le sait, pour sa régularité. Il sait que rien ne m'intéresse, ne peut m'intéresser autant. Hélas ! Je sais bien qu'il m'écrit les meilleures nouvelles possibles, mais je vois aussi combien extrêmement frêle est ma pauvre Mère, et la vanité de ce qu'il

est en son pouvoir de faire, ou au pouvoir d'aucun mortel. Néanmoins c'est pour moi un constant soulagement de penser qu'il est près de vous, ainsi que notre bonne Jeanne. A coup sûr elle me rend à moi un grand service en vous veillant assidûment : et c'est une grande grâce pour nous tous qu'elle soit là pour remplir un tel devoir.

Quant à ma propre santé je suis presque étonné de la relater si bonne. Malgré tous ces tourments et ces inquiétudes, je me sens réellement presque mieux que je ne l'ai fait ces dernières années ; sûrement pas pire, et à un temps où j'approche de soixante ans, c'est extraordinaire comme j'éprouve peu d'affaiblissement ; rien que ma vue qui ait baissé très peu, et rien que mes espérances, mais aussi mes craintes ou mes moindres soucis, pour ce monde, qui sont en grande partie disparus. Ma pauvre Jane n'est pas forte du tout ; elle dort très mal, etc. Peut-être la quinzaine d'air pur et de changement d'entour lui fera-t-elle du bien. Mais elle est résistante et taillée dans de bonne étoffe aussi. Je me demande souvent comment elle tient, et brave bien des choses avec une peau si mince. Elle est assise ici à lire. Elle vous envoie ses tendresses à vous et à tous. Elle me parle de vous presque tous les jours, et répond à maintes questions ou réflexions que j'énonce depuis qu'elle a été à Scotsbrig. Je joins une enveloppe que Jeanne devra me retourner (si elle le peut) avec un mot

dedans d'ici un jour ou deux. Rappellez-moi tendrement à Jamie aussi, à Isabelle, et à eux tous, et puisse la grâce de Dieu être avec vous tous!

T. CARLYLE.

Sur le dos de cette lettre Carlyle a écrit : « Ma dernière lettre à ma mère! Elle est morte le dimanche 25 décembre suivant [1853], moi là depuis le vendredi précédent.

Chelsea, 18 novembre 1868.

APPENDICE

Les lettres de la vénérable paysanne écossaise Margaret Aitken Carlyle à son fils Thomas sont toutes empreintes d'une piété évangélique qui naïvement mêle et rattache aux choses de la foi, comme à leur principe immédiat et indubitable, tous les menus détails et les humbles soucis de la vie familière. L'amour maternel s'y épanche avec des accents de chrétienne tendresse et toutefois garde des traits de fierté antique et d'abnégation stoïcienne. On comprendra mieux, à lire quelques-unes d'entre elles, le caractère constant de gravité et d'élévation religieuse de la précédente correspondance.

Mainhill, 25 mars 1819 (1).

Cher Tom. Il y a longtemps que je ne vous ai écrit une seule ligne et me voilà à barbouiller déjà, à cause que j'ai tant de hâte de savoir comment ça marche avec vous. Racontez-moi bien tout. Veillez-vous tard? Lisez-vous tous les soirs un ou deux Chapitres (2)? Je l'espère bien, et je prie Dieu de bénir toutes vos entreprises. Oh! cherchez, tandis que le temps est avec vous, à Le connaître, Celui dont la connaissance est la vie éternelle; notre temps est bref, et il ne nous est pas non plus assuré. J'ai le chagrin de vous annoncer que ma sœur Mary est morte le soir du dernier Sabbat. Il nous faudra tous la suivre sous peu. Oh! que n'avons-nous la sagesse de penser à notre fin dernière. Je vous en prie, Tom, ne veillez pas tard,

(1) Voir la réponse de Carlyle (29 mars 1819) page 19. (Note du Traducteur).

(2) De la Bible. (*Idem*).

crainte d'endommager votre santé; mais je n'en dirai pas plus long, et j'espère que vous excuserez ce griffonnage, et je suis votre mère affectionnée,

PEGGY CARLYLE.

Scotsbrig, 16 août 1834.

Cher fils. Après le long silence que je regrette, je puis vous remercier de vos bons soins. Vous demandez comment nous allons à Scotsbrig. Je suis heureuse de dire que nous nous portons très bien; tout le monde est très bon pour moi, et Jamie est content de voir comme nous nous arrangeons bien. Ma santé est meilleure que quand vous m'avez vue la dernière fois. Nous avons changé le grand lit de place, et teint les rideaux en rouge: et puis on les a montés. Nous sommes en train de mettre une fenêtre dans la petite chambre à coucher où je suis. Ayez l'esprit en paix sur mon compte. Remettez-moi au soin du Grand Berger qui prend souci de tous ceux qui se confient en Lui. Puisse-t-Il faire que nous nous reposions en Lui seul de toutes nos peines dans le temps et dans l'éternité, et que nous cherchions Son conseil dans toutes nos entreprises. S'il en est ainsi j'espérerai beaucoup de votre Révolution française et de toutes autres choses. Puissions-nous donc ne nous efforcer d'agir qu'avec le seul secours de Sa Force. — Peter Austin a été ici depuis que j'ai commencé à écrire; le pauvre Glen ne va pas mieux. Peter est venu avec de l'écorce, l'avant-dernière charretée; le bois est tout enlevé depuis longtemps..... Que fait Jane? Je crois qu'elle a promis de m'écrire. Il me semble la voir sur le pont, saluant de la main. J'avoue que j'avais peur. Que de raisons d'actions de grâces nous avons, que vous vous en soyez tirés si bien! Faites part de toute ma tendresse à John quand vous lui écrirez; il parle beaucoup de la foi; dites-lui de se tourner avec zèle vers Celui qui la donne et qui l'achève; et puissions-nous tous avoir cette foi qui œuvre d'amour et purifie le cœur. Prions l'un pour l'autre, et bien que séparés pour un temps,

essayons de nous retrouver au trône de la grâce de Dieu, où nous sommes tous les bienvenus avec nos vœux amplement satisfaits. J'avais mille choses semblables à dire, mais espérons tous deux et attendons patiemment. J'ai eu une lettre de M^r Church, Kirkchrist, avec les magazines et bien des remerciements. J'allais l'écrire au Docteur [John Carlyle]; mais vous le ferez pour moi. Vous saurez par la lettre de Jeanne que je suis venue tout droit de chez Mary et les ai laissés en bonne santé. Pardonnez les fautes. Harry est gros et gras, et va bien.

Votre mère affectionnée.

MARGARET (1).

Annan, 23 mai 1837.

Mon cher Fils. J'ai été contente d'apprendre par le journal *Times* que vous aviez fait avec honneur votre première Conférence. J'ai pleuré et lu et relu le journal. J'espère qu'elles sont finies maintenant et que vous vous préparez à venir à la maison nous voir bientôt. Je suis arrivée de Dumfries jeudi dernier, en emportant avec moi les Livres impatientement attendus, que nous avons reçus le mardi avant. J'ai trouvé tout le monde sens dessus dessous. Alick faisant ses préparatifs pour partir en Amérique, ce à quoi je ne puis presque pas penser à n'importe quel prix.

Nous sommes tous dans notre état de santé habituel, ce dont il faut nous réjouir. Nous avons eu des nouvelles de Manchester la semaine dernière; tous étaient bien aussi. Jamie

(1) Cette lettre est recopiée par Thomas Carlyle dans le corps d'une lettre à son frère John, alors à Rome; et il ajoute : « C'est là toute la lettre, écrite d'une écriture ratatinée, mais nette, et avec à peine aucune différence, sauf pour la ponctuation. Cette petite page, dans son humble clarté, sa foi sincère et vaillante, son affection et sa simplicité, vous en dira plus long que des volumes. Que Dieu nous garde longtemps une telle Mère et éclaire le déclin de ses jours d'une lumière qui ne s'éteigne point! » Th. Carlyle.

Austin et Mary parlent d'aller à Carstammon voir leurs amis ; ils n'y ont pas été depuis l'enterrement de William, et ils n'ont pas de travail en ce moment.

J'ai reçu la Revue de Sartor, que j'approuve tout à fait. Je ne l'ai eue que peu de temps, l'ayant envoyée à Mrs Welsh, et, comme elle est partie en hâte, elle ne me l'a pas renvoyée de nouveau. Alick et les autres sont tous très pressés de la voir, ce qu'ils feront avant longtemps, j'espère.

Alors il paraît que nous n'allons pas voir le Docteur d'ici le bout [de l'an], au plus tôt. Ce qui vaut autant peut-être, les situations étant si malaisées à trouver. Envoyez-lui mes meilleurs vœux quand vous lui écrirez et dites-lui de m'envoyer une lettre bientôt avec beaucoup de détails.

Je me sens mal en train pour écrire, aussi je ne vais plus rien dire pour cette fois, espérant vous voir bientôt face à face. J'oubliais de vous dire que le vieux Pool est mort.

Votre mère, M. C.

P. S.— Je crois qu'il y a quelque temps que votre Goody (1) m'a promis une lettre ; rappelez-le-lui. Dites à Anne Cook (2) que tous les siens sont bien, sa mère voudrait qu'elle écrive.

Scotsbrig, 20 nov. 1840.

Mon cher Fils. J'aurais dû vous écrire depuis longtemps, mais je remettais toujours : je suis si gauche à cela. Croyez-moi ce n'est pas manque de bonne volonté ; vous êtes si plein d'attention pour moi que vous n'êtes pas longtemps hors de mon esprit. Que Dieu vous récompense de votre bonté.

Nous sommes tous comme d'habitude. Je suis à filer au grand rouet ; et cela me procure le sommeil. Dormez-vous bien ? Je pense souvent à vous quand je fume ma pipe avant d'aller au lit. Nous pouvons bien prier l'un pour l'autre, c'est grand merci que nous soyons libres et sans entraves.

- (1) Voir la note, page 101.
 (2) La servante des Carlyle.

Alick vient juste d'entrer avec votre lettre. Je suis contente d'apprendre que vous avez eu le baril en bon état. J'ai eu une lettre de John, le jour même où j'ai eu votre dernière lettre. Il a été miséricordieusement épargné dans ses aventures.

J'espère que vous le verrez bientôt, pourvu que tous deux vous soyez préservés. Il m'a écrit très assidûment. Remerciez-le pour moi, car je ne lui ai pas écrit depuis longtemps. Je crois qu'il n'a pas reçu ma dernière lettre, elle était adressée à Bangor.

Mary [Mrs Austin] est venue me voir dernièrement. Ils semblent faire de leur mieux. Ç'a été une grande perte pour eux d'avoir à se charger des récoltes ; cela les a empêchés d'acheter le bétail qu'ils auraient dû avoir ; mais il faut qu'ils combattent leur combat. Ils semblent très laborieux et économes. C'est une bataille que ce monde-ci, au mieux. Nous avons tous bien lieu d'être reconnaissants à Dieu. Pour moi je ne pourrai jamais l'être assez pour les grâces que je reçois. Nous avons un bon pasteur ici maintenant. Je vais tous les Sabbats entendre le sermon, Dieu nous accorde d'entendre dans l'éternité.

J'aurai bien chaud tout l'hiver, si je vis, avec mes vêtements neufs. Que Dieu vête ceux qui me les ont donnés de la robe de Justice du Rédempteur. Remerciez votre chère femme de sa lettre. Ce sera une action charitable si elle peut être le moyen de sauver de la perdition une créature humaine (1). Dieu nous ait tous en sa garde.

Votre mère affectionnée,

M. G. C.

Ne travaillez pas trop !

(1) Helen Mitchell, une servante de Cheyne Row; qui s'était adonnée à la boisson. (Voir pages 270-71.) (Note du Traducteur.)

TABLE

—

NOTE DU TRADUCTEUR.....	5
LETTRES.....	9
APPENDICE.....	311

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le trente septembre mil neuf cent sept

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE